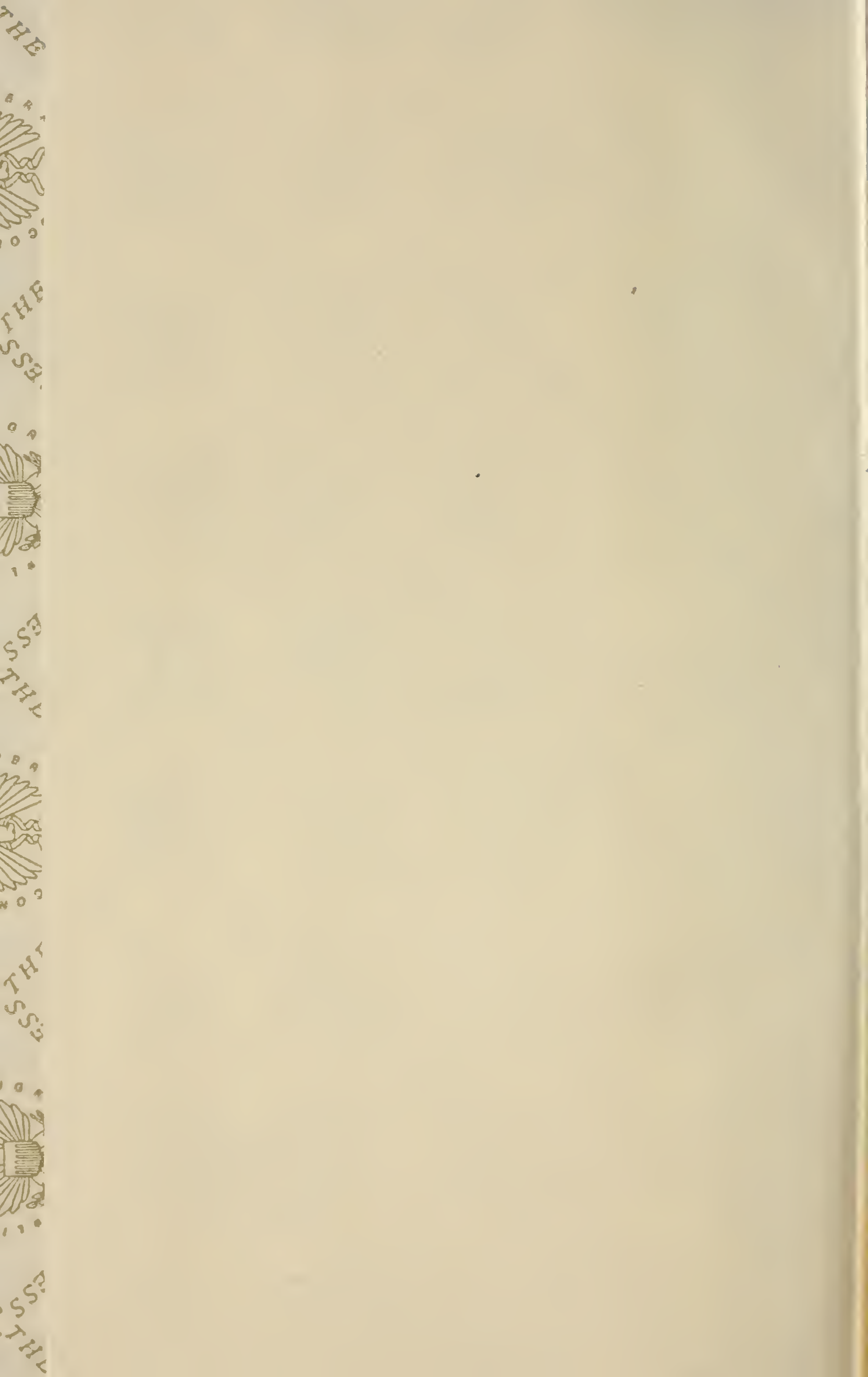

THE LIBRARY OF CONGRESS


THE LIBRARY OF CONGRESS



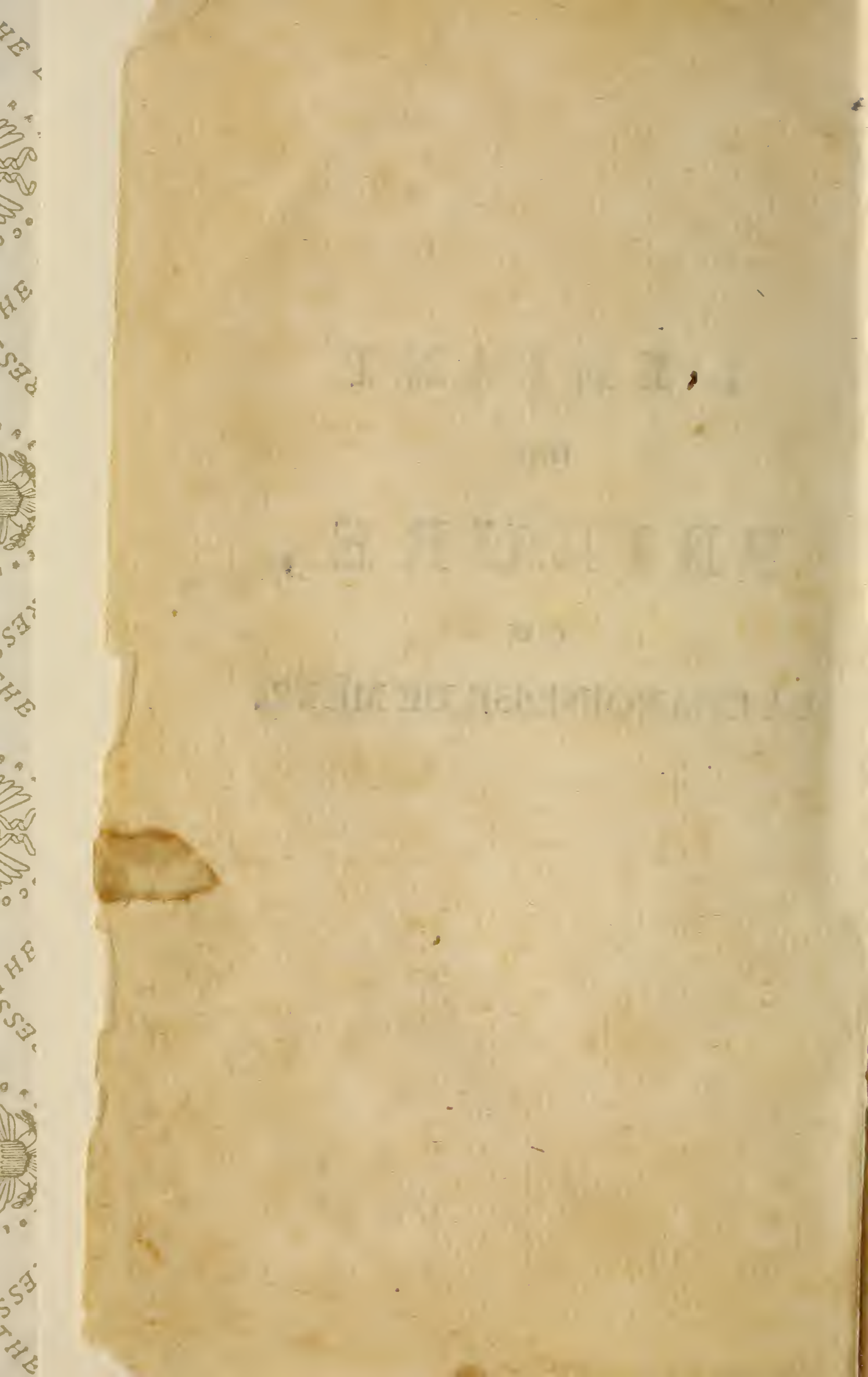
L'ENFANT

DU

PRIEURÉ,

OU

LA CHANOINESSE DE METZ.





L'ENFANT
DU
PRIEURÉ,
OU
LA CHANOINESSE DE METZ.

Par Madame GUÉNARD, Auteur d'*Irma*.

TOME PREMIER.

A PARIS,

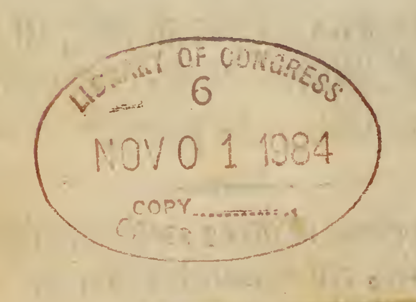
Chez SUROSNE, Libraire, Palais Égalité, galeries de bois, N°. 253, près le passage du jardin.

De l'Imprimerie de COFFIN et Compagnie, rue Galande; N°. 47.

AN X. (1802.)

Nous plaçons la présente Édition sous la sauve-garde des lois, et de la probité des citoyens. Nous déclarons que nous poursuivrons devant les tribunaux tout *contrefacteur*, *distributeur ou débitant* d'Edition contrefaite ; nous assurons même au citoyen qui nous fera connoître le *contrefacteur*, *distributeur ou débitant*, la moitié du dédommagement que la loi accorde.

M. Guénard, Surosne.



L'ENFANT
DU
PRIEURÉ,
OU
LA CHANOINESSE DE METZ.

CHAPITRE PREMIER.

L'Enfant Trouvé.

Eh! bon dieu, bon dieu, crioit Marguerite en frappant à la porte de M. Denis, Prieur de Saint-Martin-Duplessis ; ouvrez, ouvrez donc vîte. Qu'as-tu, et que veux-tu à mon frère ? dit Mlle. Denis, sœur du Prieur. — Oh! mademoiselle, levez-vous, et venez m'aider à réveiller monsieur votre frère, qui dort comme

une souche. — Quelle heure est-il ? — Deux heures.

Mademoiselle Denis passe un jupon, ouvre à Marguerite. — Qu'est-ce qu'il y a donc ? — Le diable, mademoiselle, qu'il faut que monsieur votre frère vienne exorciser. Et mademoiselle Denis, qui est curieuse et peureuse comme une vieille fille, appelle et heurte à coups redoublés à la porte du Prieur, qui ne répond pas. Son silence fait changer d'objet à leurs craintes et à leur curiosité. Mademoiselle Denis, dit-il, se trouve mal, peut-être ; mon frère, mon frère. — Oh ! il est mort, répond en sanglottant Marguerite. — Tu me fais trembler : qu'allons-nous faire ? — Il faut éveiller Jacques. — C'est bientôt dit ; mais qui ira ? — C'est toi. — Moi, toute seule ? J'ai trop peur, venez

avec moi, mademoiselle. — Je le veux bien. Mais raconte-moi donc le sujet de ta frayeur. — Hélas! mademoiselle, comme nous nous levions pour cuire, j'ons entendu du bruit dans la cour, et puis j'ons vu une grande figure blanche, montée sur un grand animal qui avoit des cornes. C'est z'entré dans la bergerie, où j'ons entendu des cris à faire trembler; la grande figure est sortie après; elle avoit charmé nos chiens, car y n'ont rien dit; mais la vilaine bête est restée, et le tintamarre a continué ni plus ni moins que si on égorgeoit queuqu'zun; j'ons été bien long-tems sans pouvoir remuer ni pieds ni pattes; enfin je suis venu tout en tremblant éveiller monsieur; mais y a à présumer que le diable l'a em-

porté ou bien étranglé. En finissant ce récit, Marguerite se signa, et mademoiselle Denis, qui trembloit de tout son corps, en fit autant.

Elles arrivent à la basse-cour, appellent Jacques d'un ton de voix étouffée. Le valet se leve, ouvre sa fenêtre. — Qui êtes-vous? — C'est moi, dit Marguerite, c'est mademoiselle Denis. — Bon, je vous ai pris pour des loups garoux. — Il s'agit bien de rire quand nous sommes dans le chagrin. — Et pourquoi? — Descend, nous te le dirons. Le diable est ici, et nous avons été pour éveiller mon frère, il ne nous a pas répondu, peut-être le malin lui a-t-il tordu le cou? — Bon, c'est qu'il dort si fort qu'il ne vous aura pas entendu. — Nous avons frappé à sa porte. — Jacques, qui est assez brave, s'habille

et revient avec elles à la chambre du Prieur; il frappe de manière à l'enfoncer, mais personne ne répond. Ouais, dit-il, il pourroit bien être mort, c'étoit un si bon maître; et le trio se mit à fondre en larmes. Il faut bien prendre un parti, dit mademoiselle Denis. Jacques, mon enfant, va avertir le baillif, tu lui diras que je le demande tout de suite: il faut qu'il vienne avec la justice. — J'y allons, mademoiselle.

Pendant qu'il est sorti, les pauvres filles se renferment dans l'oratoir de mademoiselle Denis, et se couvrant d'eau bénite, attendent à genoux l'arrivée de la justice. La frayeur de la maîtresse a redoublé, car elle a entendu les redoutables cris en passant dans la basse-cour; et sa langue glacée la menace d'une mort prompte s'il

n'arrive du secours. Mais enfin on entend le baillif, et le plaisir de raconter commenter, lui donne la force d'aller au-devant de lui; Marguerite la suit en la tenant d'une main par son jupon, et de l'autre en portant l'eau bénite, dont elle asperge toute la justice. Mademoiselle Denis rapporte au baillif tout ce qu'elle a vu ou n'a pas vu, et sur-tout le désespoir que lui cause la crainte que le diable n'ait emporté le saint homme. Il faut d'abord, reprend le baillif, ouvrir la porte; greffier, commencez votre procès-verbal; et toi, Guillot, fais sauter la serrure. On entre, on voit le lit bien couvert, et nulle trace que le Prieur ait couché chez lui. L'huissier furte tous les coins de la maison, même la chambre de mademoiselle Denis; on passe chez Marguerite, chez Jacques,

à l'écurie, à la cuisine, au fournil, à l'étable; mais quand ce fut le tour de la bergerie, la désolée mademoiselle Denis ne sait si elle doit entrer, et répète au baillif: N'entrez pas ici sans précaution, le diable y est. — Bon, bon, dit celui-ci, le diable a peur de la justice. — S'il vous arrive quelque malheur, je suis comme Pilate, je m'en lave les mains.

Ils entrent, et l'on ne trouve point le démon, mais bien un enfant charmant auprès d'une chèvre qui lui donnoit à téter. Qu'est-ce cela? dit le baillif. Je n'en sais rien, dit Marguerite. Ni moi non plus, répondit mademoiselle Denis. — Mais cet enfant a au moins huit à dix jours. — Ce que je puis affirmer, c'est qu'il n'étoit point ici ce soir, quand les moutons sont rentrés de la pâture, et que c'est

sûrement cet esprit que j'ai vu cette nuit, qui l'a apporté: ce sont des cris que j'ai entendus; cette chevre n'est point à nous.

L'huissier trouva auprès de l'enfant, une cassette. Le procureur fiscal la fit ouvrir. Elle renfermoit une layette, cent louis, et dans une petite boëte de chagrin, la moitié d'une pistole d'Espagne, avec un billet portant prière de la conserver jusqu'à ce qu'on pût la comparer avec l'autre partie, et un autre écrit en ces termes:

« Fruit de l'amour le plus tendre, » je te confie à la bienfaisance de M. » Denis, Prieur de Saint-Martin-» Duplessis; je te recommande aux » bontés de mademoiselle sa sœur, » et aux soins de la bonne Margue-» rite.

» Cet enfant, qui est un garçon,

» est né le 2 de ce mois de novembre
» 17**. Il a été ondoyé le même jour;
» on desire qu'il porte le nom de
» Charles. »

Bonté divine! s'écria mademoiselle Denis; Marguerite, tu avois bien raison de dire qu'il y avoit là des œuvres de Satan. Comment trouver un enfant dans une maison aussi pieuse, aussi exemplaire que celle de mon frère! Que ne dira-t-on pas sur son compte et sur le tien? Mais, mademoiselle, dit Marguerite, on pourroit bien aussi gloser sur vous. — Sur moi! sur moi! comment à quarante-six ans on pourroit croire à cette infâmie? Il ne s'agit pas ici de disputer, dit le baillif, voilà un enfant qu'il ne faut pas laisser avec ces animaux. — Où le mettrez-vous, monsieur le baillif, dit la servante? — Dans votre chambre,

s'il vous plait, ma mie. — Non, on croiroit que j'en suis la mère, et je vous jure que cet enfant ne m'est de rien. — Mère ou non, il faut en avoir soin. — Couchez donc sur votre procès-verbal que vous m'y avez contrainte, et que ce que je ferai sera pour obéir à la justice.

Allons, allons, dit le baillif, il n'est pas question de tout cela, prenez cet enfant. Mais, monsieur le baillif, reprit mademoiselle Denis, ce sera un scandale, et dire que mon frère est absent dans ce moment, c'est vraiment désespérant; que faire..... — Avoir soin de cette innocente créature; après cela vous verrez. Marguerite prit l'enfant, l'emporta à la maison, posa le berceau auprès de son lit, et la chevre le suivit.

CHAPITRE II.

Les Caquets.

MADEMOISELLE Denis rentra dans sa chambre, fit rallumer son feu, son intention étant de dire les sept pseaumes avant de se coucher, pour son frère, qu'elle croyoit dans la voix de perdition.

Dès six heures du matin, le carillon réveille tout le village; c'étoit la fête du patron, et toutes les femmes, instruites des aventures de la nuit, alloient à la file voir le nouveau né; quelques-unes plus hardies prétendoient qu'il ressembloit au Prieur: c'étoit autant de coups de poignards pour mademoiselle sa sœur, qui poussoit de profonds soupirs.

Le plus proche voisin du Prieuré

de Saint-Martin-Duplessis étoit le curé de Normont; aussi arriva-t-il le premier au presbytere, déjà instruit par tous les propos de commères du village. — Bonjour, Marguerite; mademoiselle Denis est-elle levée? — Bah! monsieur le Curé, elle ne s'est pas couchée. — Votre maître n'est donc pas encore retrouvé. — Ah! mon dieu non, dit mademoiselle Denis en entrant dans la salle de compagnie. — Marguerite vient de me dire que vous aviez veillé toute la nuit. — Et pouvois-je faire autrement, car vous saurez que.... — Vous n'avez rien à m'apprendre; je sais tout depuis la belle équipée de votre frère, jusqu'au petit chevreau trouvé au milieu des brebis, et je vous assure, mademoiselle, que je plains de tout mon cœur une personne aussi pieuse que vous;

car tout le monde en parle. — Quoi! cette aventure est déjà connue. Ah! mon dieu! mon dieu! à qui donne-t-on cet enfant? — Mais au Prieur et à Marguerite, dit en s'avançant à son oreille, ce charitable voisin. — Mais, monsieur le Curé, je n'ai pas quitté le Prieuré, et je n'ai pas apperçu le moindre changement dans la taille de Marguerite, et elle n'a fait d'autres absences depuis un mois, que pour aller au marché, encore n'ont-elles pas duré plus de deux heures. — Oh! cela suffit; mais si ce n'est pas elle, c'est une autre, n'importe; il n'en est pas moins votre neveu, et votre frère veut le faire élever sous ses yeux; il quitte sa maison exprès le jour qu'il l'y fait venir. — Mais, monsieur, ces cent louis! cette pièce étrangère cassée! ces billets!.. — Ne voyez-vous pas

que c'est pour détourner et donner à son intrigue un air de mystère? — Ah! monsieur le Curé, que cet événement va me causer de chagrins.

Il la quitta pour aller entonner les matines; et pendant que le maître d'école et le chantre galopoient les pseaumes, il s'applaudissoit d'avoir troublé la bonne intelligence qui avoit jusqu'alors règné entre le frère et la sœur, d'avoir vu et trouvé en défaut le digne M. Denis, l'homme le plus recommandable du pays par ses vertus, son instruction et sa charité. Il pouvoit maintenant taxer la conduite exacte du Prieur, d'hypocrisie la plus rafinée, et justifier par-là la licence de ses mœurs.

Les Curés voisins arrivèrent après le service du matin. On se mit à table; on plaignit mademoiselle Denis de

l'aventure de la nuit; mais par prudence, on ne dit pas ce qu'on en pensoit. Elle se retira; et quand ils furent libres, chacun parla suivant sa manière de sentir. Le Curé de D***. excusa l'absent, et représenta combien cette conversation blessoit la charité: on se tut; on alla à l'office du soir, après lequel chacun retourna chez soi.

Le Prieur ne revint pas coucher, ce qui inquiéta mademoiselle Denis et Marguerite. Toute la journée du lendemain se passa dans la même attente; enfin, sur les dix heures du soir, le Prieur appella Jacques.

Mademoiselle Denis, qui veilloit, car malgré son humeur acariâtre elle aimoit son frère, et tout en le croyant père du petit Charles, elle étoit très-inquiète de lui; puis elle vouloit ne pas perdre un instant pour le faire

rougir de sa conduite, et pour le prier de la débarrasser de la vue de cet enfant, qui attestoit son crime; car, pour une dévote, faire un enfant, est un forfait irrémissible. Elle descend donc, et ouvre elle-même la porte à son frère. — Voilà une belle heure pour rentrer, monsieur. — Pourquoi vous servir de ce ton-là, ma sœur, vis-à-vis d'un frère qui vous aime? — Oui, vous m'aimez beaucoup; j'ai été assez sotte pour être inquiète de votre santé pendant votre absence, et une absence dont vous vous servez, pour m'envoyer un poupon. — Moi, ma sœur, je ne vous l'ai point envoyé. — Mais il est trop tard pour entamer une conversation aussi sérieuse; j'ai besoin de repos, dormez bien. — Bonsoir, ma sœur.

Le lendemain, mademoiselle Denis

lui rendit tous les propos que le Curé de Normont avoit tenus sur son compte ; mais elle se garda de citer l'auteur. Le Prieur l'écouta avec la plus grande tranquillité. Quand elle eut cessé de parler : Est-ce là tout ce que vous avez à me dire? — Oui, et je crois que c'est bien assez. — Vous imaginez donc que je dois remettre le dépôt que l'on m'a confié entre les mains du procureur fiscal? — Oui, sans doute, il est tuteur né des orphelins. — Je l'avoue ; mais qu'en feroit-il? son devoir se borne à l'envoyer dans ces maisons, où il seroit confondu avec les autres infortunés ; mais celui-ci a des parens qui desirent ne pas le perdre de vue ; ce seroit trahir leur confiance en agissant autrement, et en ne suivant pas leur intention. — Eh bien! mon frère,

optez; je vous quitte sous huit jours, si vous vous obstinez à garder cet enfant chez vous. — Je ne crois pas, ma chère amie, que vous y ayez bien réfléchi. Je vous aime trop pour penser que vous vouliez me quitter pour un sujet aussi léger. — Quand il s'agit de l'honneur! — Loin de rougir des soins que je compte lui donner, je veux le nommer publiquement, et j'avois cru que vous ne me refuseriez pas d'être sa marraine ? — Ah! pour cela, vous avez compté sans votre hôte; je n'en ferai rien, c'est bien certain; je vais donc engager la femme du baillif. — Croyez-vous qu'elle veuille accepter, dit l'aigre dévote ? — Je ne pense pas qu'elle me refuse.

La cérémonie se fit avec le plus grand éclat, et le carillon attira les habitans des villages voisins. Le Curé de

Normont et le Prieur de Simari ayant entendu les cloches, accoururent, tourmentés par la curiosité; ils firent à M. Denis cent questions sur sa disparution la veille de la fête du patron. — Tout ce que vous direz, messieurs, ne me fera pas manquer au secret que j'ai promis de garder. Il les engagea foiblement à dîner; mais ils étoient un peu piqués, et le remercièrent. Le baillif, sa femme restèrent chez le Prieur, qui fit aux pauvres une distribution de bled.

Après le dîner, il alla à D***. Il s'est passé bien des choses chez vous, pendant votre absence. — C'est vrai, mon cher voisin. — Quel parti prenez-vous, pour l'enfant qu'on a mis chez vous? — Je le garde, mon cher ami, je serois un monstre si je le rejetois de mes bras; je l'ai fait baptiser, je suis

son parrain avec la femme du baillif; cela contrarie ma sœur. — Elle se calmera. Persistez à défendre cette foible créature, que la providence a placée dans vos mains. M. Denis retourna chez lui, fort de l'approbation de son ami; il se coucha de bonne heure, et s'endormit tranquillement, se reposant sur la paix de sa conscience.

Il revit ses confrères qui lui lancèrent quelques sarcasmes. Il les repoussoit avec douceur. Et enfin on finit par dire: c'est bien l'enfant du Prieur, mais on n'a point de preuves ; d'ailleurs, il est si honnête homme, si charitable, qu'il faut bien lui passer une foiblesse; et il n'en fut pas moins aimé et considéré dans le village et aux environs.

CHAPITRE III.

La Mère.

Le tems, qui fuit avec la célérité de l'éclair, fit oublier tous les propos dont Charles avoit été cause; il avoit déjà six mois, et Marguerite l'aimoit à la folie; mademoiselle Denis commençoit à s'y faire, quand un événement vint mettre de nouveau le trouble entre le frère et la sœur.

Dans les premiers jours de la foire de S***., sur les dix heures du matin, une femme très-jeune et d'une rare beauté, se présente à la porte du Prieuré, et demande M. Denis. — Il n'est pas chez lui pour le présent, répond Marguerite; mais si vous voulez, je vais avertir mademoiselle sa sœur. — Je craindrois de la déran-

ger, n'ayant pas l'honneur d'être connue d'elle ; croyez-vous que M. le Prieur soit long-tems dehors. — Oh! madame, il ne reviendra pas de huit jours, il est allé à S***. pour la foire. — J'en suis fâchée, j'aurois été bien aise de le voir. — Mais madame, reposez-vous. — Je ne demande pas mieux; à qui est cet enfant? — Nous n'en savons rien. — Il est bien joli. — Oh! oui, il ressemble à quelqu'un qui est très-bien. — A qui donc? — Dame, je ne le dis pas. — Si c'est un secret, je ne vous le demande pas. — Mais tenez, madame, à M. le Prieur, puisque vous voulez que je vous le dise. Mais ce qui est bien plaisant, c'est qu'on ne connoît pas la mère. Pauvre petit, dit la dame inconnue, en le prenant des bras de Marguerite. L'enfant, qui ne la connoissoit pas, vouloit retour-

ner à celle qui le soignoit; mais des bonbons le retinrent sur les genoux de la belle inconnue, qui le couvrit de baiser, et dont les caresses avoient quelque chose de passionnées.

Mademoiselle Denis, qui avoit entendu du bruit, arriva. Que voulez-vous, madame, dit-elle d'un ton sec? — J'avois à parler à M. le Prieur. — Eh bien! il n'y est pas. — Je le sais. — Mais vous pouvez me dire ce qui vous amène, et je lui en rendrai compte quand il sera revenu. — C'est impossible, mademoiselle; je reviendrai un autre jour. — Quand vous voudrez. La jeune femme rendit l'enfant à Marguerite, elle l'embrassa encore une fois, avec une bien vive tendresse; mit un louis dans la main de la servante; salua mademoiselle Denis; et se retira. — Cours donc

vîte, ma chère fille, dit cette curieuse créature ; cherche, vois où elle va, d'où elle vient, tâches de le savoir. Marguerite suivit la dame jusqu'au bout du village où un domestique l'attendoit avec un cheval ; elle monta dessus ; et en un tems de galop, elle disparut.

Marguerite revint, et rendit à mademoiselle Denis ce qu'elle avoit vu. Ce n'étoit pas assez pour satisfaire sa curiosité, d'autant qu'elle étoit bien persuadée que c'étoit la mère de Charles, par conséquent la maîtresse du Prieur ; et elle auroit bien voulu savoir où elle demeuroit. Elle fut dès le soir chez le Curé de Normont ; il avoit vu passer la belle inconnue, mais il n'en savoit pas davantage qu'elle ; seulement il chercha à confirmer les soupçons de mademoiselle Denis, en l'assurant que c'étoit la mère

du petit Charles. — Que je voudrois bien que ce petit malheureux fût mort, en naissant, le péché n'est rien ; mon cher ami, mais le scandale!... le scandale!... — Ah! je conçois, mademoiselle que c'est un grand chagrin; qui auroit dit cela de M. Denis, qu'on regardoit comme un Saint. Ces charitables propos enflammèrent encore la bile de notre pieuse personne, et elle attendoit son frère avec impatience, pour lui dire tout dévotement sa manière de penser sur l'enfant et sur la mère.

Quand le Prieur arriva, sa sœur ne lui donna pas le tems de se débotter, et lui dit : Vous avez bien perdu pendant votre absence, votre belle est venue. — Ma sœur, ma sœur, je n'aurois jamais pensé qu'une fille pieuse comme vous, se servit de mots dont

les gens du monde auroient à rougir. — Mais c'est la mère de Charles. — Je ne vous fais aucune réponse; mais supposez que cela soit, pourquoi voulez-vous m'accuser. La naissance de cet enfant est enveloppée de mystères; il n'y a que le tems qui puisse lever le voile. Vivons en paix, ma sœur, que cet enfant fasse le bonheur de nos jours. — Ah ! mon frère, vous êtes trop bon, trop indulgent pour les hommes du siècle? — Et vous, ma sœur, trop dure, trop inflexible pour eux. On ne peut les gagner que par la douceur, la tolérance. — Je ne peux donc pas vous faire changer d'opinion; tenez, mon frère, la nature s'est trompée, elle auroit dû me faire homme, et vous femme; vous en avez toutes les foiblesses. Où avez-vous donc fait connoissance de cette

femme? — De quelle femme voulez-vous parler. — Mais de celle qui est venue, qui a caressé votre marmot, comme une mère caresse son fils; lui a donné des bonbons, et un louis à Marguerite. Elle ne m'a pas dit un mot. Elle paroissoit fort embarrassée avec moi; au surplus, je l'ai reçue comme elle le mérite. — Ah! ma sœur, vous êtes bien prompte à juger. — Et vous, bien endurci! — Brisons là-dessus, cette conversation nous méneroit trop loin, mettons-nous à table; et ils s'y racommodèrent insensiblement.

Le Prieur s'attachoit de plus en plus à son élève, qui répondoit à sa tendresse, autant que son âge le pouvoit permettre. Il étoit de la plus jolie figure; et malgré l'humeur de mademoiselle Denis, ses saillies la fai-

soit sourire, sans qu'elle put s'en défendre. La dame inconnue ne reparoissoit point ; et seulement tous les ans le Prieur recevoit, par la poste, une rescription de cent pistoles, qui étoient plus que suffisantes pour les dépenses nécessaires à l'enfant; il ne manquoit point de montrer cette somme à sa sœur, qui ne savoit que penser, et qui auroit fini par croire que l'enfant avoit des parens opulens, et qu'il n'étoit point à son frère. Mais le Curé de Normont ne cessoit de lui dire : cette femme est riche, et il lui est bien facile d'envoyer cent pistoles au père de son enfant, pour en avoir soin. Encore cela vaut-il mieux que si le Prieur étoit obligé de l'entretenir à ses dépens; et mademoiselle Denis ne revenoit jamais de chez le Curé sans en vouloir toujours plus

à son frère, et sans marquer plus d'humeur au pauvre petit Charles, qui n'en cherchoit pas moins à lui plaire, parce que son parrain le desiroit.

CHAPITRE IV.

L'Education.

L'AGE développoit les heureuses dispositions de Charles; déjà il lisoit et écrivoit assez correctement ; et quoique mademoiselle Denis ne l'aima pas beaucoup, il lui avoit demandé avec tant d'instance de lui apprendre à jouer du clavecin, sur lequel elle étoit assez forte, qu'elle y avoit consenti. Le Prieur commençoit à lui faire expliquer nos meilleurs auteurs latins, et lui donnoit des leçons d'histoire, non point d'une manière séche et méthodique, mais en amenant dans la conversation des traits intéressans, dont il fixoit les époques; il lui nommoit les pays où ils s'étoient

passés, et ensuite il les lui faisoit chercher sur la carte. Le soir, en se promenant avec lui, il lui indiquoit les constellations et le nom des principales étoiles. Charles avoit une mémoire prodigieuse, et jamais une leçon n'étoit perdue; la botanique avoit aussi son tems, et le Prieur ne la bornoit pas à la simple nomenclature; il apprenoit, à cet aimable enfant, l'usage qu'on pouvoit retirer des plantes. Il en composoit devant lui des remèdes salutaires, qu'il distribuoit aux pauvres habitans de la paroisse et des environs. Mais surtout il lui inspiroit cette douce bienveillance qui le caractérisoit, et lui donnoit pour récompense, quand il avoit bien rempli ses devoirs, de venir avec lui dans les chaumières, y répandre la consolation et la paix.

Charles étoit parfaitement heureux

avec celui que tout le pays croyoit son père. Cependant, un soir il le vit revenir tout triste. — Qu'as-tu Charles? Est-ce que ma sœur ta grondé. — Non, M. le Prieur. — Eh bien! qui peut te troubler, as-tu un secret pour ton meilleur ami? — Je craindrois en vous le disant, M. le Prieur, de vous faire de la peine. — Non, en partageant le chagrin de ses amis, on le rend plus léger; dis donc? — Eh bien! vous connoissez Jacques, Philippe, et Jean l'Hermite? — Oui, ce sont d'assez mauvais sujets, et je t'ai toujours dit de ne pas aller avec eux? — J'aurois mieux fait de suivre vos conseils; mais enfin, j'aime à jouer; et après dîner nous faisions, avec les autres enfans du village, une partie de barre; je courre mieux qu'eux, et j'avois fait ces trois méchans enfans

prisonniers. Les voilà qui se mettent à me dire des injures, et entr'autre que je suis un fils de prêtre, qu'on ne connois pas ma mère, et que j'aurois dû être mis à l'hôpital. Je me suis fâché, je leur ai dit que cela n'étoit pas vrai; mais je n'en ai pas eu moins de chagrin, car je ne connois point mes parens; et s'il est vrai que je sois le fils d'un prêtre, je suis bien malheureux; à moins que je ne sois le vôtre, car je vous aime tant, que je sens, malgré la honte qu'on attacheroit à ma naissance, que d'être votre fils me feroit encore plaisir. Vous êtes si bon, si vertueux. — Eh bien ! mon enfant, tu m'estimes donc.—Oh! beaucoup, M. le Prieur. — Si tu m'estimes, comment peux-tu penser que je sois ton père; celui qui manque aux devoirs de son état, peut-il être estima-

ble, et j'y aurois manqué d'une manière bien grave, si je t'avois donné la vie. Tu n'est pas mon fils, tu n'est pas celui d'aucuns de mes confrères, mais le fils d'un homme dont l'état ne te sera pas connu de bien long-tems, et peut-être jamais? — Et ma mère? — Ta mère est aussi vertueuse qu'infortunée; mais elle est obligée aux plus extrêmes précautions, pour ne point attirer les yeux des méchans sur ton existence. Voilà, mon ami, tout ce que je puis te dire sur le secret qui m'est confié. Laisses parler ceux qui se plaisent à chercher des sujets d'exercer leur langues perfides, aimes moi comme un père, car j'en ai les sentimens pour toi, et tâches d'avoir les vertus de celui qui t'a donné le jour, et d'être la consolation de la meilleure et de la plus respectable des mères.

Ce discours fit une forte impression sur l'esprit de Charles; il prit la résolution de se si bien conduire, qu'il put faire taire ceux que le voile qui environnoit sa naissance, portoient à lui donner une origine criminelle. Il falloit cependant beaucoup de philosophie au Prieur, pour supporter les reproches continuels de sa sœur, qui sans cesse, aiguillonnée par le Curé de Normont, ne voyoit, dans l'attachement de son frère pour cet enfant, qu'un endurcissement dans le crime. La paix avoit fui de la maison depuis que Charles y avoit été apporté, mais rien ne pouvoit décider le Prieur à l'en éloigner. Cependant, il y fut forcé au moment où il s'y attendoit le moins.

CHAPITRE V.

L'Auberge.

CHARLES avoit atteint sa neuvième année, et le Prieur, qui ne pouvoit s'en passer, voulant faire un voyage à Rheims, le mena avec lui. Il étoit descendu dans une auberge, où peu d'instans après, une femme d'environ vingt-cinq à vingt-six ans, d'une figure superbe, arriva. Son premier mouvement fut de venir au-devant du Prieur, puis elle s'arrêta; et celui-ci feignit de ne pas la connoître. Charles la regardoit attentivement; et dit au Prieur : Je n'ai jamais vu une si jolie femme; je voudrois bien l'embrasser. — Demandes à madames si elle veut te le permettre; la belle voyageuse le prit

dans ses bras, lui fit mille caresses, et dit : Combien cet enfant est beau, et qu'il me paroît aimable; on seroit bien heureux, M. le Prieur, d'avoir un fils aussi intéressant; comme elle s'abandonnoit à l'expression de ses sentimens pour cet aimable enfant, le Curé de Normont entra dans la salle où ils étoient. L'inconnu repoussa doucement Charles, baissa son voile, et sortit aussi tôt.

Ah! ah! M. le Prieur, on vous y prend donc, dit le Curé; elle est ma foi jolie. — Au moins, mon cher confrère, par respect pour cet enfant, ménagez vos propos, et qu'est-ce donc que je dis que Charles ne puisse entendre. Que sa mère est jolie, je ne crois pas que ce soit un crime. Ma mère! dit Charles, ce seroit ma mère! oh! Dieu, où est-elle; et il courut pour savoir où étoit la belle dame; mais elle

venoit de remonter en voiture, et elle avoit pris la route de Metz. Elle est partie, disoit Charles en pleurant, elle est partie, et je ne la reverrai plus. — Il est possible, mon ami, que tu ne la revoyes plus cette dame; mais je ne sais où M. le Curé apprit que c'étoit ta mère. — Oui, oui, mon petit ami, elle l'est bien, je t'assure, et le Prieur le sait encore mieux que moi, et il t'a amené ici pour lui donner le plaisir de te voir. Si j'avois su ce rendez-vous je ne serois sûrement pas venu le troubler. — Aurez-vous bientôt tout dit, M. le Curé, et votre méchanceté se lassera-t-elle? Je vous répète que je ne sais ce qui peut vous faire dire que cette femme est la mère de Charles, que je ne suis point venu ici pour la voir; et la preuve quelle ne lui est rien, c'est que vous voyez qu'elle est partie

sur-le-champ. — Oui, parce que je suis entré inconsidérément, et j'en suis réellement fâché; aussi vous ne me dites rien. — Parce que je n'ai rien à vous dire, et qu'au surplus, je crois qu'un secret seroit très-mal dans vos mains. Allons, Charles, viens?.... — Vous ne dînez donc pas ici. — Non. — Ah! vous êtes fâché. — Moi, point du tout; mais vous avez vos affaires, et moi les miennes; et le Prieur sortit avec son élève.

Le Curé ne le vit pas plutôt dehors, qu'il questionna tout le monde de l'auberge, pour savoir quelle étoit cette dame, d'où elle venoit, où elle alloit, s'il y avoit long-tems qu'elle étoit arrivée. Pardi, dit l'hôte, vous m'en demandez plus que je n'en sais! cette dame est descendue de voiture, pendant qu'on mettoit ses chevaux, elle

a demandé un bouillon, est entrée dans la salle où étoit le Prieur Duplessis ; puis quand vous êtes arrivé, elle est sortie tout de suite, et est remontée dans sa voiture, où on lui a apporté son bouillon ; et elle a pris la route de Metz, où ses gens m'ont dit ; je crois, autant que j'ai pu comprendre, qu'elle est Chanoinesse. — Mais qu'est-ce que cela vous fait, je n'ai jamais connu d'homme aussi curieux que vous. — C'est que vous ne savez pas que c'est la mère de ce petit garçon qui est avec le Prieur. — Vous la connoissez donc ? — Non, mais je suis sûr. — Bah ! vous êtes toujours sûr, vous ferez bien mieux de dire votre bréviaire que de vous amuser à contrôler tout le monde. — Je ne contrôle personne ; mais je suis bien aise que le Prieur ait fait un si bon choix. — A

d'autres, vous nous la baillez belle de vouloir faire croire qu'une aussi jolie personne, ait pour amant un vieux prêtre. — Mais pas si vieux, pensez donc que Charles à neuf ans, et que le Prieur en a au plus cinquante. Enfin, tout le monde sait bien, car sans cela je n'en parlerois pas, que cet enfant est à lui. — Eh bien! tant mieux, car il est joli à croquer; et si c'étoit vous qui l'eussiez fait, il ne seroit pas si gentil. — Ah! vous avez de l'humeur, notre maître? — Oui, parce que vous feriez fuir le diable quand vous êtes ici; et tout franc, vous m'obligerez de prendre une autre auberge que la nôtre. Voilà cette dame qui s'en est allé dès que vous êtes arrivé, et qui peut-être sans vous auroit dîné; voilà le Prieur et son fils, puisque vous voulez qu'il le soit, qui s'en sont allé, et tout cela,

parce que vous êtes ici. — Mais, moi, je reste, et je ne vois pas qu'en payant, on puisse me faire sortir. Donnez-moi une chambre? — Nous n'en avons pas.—Oh! je parie bien que si; et en disant cela, le Curé monte, et s'empare d'un petit cabinet, où il attendoit, de pied ferme, le pauvre Prieur. Lorsque le bruit d'une berline le fit descendre pour voir ceux qui y étoient; en se plaçant auprès dela porte, il vit entrer un homme décoré du cordon rouge, qui marchoit en se soutenant sur le bras de son valet-de-chambre, qu'il reconnut pour l'avoir vû autrefois valet-de-pied du Duc D***, chez qui le père de M. de Normont étoit concierge. Sûr alors d'apprendre qui étoit cet officier-général, il ne fit aucune question à l'hôte, qui en fut étonné, et resta seulement à se chauffer dans

la cuisine, en attendant qu'on servit. Le voyageur demanda un poulet, que l'on lui monta dans sa chambre; et ses gens descendirent.

Le valet-de-chambre prit place à la table d'hôte, et le Curé s'assit à côté de lui. — Monsieur Aubin ne me reconnoît donc pas? — Monsieur, je ne vous remettois pas; mais je me rappelle à présent, vous êtes monsieur l'Abbé Allin. — Oui, mon cher, Curé de Normont; et vous, vous avez donc quitté le Duc de**. — Oui, parce que j'ai trouvé à me placer comme valet-de-chambre, chez M. le Comte de Forligny, qui est un brave Seigneur, qui me traite fort bien, et où j'ai de gros profits. Je l'ai suivi à l'armée, où il a été grièvement blessé; mais on lui a donné le cordon rouge, et il a quitté le service. Mais je crois qu'il

sera nommé ambassadeur, et alors ma place sera excellente. — Je vous fais bien mon compliment, monsieur Aubin, d'avoir fait votre chemin. Restez-vous ici quelques jours. — Je crois que M. le Comte ne partira pas avant dimanche, étant très-souffrant. — Vous me présenterez à lui. — Avec grand plaisir. — Il est toujours utile de faire connoissance avec les gens en place. Ils causèrent tout le dîner, ou plutôt Aubin répondit à toutes les questions du Curé, qui ne finirent qu'avec le repas; et alors notre curieux personnage somma Aubin de la promesse qu'il lui avoit faite de le présenter à son maître. Ils montèrent donc ensemble chez le Comte; et Aubin, après un instant, introduisit le Curé, qui se prosterna presqu'à terre devant sa future excellence.

M. de

M. de Forligny le pria de s'asseoir, et causa avec l'homme de Dieu; d'abord il parla de lui, car c'est toujours le premier sujet que les hommes traitent amplement; puis des autres. Le Curé lui raconta tout ce qu'il savoit ou ne savoit pas; mais entr'autre toute l'aventure du petit Charles, depuis le jour qu'on l'avoit trouvé dans la bergerie, jusqu'à la rencontre du Prieur avec la Chanoinesse de Metz dans cette même auberge. M. de Forligny l'écoutoit avec la plus grande attention, se faisoit répéter les dates, appuyoit sur les moindres circonstances; et après avoir réfléchi quelque tems, il sonna. Aubin vint. — Dites qu'on aille à la poste, qu'on amène des chevaux. Faites recharger la voiture, je repars dans l'instant pour Paris. — Mais, monsieur le Comte, et votre

jambe. — Ma jambe ira comme elle pourra; mais il faut que je parte. Le Curé comprit alors que la Chanoinesse pouvoit bien avoir quelque rapport avec le Comte. — Ce n'est pas, monsieur, ce que je vous ai dit qui dérange votre voyage. — Cela pourroit être. — Est-ce que vous connoissez la Chanoinesse? — Beaucoup, monsieur le Curé. — Pardon, si ce que je vous ai dit d'elle et de mon confrère ont pu vous offenser. — Au contraire, c'est un très-grand service que vous m'avez rendu; mais ne dites pas sur-tout au Curé que vous m'ayez parlé. Il faut convenir qu'il y a des hasards bien singuliers: depuis neuf ans je cherche à pénétrer ce mystère, je n'ai pu rien découvrir; et à l'instant où je l'espère le moins, il se présente à mes yeux;

vous êtes bien sûr que c'est la nuit du 10 au 11 novembre 17**. — Oh! j'en suis certain, monsieur le Comte; je m'en souviens comme si c'étoit tout-à-l'heure. — Comptez sur ma reconnoissance, mon cher Curé, et sur-tout gardez-moi le secret. — Je vous le jure, monsieur.

Pendant ce tems, les chevaux furent mis, et M. le Comte partit au grand déplaisir de l'hôte, qui dit encore au Curé: Eh bien! avois-je tort quand je ne voulois pas que vous restassiez chez moi? M. le Comte de Forligny arrive, doit passer ici quatre à cinq jours, y faire de la dépense qu'il auroit payée avec sa générosité ordinaire: il cause avec vous une heure, et le voilà parti. Quel diable d'homme êtes vous! Je suis d'une colère, que si je m'en croyois, je vous jetterois cette

casserole à la tête. — Vous êtes un insolent, monsieur le maître; et M. le Comte de Forligny, qui m'honore d'une estime particulière, pourroit bien vous faire repentir de ces sots propos, et sur-tout de permettre que votre maison serve au rendez-vous d'un Prieur et d'une Chanoinesse; prenez-y garde; et en disant ces mots, il remonta dans son cabinet, d'où il voyoit tout ce qui entroit dans l'auberge, et tout ce qui en sortoit. Quel homme! disoit l'hôte; il semble que nuire soit son instinct, comme au chien de mordre; je voudrois que la foire n'arrivât jamais, pour qu'il ne vînt pas ici. Le Prieur rentra quelque tems après avec son petit ami. L'hôte fut enchanté de le revoir. — Ah! je craignois bien, monsieur, que ce bavard de Curé de Normont ne

vous eût déterminé à aller loger ailleurs. — Non, mon cher maître, on est trop bien chez vous pour changer. J'ai été dîner à l'Abbaye, avec mon élève, pour lui faire voir le trésor. Mais nous resterons ici au moins une quinzaine de jours ; j'ai des amis dans la ville et dans les environs, chez qui je veux mener cet enfant. — Tant mieux, tant mieux, monsieur le Prieur ; loger un brave homme comme vous, porte bonheur, quoiqu'en dise votre méchant confrère ; mais allez, on ne le croit pas ; c'est bon pour lui d'avoir des maîtresses : voilà la clef de votre chambre, je vous la garde toujours. Marie, monte un fagot et de la lumière ; j'ai fait dresser un lit pour votre petit jeune homme dans le cabinet. Le Prieur suivit Marie, et s'établit auprès du feu à dire son bré-

viaire, pendant que Charles mangeoit un morceau avant de se coucher. Quand la servante fut sortie, l'enfant se déshabilla et se coucha. Le Prieur, qui avoit dîné comme on faisoit autrefois dans les grosses Abbayes, avoit dit qu'il ne descendroit pas pour souper, et comptoit, après son office, se mettre au lit. Déjà il avoit pris ses pantoufles et son bonnet de nuit, quand il entendit frapper à sa porte. — Qui est là? — C'est moi, mon cher confrère. — Pardon, monsieur le Curé, mais je vais me coucher; nous nous verrons demain matin. — Non, je vous en supplie, ouvrez-moi; voulez-vous donc laisser passer la nuit sur votre colère? — Je n'ai point de colère, mais envie de dormir; et vous m'obligerez, monsieur le Curé, de me laisser tranquille. — Je ne quitte

pas votre porte que vous ne m'ayez ouvert; il me seroit impossible de me livrer aux douceurs du repos, en pensant qu'un voisin, un ami, que j'aime et que j'estime, a quelque chose sur le cœur contre moi. — Eh bien! votre voisin, votre ami, soit, ne vous en veut pas, et va se coucher, parce qu'il est las. — Ouvrez; un mot, un seul mot. Le Prieur, qui vit bien qu'il ne s'en débarrasseroit pas, se détermina enfin à le laisser entrer. Je suis désolé, dit le Curé en s'asseyant, quoique le Prieur fût resté debout, et tenant son bougeoir à la main, que vous ayez pris si au grave les plaisanteries que je vous ai faites sur la Chanoinesse. — Quelle Chanoinesse! — Et pour celui-là, la Chanoinesse de tantôt. — Je ne sais de qui vous voulez parler. — Ah! vous allez peut-être

me dire encore que vous ne la connoissez pas? M. le Comte de Forligny la connoît bien, lui. Au nom de Forligny, le Prieur pâlit, rougit; son trouble fut remarqué par l'intrigant Curé. — Je crois bien qu'elle est sa parente, car il m'a demandé les plus grandes informations sur elle et sur le petit Charles. — Et vous les lui avez données? — Comment l'aurois-je pu, puisque je n'ai jamais rien su que ce que tout le public en dit? mais vous avez besoin de dormir, mon cher voisin, je ne veux pas vous interrompre plus long-tems. Non, dit le Prieur, en posant sa lumière sur la cheminée; et prenant une chaise auprès du Curé, il n'est pas si tard que je croyois. Vous le connoissez donc, monsieur de Forligny? — Beaucoup, c'est un homme important; il s'est re-

tiré du service, brigadier des armées, et il va être nommé ambassadeur. — Est-il encore ici ? — Non, il alloit à Plombières; mais il paroît que l'affaire de la Chanoinesse, qu'il a su dans la maison, l'a fait changer d'avis, et il est reparti pour Paris. — Sur-le-champ ? — O mon dieu, oui; vous pensez bien, mon cher confrère, qu'un homme de ce rang n'aime pas que sa parente s'affiche; vous devriez y mettre plus de ménagement, soit dit sans vous déplaire; une auberge est un mauvais rendez-vous. — Si vous n'avez que de semblables propos à me tenir, monsieur le Curé, je ne vois pas qu'il soit nécessaire de prolonger cette conversation. Je vous ai déjà dit que cette dame, que vous m'apprenez être une Chanoinesse, ne savoit pas plus que moi que nous nous ren-

contrerions, et que si cela a déplu à M. de Forligny, je suis fâché que ce hasard...... — Hasard! il est bon, hasard; et le Curé se mit à rire aux éclats.

Malgré la patience et la douceur qui étoient les bases du caractère de M. Denis, il lui étoit bien difficile de se contenir. Il voyoit clairement que ce méchant homme avoit seul instruit M. de Forligny de son séjour à Rheims avec Charles, et de la rencontre inattendue de la Chanoinesse. Il envisageoit les malheurs que ces dangereuses confidences pouvoient attirer sur son cher élève, et il lui étoit bien difficile de ne pas éclater contre un homme que sa curiosité, son bavardage et sa malignité portoient sans cesse à faire du mal, sans autre intérêt que celui de nuire. Cependant,

le voyant maître d'une partie de son secret, il se contint; et laissa passer l'accès de gaîté auquel il s'étoit livré, en n'y opposant que le silence et le plus grand sérieux. — Mais, riez donc aussi, mon confrère. — Je n'en ai pas envie. — Allons, bonsoir, saint homme, dormez bien. — Je vous remercie, monsieur le Curé; et l'ayant reconduit jusqu'à sa porte, il la ferma sur lui, non avec le projet de se coucher, mais pour réfléchir à ce qu'il avoit à faire.

Quelle faute j'ai fait! se disoit-il à lui-même, en amenant ici cet enfant. La sécurité où je vis depuis neuf ans sur son compte, étoit-elle une raison pour l'exposer aux regards d'un monde naturellement porté à opprimer le foible, pour servir les projets de l'homme puissant. O mon

pauvre Charles! que de mal je puis t'avoir fait! mais il faut que je le répare le plus promptement possible. Les momens sont chers. Quand tout le monde fut couché, il descendit sur la pointe du pied, à la chambre de l'hôte, qui n'avoit point encore éteint sa lumière. — Monsieur Hubert, vous n'êtes pas couché? — Pas encore, monsieur le Prieur. Qu'est-ce que vous souhaitez? — Vous dire un mot. Et l'hôte ouvre sa porte. M. Denis le prie de vouloir bien envoyer sur-le-champ à la poste chercher des chevaux, parce qu'il falloit qu'il partît tout de suite. — A l'autre, c'est encore de l'ouvrage du Curé. Je l'aurois parié; je l'ai vu hier au soir qui entroit chez vous. Le chien d'homme! il me le payera. — Ce n'est nullement sa faute, monsieur Hubert; j'ai des affaires qui me

rappellent... — Des affaires! quand vous êtes rentré, vous m'avez dit que vous passeriez quinze jours; il n'est pas venu de lettre depuis. — C'est que j'avois oublié quelque chose. — Mort, non de ma vie, on ne m'en fait pas à croire; c'est ce mauvais garnement qui vous fait partir. — Lui ou un autre, il faut que je parte. Envoyez chercher des chevaux. Le Prieur remonta pour éveiller Charles et se disposer à partir. Il avoit une grande inquiétude que le Curé ne les entendît; mais heureusement il étoit alors dans son premier sommeil et ils étoient loin quand il se leva.

CHAPITRE VI.

La Fuite.

CHARLES ne comprenoit pas ce qui avoit décidé son parrain à quitter Rheims si promptement. — Où allons nous donc ? — Bien loin, mon bon ami ; et ce qui est plus triste, c'est que nous allons nous séparer. — Ah, monsieur le Prieur! et pourquoi ? — Pour ta sûreté, mon ami. Je t'aime, mon Charles, comme le père le plus tendre ; tu es un dépôt bien important, que tes parens m'ont confié ; mais l'imprudence que j'ai faite en te faisant faire ce fatal voyage, va me priver du bonheur de te voir croître sous mes yeux. Cependant elle n'avance que de quelques années l'épo-

que où il auroit bien fallu que je te remisse dans des mains plus habilles que les miennes; et mon intention avoit toujours été de te placer au collège de la Flèche, où nous allons. Je m'arraiterai à quelque distance, et ferai prier le Directeur de venir me trouver; car il ne faut pas que je paroisse dans la maison où tu ne t'appelleras plus Charles, mais Francisque d'Erbigny. Jamais, mon ami, il ne faut prononcer mon nom, ni celui du pays où tu as passé ton enfance. Je ne t'écrirai point; je ne recevrai point de lettres de toi; mais je veillerai sur tes actions avec le même soin; et si les hommes pouvoient être comparés à Dieu, je te dirois que je serai pour toi comme la providence; et l'enfant pleuroit. — Ne crois pas, cependant, mon ami, que cet éloigne-

ment dure toujours. Il viendra un tems où tu pourras paroître dans le monde et rentrer dans tes droits. D'ici là conduis-toi comme tu as toujours fait, et sois sûr que tu mériteras ma tendresse, et celle des êtres respectables à qui tu appartiens. Charles avoit bien de la peine à se consoler. Ne plus revoir son bon parrain, quitter le Plessis, où il avoit été si heureux, lui causoit un chagrin que la distraction du voyage ne pouvoit dissiper. Enfin, ils arrivèrent à Gueceslard, distant de la Flèche de sept lieues. Le Prieur écrivit au Directeur pour l'engager à venir le joindre. Ils avoient été camarades de collège, et s'aimoient de la plus tendre amitié, que le tems et l'absence n'avoient point refroidie. Aussi le père Dufan, c'étoit le nom du Jésuite, ne

balança pas un instant à partir, et fut dès le soir à Gueceslard. Dès qu'il entra, le Prieur le serra dans ses bras, et lui dit : O mon digne ami! que je suis reconnoissant de la bonté que vous avez eue de quitter vos affaires pour venir ; j'ai des choses les plus importantes à vous communiquer, et d'où dépendent le repos de ma vie. — Vous ne doutez pas, mon ami, que mon cœur ne vous soit toujours ouvert. Mais voilà un joli enfant, nous l'amenerez-vous ? — Oui, et c'est sur lui qu'il faut que nous ayons un long entretien. Le Jésuite sourit; puis prenant la main de son ancien ami : Vous pouvez me tout dire; l'homme le plus vertueux peut avoir un instant de foiblesse, mais la charité doit la couvrir. Je vois, reprit tristement le

Prieur, que l'on ne peut échapper à la censure, quand les apparences sont contre nous; mais venez, et vous saurez tout. Ils passèrent dans une chambre voisine, où ils furent enfermés près de deux heures, qui ennuyèrent beaucoup Charles, que nous ne nommerons plus que Francisque. En rentrant, le Directeur l'embrassa tendrement, et lui dit: Aimable et malheureux enfant, puisque le sort cruel vous prive du protecteur de vos tendres années, croyez que vous retrouverez en moi l'ami le plus sincère, et que j'employerai tous mes soins à développer en vous les heureuses dispositions que vous avez reçues de la nature, et que mon ami a jusqu'à présent cultivé avec tant de succès: un jour, un jour, vous le reverrez, et j'espère que je lui rendrai

le dépôt qu'il me confie, digne de lui et des auteurs de vos jours.

Francisque étoit si ému, qu'il ne pouvoit parler; des larmes brûlantes sillonnoient ses joues; il se jeta dans les bras du Prieur. O mon ami! mon second père, pourquoi vous quitter? — Parce qu'il y va, mon ami, de ta fortune à venir, et de la vie de ta mère; de ta mère, que sa tendresse pour toi rend bien malheureuse, et qui compte sur toi pour la dédommager dans sa vieillesse des maux qu'elle a soufferts. Que cette pensée, mon ami, soit l'aiguillon qui te mène aux plus grandes choses. Ta fortune, ta naissance ne peuvent, dans ce moment, et ne pourrons peut-être pendant long-tems encore te servir. Que ton application, ta bonne conduite triomphent donc seul des obstacles, et tu

jouiras du bonheur de ne devoir qu'à toi les avantages dont un sort cruel t'a privé. Francisque, dans tout autre moment, auroit très-bien compris ce que lui disoit son ami; mais, dans celui-ci, il n'étoit occupé que de la douleur de le quitter. Le pauvre Prieur en étoit encore plus affecté; mais il falloit bien s'y résoudre; et pour ne pas prolonger ces douloureux instans, il fut décidé que le Directeur partiroit aussitôt après dîner avec son pupille. Les adieux furent déchirans; mais enfin le Prieur eut le courage de porter son élève dans la voiture, où le Jésuite étoit déjà monté, et rentra dans l'auberge. Il se trouva si accablé, qu'il ne put en partir que le lendemain matin.

CHAPITRE VII.

Le Quiproquo.

TANDIS que le Prieur avoit suivi la route de la Flèche, le Curé, qui étoit loin de le croire parti, se réjouissoit en lui-même de la mauvaise nuit qu'il lui avoit fait passer, et de la frayeur qu'il lui avoit causée en lui nommant M. de Forligny. C'est sûrement le frère de la Chanoinesse; et il est parti pour Paris, afin de mettre un terme à ces scandaleuses amours? A-t-on jamais aussi vu rien de semblable? Une si jolie personne faire un enfant avec un homme de quarante ans passés, et encore avec un prêtre. Il étoit vraiment trop heureux; il est tems qu'il fasse pénitence. Cela lui ap-

prendra à porter si haut ses vues; que ne s'en tenoit-il, comme moi et tant d'autres, à sa servante, qui, ma foi, en valoit bien la peine; mais il faut à M. Denis des femmes de qualités, des Chanoinesses. Occupé de ces charitables pensées, il descendit pour savoir si le Prieur étoit visible, et s'il vouloit déjeûner avec lui. Mais dès que l'hôte l'apperçut, il vint droit à lui, le poing fermé. — Il n'y a Comte de Forligny qui tienne, ayez la bonté de déguerpir d'ici, ou je vais envoyer chercher la garde pour vous faire mettre dehors. — Ouais! vous le prenez-là sur un ton bien plaisant, monsieur Hubert. — Pas si plaisant, vous dis-je; décampez, et bien vîte, avant qu'il n'arrive personne; car sûrement il n'y resteroit pas une heure. Depuis hier vous me faites tort de plus de 100

francs. Le Curé, cependant, ne se décidoit pas à sortir. — Ah ça! vous ne le voulez donc pas de bonne grace? Allons, ce sera de force; et prenant d'un bras vigoureux le Curé par le collet, il le lança au milieu de la rue, et ferma la porte. Les passans, qui le virent trébucher par la secousse qu'il avoit reçue, crurent qu'il étoit ivre, et se mirent à lui dire des injures. Voyant qu'il ne pouvoit rester de force chez le colérique Hubert, il prit le parti de quitter Rheims, où il craignoit d'être tourné en ridicule par les personnes de sa connoissance qui apprendroient sa mésaventure. Mais, ce qui l'affligeoit, c'est qu'il ne pouvoit savoir si le Prieur étoit ou non resté à Rheims; et pour s'en assurer, il gagna le faubourg, où, étant entré dans un cabaret, il écrivit une lettre

au Prieur, et chargea un enfant de lui en rapporter la réponse. Le petit garçon revint aussitôt. — Eh bien! qu'est-ce qu'on t'a dit? — Qu'il étoit parti la nuit dernière, grâce au vilain Curé de Normont, qui l'avoit fait enrager; mais qu'au surplus, celui-ci avoit été si bien traité, qu'on espéroit que ce bavard-là ne remettroit plus les pieds dans l'auberge. Le Curé reçut bénignement ces doux propos. Il le paya, et se hâta de retourner chez lui, pour apprendre les suites du voyage du Comte à Paris. Comme il arriva le soir à Normont, il ne put remettre au lendemain à se rendre au Prieuré, où il comptoit trouver M. Denis et Charles, de retour. Il faisoit presque nuit; les portes étoient fermées. Il frappe. Mademoiselle Denis, qui étoit très-peureuse, recommande à

Jacques de demander qui est là? C'est moi, dit le Curé. — A cette heure ci? — M. le Prieur est-il chez lui? — Eh! vous savez bien qu'il doit être quinze jours à Rheims, et qu'il n'est parti que d'avant-hier, répondit Jacques tout en ouvrant la porte. — Je le croyois revenu. Mais où est mademoiselle Denis? — Elle vient de souper, et alloit se coucher. La sœur du Prieur ayant entendu la voix de son cher ami, se leva pour venir au-devant de lui. Eh! mon voisin, qui vous amène si tard? — Des choses bien importantes, ma voisine. Le Prieur n'est pas revenu? — Non, je ne l'attends pas de dix à douze jours d'ici; et je vous comptois aussi parti pour Rheims. — J'en arrive, mademoiselle, et c'est le vif intérêt que vous m'inspirez, ainsi que M. Denis, qui m'a déterminé à quitter

tout, pour me rapprocher de vous, pensant que vous auriez besoin de moi. — Avez-vous vu mon frère? — Hélas! oui. — Et d'où vient cet air triste? — Ah! quand vous serez instruite de tout ce qui s'est passé, vous le serez encore plus que moi. — Vous me faites trembler. Entrez donc, et comptez-moi tout cela. Mais avez vous soupé? — Je ne me suis pas arrêté chez moi, tant j'étois inquiet. — Marguerite, vîte, une omelette, une salade. Jacques prends la clef de la cave. Si je vous avois attendu, mon voisin, vous eussiez eu des pigeons; mais il est trop tard. Ah! nous avons encore un petit morceau de jambon, vous souperez tant bien que mal.

Quand les valets furent sortis, M. Allin raconta à sa manière, à made-

moiselle Denis, les aventures de l'auberge; et quand il fut à la colère du Comte de Forligny contre le Prieur, il la peignit sous de si terribles couleurs, que mademoiselle Denis en eut les plus vives allarmes, d'autant que son frère étant parti de Rheims il y avoit plus de vingt-quatre heures, il ne lui paroissoit pas douteux que M. de Forligny l'avoit fait arrêter avec Charles. Quant à ce dernier, elle en eût été très-aise, et auroit bien secondé le Comte dans ce pieux dessin; mais son frère, elle trouvoit que c'étoit perdre corps et bien; car s'il étoit en prison, il ne pouvoit pas garder son Prieuré, et alors il faudroit que mademoiselle Denis quittât sa jolie chambre, sa volière, ses orangers, et mille petites douceurs que les dévots personnages se permettent pour

adoucir le pélerinage de la vie. Elle vouloit partir pour aller trouver ce M. de Forligny, et obtenir que l'ordre ne regardât que l'enfant, et qu'on lui rendît son frère.

Trois jours se passèrent ainsi sans prendre aucun parti, et sans avoir de nouvelles. Mademoiselle Denis avoit supplié le Curé, les larmes aux yeux, de ne pas la quitter; et M. Allin, qui ne demandoit pas mieux, parce qu'il faisoit meilleure chère au Prieuré que chez lui, et qu'il courtisoit Marguerite, s'établit si bien chez son confrère, qu'il soupoit en robe-de-chambre et en bonnet de nuit, le soir du quatrième jour, sur les neuf heures. Il se consoloit de l'absence de son voisin, en buvant quelques petits verres de vieille liqueur que mademoiselle Denis avoit fait servir après le dessert,

lorsqu'on entendit frapper à coups redoublés. — C'est M. le Prieur, c'est mon frère, disoit la sœur et les valets, au comble de la joie, tandis que le Curé en avoit grand peur. Jacques va à la porte; on lui crie: ouvrez, de la part du Roi. Il revient tout tremblant demander ce qu'il doit faire. Ouvrir, dit M. Allin. Jacques ouvre; un brigadier de la Maréchaussée et quatre cavaliers entrent dans la cour; ce n'étoient point ceux du baillage; ils demandent un enfant nommé Charles. Il n'est point ici, dit mademoiselle Denis. — N'importe, il faut qu'on le trouve. Je vous jure, dit M. le Curé, que c'est impossible. Nous ne savons pas ce qu'il est devenu. Savez-vous lire? dit le brigadier, en montrant son ordre, qui étoit conçu en ces termes : « Enjoint à Nicolas Belle-

» humeur, brigadier de la maré-
» chaussée, d'enlever un enfant va-
» gabon et sans aveu, nommé Char-
» les, âgé de neuf ans, les yeux, les
» cheveux et les sourcils noirs, nez
» fin, bouche petite, figure ovale,
» qui est de présent au Prieuré Du-
» plessis, pour être conduit dans une
» maison de correction, et y demeu-
» rer tant qu'il nous plaira l'ordonner;
» et si le Prieur ne veut pas le re-
» mettre audit Bellehumeur, il sera,
» lui, Prieur, emmené par la bri-
» gade, et conduit au donjon de
» Vincennes, pour y être enfermé
» jusqu'à ce qu'il dise où est ledit Char-
» les. Fait à Versailles, le 4 octobre
» 17**. »

Vous voyez qu'il n'y a pas à badiner, monsieur le Prieur; il me faut ou Charles ou vous. — Mais, je ne

suis pas le Prieur ; je m'appelle Allin, Curé de Normont. — Conte que cela! si vous n'étiez pas le Prieur, vous ne seriez pas, à l'heure qu'il est, à souper tête-à-tête avec votre sœur, votre cousine, votre gouvernante, tout ce qu'il vous plaira, en robe-dechambre et en bonnet de nuit. Allons, monsieur l'Abbé, ne faites pas l'enfant; donnez-nous le petit vaurien, ou venez avec nous. Je vous assure, disoit en pleurant mademoiselle Denis, que monsieur n'est point mon frère, Prieur Duplessis, et que nous ne savons ni où il est, ni ce qu'il a fait de ce Charles, que je vous donnerois de tout mon cœur, si je pouvois le trouver. — Il se trouvera, quand le cher Prieur aura fait quelques réflexions dans le donjon; allons, allons, dépêchons; faites un paquet de vos

habits et de votre linge; il y a là une chaise toute prête, car on pensoit bien que ce seroit vous qu'on arrêteroit. — Mais ce ne peut pas être moi, puisque je ne suis pas le Prieur. — Finissons cette comédie: voulez-vous qu'on vous mette les menotes comme à un voleur? cela sera bientôt fait. Le Curé ne savoit à quel saint se vouer; il offre de l'argent; il se jette aux genoux du brigadier; mais il est inexorable, et emmène M. Allin, malgré les cris, les pleurs de la pauvre mademoiselle Denis, qui, voyant qu'il n'y a rien à espérer, fait un paquet de linge et d'habits de son frère, y joint quelques louis, fruit de son économie, et promet au Curé qu'elle ira, dès qu'il fera jour, demander justice à l'Intendant et à l'Evêque, et que ce quiproquo expliqué, il sera bientôt libre.

En effet, dès l'aurore, elle monte sur un âne; et suivie de Marguerite, elle va à S***., descend chez le frère du subdélégué, qui avoit épousé sa cousine germaine. Elle lui conte toutes ses mésaventures; mais quand elle en fut au quiproquo qui avoit fait enlever le Curé de Normont, on l'interrompt par de grands éclats de rire. C'est bien fait, dit sa cousine; qui mal veut, mal lui arrive. Ce sont les bavardages de votre cher voisin qui sont cause de tous les embarras de votre frère; un de nos amis, qui arrive de Rheims, nous a conté les scènes ridicules qui se sont passées à l'auberge; le Curé a été bienheureux de ne pas être assommé par M. Hubert. Mademoiselle Denis, que rien ne pouvoit faire revenir de sa prévention pour son cher M. Allin, désolée de

voir que l'on prenoit si peu d'intérêt à sa détention, demanda avec humeur, au mari de sa cousine, s'il vouloit ou non se charger d'obtenir la liberté de son pauvre voisin. — Je ferai tout ce que je pourrai; mais mon frère n'est pas ici pour l'instant; d'ailleurs, il a un si profond mépris pour votre protégé, que je doute qu'il y mette beaucoup de chaleur. J'entends, j'entends, dit la dévote avec colère; je me passerai de vous; et se levant aussitôt, elle quitta ses parens pour se rendre à l'Evêché. Monseigneur étoit à sa maison de campagne; il y avoit près d'une lieue; mais n'importe, le zèle de l'amitié ne lui permit point de s'arrêter; et malgré le mauvais tems, elle se mit en marche à pied, car sa monture étoit fatiguée, et arriva sur les quatre heures à

Vi**. L'Evêque venoit de sortir de table, et se promenoit avec quelques-uns de ses grands-vicaires dans le jardin. Elle se fait annoncer par un valet-de-chambre. L'Evêque, qui aimoit et estimoit le Prieur, vint au-devant d'elle. — Qui vous amène, mademoiselle? Comment se porte le Prieur? — Je n'en sais rien, monseigneur. — Comment, vous n'en savez rien; ce n'est donc pas pour lui que vous venez ici? — C'est bien lui qui est cause de mon voyage; ce sont ses étourderies. — Le Prieur Duplessis, des étourderies! cela me surprend; car je n'ai aucun de mes co-opérateurs en qui j'aie autant de confiance: c'est un saint. — Oui, et son Charles? — Je sais parfaitement quel est cet enfant; et la conduite de votre frère à son égard a encore ajouté à mon es-

time pour lui. — Comment, monseigneur, vous ne savez donc pas l'histoire de la Chanoinesse ? — Quand je vous dis, mademoiselle, reprit l'Evêque d'un ton sévère, que je suis instruit de tout, et que le Prieur n'a rien fait que de mon aveu, il me semble que vous ne devriez pas blâmer ce que j'approuve. — Je ne savois pas, monseigneur; je vous demande pardon; mais permettez que je vous raconte le sujet de mon voyage. Elle se mit à narrer longuement tout ce qui s'étoit passé au Prieuré. L'Evêque l'écouta avec la plus grande attention, puis il dit: Soyez tranquille, mademoiselle, cet ordre arbitraire ne sera pas mis à exécution pour monsieur votre frère. Je vais écrire au ministre qui le fera révoquer. — Et alors, monseigneur, on mettra en liberté

le pauvre Curé? — Cela va sans dire. — Ah! monseigneur, quelle reconnoissance ne vous aurai-je pas? — Mais, ajouta l'Evêque, comme il y a trop long-tems que le Curé de Normont scandalise le diocèse, je demanderai au ministre, qu'en sortant du donjon, où il ne peut rester, puisqu'il est arrêté pour un autre, il soit conduit au Séminaire, où il passera six mois. — Ah! monseigneur, s'écria mademoiselle Denis, six mois! — Oui, mademoiselle, six mois; et encore ce ne sera que s'il donne des marques certaines de repentir, qu'il en sortira pour reprendre ses fonctions. Quant à votre frère, soyez tranquille, il pourra, sans aucune crainte, revenir chez lui. Voilà, mademoiselle, tout ce que je puis faire pour vous; j'ai bien l'honneur de vous

saluer. — Monseigneur, n'est-il donc aucun moyen d'obtenir grace pour ce pauvre M. Allin? — Je lui en fais beaucoup, mademoiselle, en lui donnant la facilité de réfléchir sur ses fautes, et d'en mériter le pardon. Je suis fâché de ne pouvoir vous entretenir plus long-tems; mais j'ai à causer, avec ces messieurs, d'affaires du diocèse, extrêmement importantes. Il prit une autre allée, et la laissa. Mademoiselle Denis, suffoquée par la douleur, pouvoit à peine se traîner, et arriva à S***., morte de fatigue. Il étoit presque nuit: ainsi, elle fut obligée de rester à l'auberge jusqu'au lendemain. Elle conta à Marguerite le peu de succès de ses démarches, sans cependant parler du Séminaire. La servante, qui partageoit l'affection de sa maîtresse pour le Curé, déplora

son infortune, et elles reprirent tristement le chemin du Prieuré, où peu de jours après, M. Denis revint. Je ne rapporterai point tout ce que sa sœur lui dit sur ce qui s'étoit passé dans son absence.

Le Prieur, profondément affligé d'être séparé de son élève, supportoit avec assez d'impatience les injures et les reproches de sa sœur, et n'étoit pas sans inquiétude des suites de cet ordre, d'autant que mademoiselle Denis s'étoit bien gardé de lui dire que l'Evêque s'étoit chargé de le faire révoquer, quand il reçut une lettre du ministre, qui lui faisoit des excuses de ce qui s'étoit passé, et se plaignoit que, dans sa place, on étoit souvent abusé par les apparences, et que d'après ce que M. l'Evêque de S***. avoit écrit, il étoit désolé qu'on eût

pu inquiéter un ecclésiastique aussi respectable. Le Prieur voyant que c'étoit à son Evêque qu'il devoit une lettre si flatteuse, alla lui en faire ses remercîmens; et ayant appris que M. de Normont étoit au Séminaire pour six mois, il fit l'impossible pour abréger sa pénitence; mais il ne put rien obtenir. L'Evêque approuva le parti qu'il avoit pris pour Charles, et donna à M. Denis les assurances les plus sincères de son estime et de sa protection.

CHAPITRE VIII.

L'Hôtel garni.

Six ans se passèrent sans que l'existence de Charles pût être découverte par M. de Forligny, grace à la prudence du Prieur, qui ne lui donnoit et ne recevoit de ses nouvelles qu'indirectement; ces six années furent employées par notre aimable enfant, que l'on ne connoissoit que sous le nom de Francisque, à acquérir toutes les connoissances qui pouvoient le mener à la fortune, et lui mériter l'estime de ceux qui s'intéressoient à lui. Ses études finies, le Directeur, d'accord avec M. Denis, choisit une occasion sûre pour le faire revenir à Paris sans danger. M. Floridor, riche fi-

nancier, avoit deux fils au Collège de la Flèche, qui, ayant fini leurs études, retournoit, sous la direction d'un Précepteur, chez leur père; et le Supérieur lui proposa alors de se charger de Francisque jusqu'à Paris; ce qui fut accepté.

En arrivant à Paris, Francisque, d'après l'ordre du Directeur, se fit conduire à l'hôtel d'Angleterre. Quelle fut sa joie en entrant dans la chambre qu'on lui indiqua, de se sentir pressé dans les bras du Prieur! Il le comble de caresses, et ils ne pouvoient, pendant quelques instans, proférer une parole; des larmes aussi douces que leur amitié, étoient les seules expressions de leurs sentimens. — Je suis plus libre, dit enfin M. Denis; ton persécuteur n'est pas en France. J'ai profité de son absence pour me donner la

satisfaction de t'embrasser avant le séjour qu'il est important pour toi de faire à Strasbourg. Il peut épier mes démarches, et découvrir le lieu que tu habites. Il sait que tu existes; mais jusqu'à présent il n'a pu trouver tes traces; tu ne sais pas, mon cher fils, combien il est intéressant pour toi qu'il ne puisse jamais pénétrer ton secret. Il lui fit mille questions, et le trouva aussi formé qu'il étoit possible à son âge. J'ai voulu aussi te voir, mon ami, pour te dire ce que j'ai décidé pour toi. La carrière diplomatique est la seule qui te convienne. Tu vas partir pour Strasbourg, et voler de tes propres ailes; souviens-toi de la conduite que tu as tenue à la Flèche; ne te lie qu'avec des jeunes gens estimables; enfin, mon bon Francisque, sois toujours l'aimable enfant du

Prieuré. Nous allons dîner ensemble, et je repartirai pour le Plessis. Quoi! déjà, dit Francisque. — Je tremble qu'on n'épie mes démarches; M. de Forligny peut avoir laissé des agens de sa vengeance, et le Curé de Normont existe encore. Mais, grace au Directeur, tu as un protecteur à Paris, dans M. Baptiste, notaire, qui est dépositaire des titres qui attestent ton état; tu iras chez lui dès ce soir, avec la lettre du père Dufan. — Vous ne viendrez pas avec moi? — Non, mon ami, il seroit très-dangereux que l'on nous vît ensemble dans Paris. Je parierois que le Curé de Normont y a suivi mes pas; car je ne puis faire un seul voyage que je ne le trouve. Il ne m'a pas pardonné ses six mois de Séminaire. — Francisque dit alors en soupirant: Qui peut donc être cau-

se de la haine de M. de Forligny contre un malheureux enfant qui ne lui a fait aucun mal ? — Des raisons, hélas! bien fortes, mon ami, et sur-tout une qui n'a que trop d'empire sur les hommes, son intérêt, qui exige que tu n'ayes aucune existence dans le monde. — Ne pourrai-je donc jamais les savoir ?—A quoi cela te serviroit-il, mon ami, tant que tu n'as aucun moyen à opposer à ses persécutions? Un jour, un jour; tu auras un défenseur ; et alors, connu sous ton véritable nom, tu ne craindras plus tes ennemis. Mais, je te le répète, comme la mort peut te priver de cet unique appui, saches te passer de l'univers entier, en acquérant une considération personnelle. Francisque demanda des nouvelles de mademoiselle Denis ? — Toujours la même, mon ami ; les années ne font

qu'augmenter sa mauvaise humeur; cependant la persuasion où elle est que je t'ai abandonné, a au moins fait cesser entre nous ce sujet de dispute. J'en suis enchanté, dit Francisque; car il m'étoit bien douloureux de penser que j'étois cause de vos dissentions. — Je t'assure, mon ami, que ce n'eût pas été une raison de me séparer de toi, si ta sûreté personnelle ne l'eût pas exigé. Je suis si accoutumé à ses tracasseries! Mais elle est ma sœur; sans moi elle seroit mal à son aise; ainsi il faut bien la supporter. Mon ami, il est six heures, je crois qu'il seroit bon que tu te rendisses chez M. Baptiste.

Francisque, qui aimoit le Prieur comme un père, ne vit cette nouvelle séparation qu'avec le plus grand chagrin; mais il fallut y consentir; et ayant

fait venir une voiture, M. Denis embrassa son cher élève, et le força à le quitter. Comme Francisque sortoit de l'hôtel, il apperçut un homme qui l'examinoit avec une extrême curiosité; et se rappellant aussitôt ses traits, il le reconnut pour être le Curé de Normont. Il réfléchit aussitôt que ce qu'il y avoit de plus dangereux, étoit qu'il sût où il alloit; et ne connoissant personne à Paris, il lui vint à l'esprit de lui faire faire au moins beaucoup de chemin, s'il avoit la fantaisie de le suivre, et de se mettre toujours sur la route de Strasbourg; en conséquence, il dit au cocher : A Bondi. Le fiacre part; et voilà notre Curé, car c'étoit bien lui, extrêmement embarrassé pour savoir s'il montera dans l'hôtel où il est sûr que le Prieur est, ou s'il marchera sur les

pas de celui qu'il croit être Charles. Cependant, il pense qu'il vaut mieux s'assurer de M. Denis, d'autant qu'il est possible qu'il se soit trompé; six ans changent beaucoup, sur-tout un enfant. Il entre dans l'hôtel, et demande un ecclésiastique qui est arrivé d'hier; car il pense bien qu'il n'a pas dit son nom. Le voilà, dit le portier, en montrant le Prieur qui sortoit pour aller prendre la diligence, et retourner au Plessis. — Ah ! vous voilà mon cher confrère? vous l'avez donc vu ce pauvre petit ? — Qui donc ? — Charles. — Je ne sais ce que vous voulez dire. — Je viens de le voir sortir d'ici. Il part pour Bondi. Je n'en étois pas d'abord bien sûr; car, sans cela, je lui aurois parlé. Il est beau garçon à présent. Ou diable l'aviez-vous donc caché? — Je ne cache ni ne cherche

personne; et il me semble, monsieur le Curé, que votre séjour au donjon de Vincennes auroit dû vous en ôter la fantaisie. — Toujours de l'humeur! mon voisin; mais écoutez, faisons ou la paix ou la guerre. Je vous aiderai à épaissir le voile qui cache aux yeux de tous votre cher enfant, ou je le déchirerai. Voyez. — Je ne fais aucune convention avec les méchans, parce qu'il n'y en a point de solide. Faites tout ce que vous voudrez; celui qui veille sur les orphelins saura bien défendre ce jeune homme de vos pièges. Adieu; et prenant brusquement congé de M. Allin, il sortit sans savoir où porter ses pas.

Cependant il ne crut pas devoir quitter Paris sans avoir des nouvelles de ce que seroit devenu l'objet de ses tendres sollicitudes; et prenant une

voiture, il se fit conduire aux Grands-Jésuites. Pendant le chemin, il disoit: Ne suis-je donc pas bien malheureux? et ma tendresse pour mon pauvre Charles, lui sera donc toujours funeste? Si je n'étois pas venu à Paris, le Curé n'y auroit pas suivi mes pas, et il auroit ignoré que ce jeune homme y a passé. Mais il a eu bien de l'esprit de ne pas donner l'adresse de M. Baptiste: est-il allé ou non à Bondi; voilà ce que j'ignore. Tout en pensant à ce qui l'intéressoit si vivement, il arriva aux Grands-Jésuites, où il fut reçu à bras ouverts. Il demanda quelqu'un de sûr, pour envoyer une lettre à M. Baptiste, par laquelle il le prévenoit de ce qui avoit empêché Francisque de se rendre chez lui; pour le Curé, plus piqué que jamais contre le Prieur, il se détermina à aller à Bondi, se

persuadant que c'étoit le point où M. Denis se réuniroit avec son élève, pour revenir avec lui au Plessis. L'absence de M. de Forligny, se disoit-il, le laisse sans crainte pour son enfant. La Chanoinesse y sera peut-être aussi, et il se faisoit la plus grande fête de les troubler : dût-il entrer dans toutes les auberges, il se flattoit de trouver Charles, qu'il ne connoissoit point sous le nom de Francisque. Celui-ci avoit suivi sa route sans trop savoir à quoi se déterminer. Il descendit à la meilleure auberge. Et tandis qu'il écrivoit aussi à M. Baptiste, un équipage fort agréable entra dans la cour : Quelle folie ! disoit un homme de cinquante ans, d'une tournure opulente, à une très-jeune et très-jolie femme, à qui il donnoit le bras pour descendre de voiture, de vouloir passer ici la nuit ;

ne valoit-il pas mieux ne partir que demain au jour, puisque vous avez si peur en route? Francisque n'entendit point ce que la dame répondoit; mais il la trouva si charmante, qu'il desira savoir qui elle étoit; et oubliant M. Baptiste, le Prieur, et tout ce qu'il avoit à craindre de M. de Forligny, il résolut de faire connoissance avec elle. Il entra dans la cuisine, et entendit le mari qui disoit, car il n'y avoit que le lien conjugal qui pût donner le droit de parler ainsi à une aussi aimable personne, je vous le répète, c'est extravagant; nous aurons les plus mauvais lits; personne ne couche dans ces auberges-ci: en courant toute la nuit nous aurions été à Châlons demain au soir, et nous eussions eu un bon gîte. D'ailleurs, vous savez qu'il faut que je sois le 29 à Strasbourg, pour

mon payement. — Eh bien! vous y serez le 30. — Belle manière de répondre! Monsieur va donc à Strasbourg, dit Francisque au voyageur? — Oui, monsieur; et madame prétend coucher ici, à deux lieues de Paris? — Est-ce ma faute, si j'ai peur? répondoit négligemment la jeune femme. — Madame, si un homme de plus pour accompagner votre voiture pouvoit vous rassurer, je vous offre, dit Francisque, de faire nombre; car je vais aussi à Strasbourg, et je pars dans l'instant. Ce que disoit ce jeune homme n'étoit que pour être du voyage, bien déterminé à ne partir qu'en même-tems que la belle dame. Si elle avoit charmé Francisque, elle ne l'avoit pas vu avec moins de plaisir. Mais en effet, dit-elle, plus on est, moins il y a à craindre; et puisqu'en s'adressant à

son mari, vous avez un si grand desir de continuer votre route, dès que vous faites la même, monsieur, nous pourrions partir.

Francisque avoit appris, à la Flèche, à monter à cheval; et même en venant à Paris avec messieurs Floridor, ils avoient couru alternativement. Il n'étoit point donc inquiet de fournir la carrière; d'ailleurs, que n'auroit-il pas tenté pour suivre celle qui lui faisoit éprouver, pour la première fois, le charme de l'existence? De plus, c'étoit un moyen certain d'échapper aux recherches du Curé. Heureusement que le Prieur lui avoit remis les cent pistoles qu'il recevoit si exactement de la mère de Francisque. Pendant qu'on mettoit les chevaux, il demanda la permission de fermer une lettre qu'il avoit commencée. Mais pour

dire avec qui il partoit ! encore falloit-il savoir leurs noms. Il se détermina à le demander à un des couriers, qui lui dit que son maître se nommoit Rosman, l'un des plus riches banquiers de Strasbourg. Il marqua donc à M. Baptiste, qu'il accompagnoit M. et madame Rosman; qu'il le prioit de lui envoyer ses lettres de recommandation, poste restante; et ayant cacheté la sienne, il fut à cheval, au moment où la voiture étoit prête à partir.

Cependant, le Curé de Normont arrive à Bondi; et croyant que Charles, qui avoit un grand intérêt à se cacher, n'auroit pas été se loger dans une auberge de grande apparence, il le cherche dans les plus petites du village. Mais il a beau désigner le jeune homme qu'il veut trouver, personne ne peut le lui indiquer. Enfin, il ar-

rive dans celle où Francisque est descendu, une heure après que M. et madame Rosman en sont partis; mais l'hôte croyant le jeune homme de la même compagnie que le banquier et sa femme, ne satisfit pas aux questions du Curé sur un voyageur seul, ou avec un ecclésiastique. Enfin, las de ses inutiles recherches, il se persuade que Charles n'avoit dit à Bondi que pour cacher sa marche, et qu'il n'étoit peut-être pas sorti de Paris. Il y revient; et avant de se coucher, il écrit à Aubin de prévenir son maître qu'il avoit vu Charles sortir de l'hôtel d'Angleterre, rue du Bouloi; que le Prieur y étoit aussi, et qu'il attendoit les ordres de son excellence sur cet objet. Il passa encore la journée du lendemain aux environs de l'hôtel, pour voir si le Prieur ou Charles n'y

reviendroient pas; mais n'ayant apperçu ni l'un ni l'autre, et faisant réflexion qu'il faudroit au moins vingt jours pour avoir des réponses de Munich, il crut prudent, en consultant sa bourse, de retourner à Normont, où il en sauroit peut-être davantage.

Quant au Prieur, il étoit toujours aux Grands-Jésuites, mourant d'inquiétude. M. Baptiste lui avoit répondu, dès le soir, qu'il n'avoit point vu Francisque, et qu'il enverroit le lendemain à Bondi. Il ne doutoit pas de l'intérêt que cet ami prenoit au jeune homme; il avoit épousé la sœur du père Dufan, et le Directeur le lui avoit recommandé de la manière la plus pressante. D'ailleurs, dépositaire, comme nous l'avons dit, de tous les actes qui devoient assurer un jour et son état et sa fortune, il étoit de son

intérêt de le mettre à portée de les faire valoir ; aussi alloit-il envoyer à sa recherche, lorsqu'il reçut la lettre de Francisque. Il fut enchanté de l'esprit de ce jeune homme, qui avoit su si bien se tirer d'affaire, et se trouver seul un patron aussi important dans sa position, que M. Rosman. Il s'empressa donc d'envoyer sa lettre au Prieur, qui, tranquille encore une fois sur le sort de son pupille, prit congé de ses amis les Jésuites, et retourna au Plessis. Le Curé, arrivé avant lui, avoit été réveiller les chagrins de mademoiselle Denis, en lui disant que Charles étoit retrouvé, et que le Prieur n'avoit été à Paris que pour le chercher, et que sûrement on le verroit arriver au premier jour avec lui. — Eh bien! je m'en irai, dit mademoiselle Denis; car M. l'Evêque a

beau dire, cet enfant-là est un grand scandale pour l'Eglise. Le Curé, depuis son aventure avec la maréchaussée, ne restoit jamais au Prieuré quand M. Denis n'y étoit pas; il s'en alla donc le soir; et à peine étoit-il sorti, que le Prieur arriva. Il ne douta pas, à la manière dont sa sœur le reçut, qu'elle étoit déjà instruite par le Curé du retour de Francisque; mais la joie qu'elle eut de ce que ce jeune homme n'étoit pas avec son frère, la remit bientôt de belle humeur, et elle eut, pour la première fois de sa vie, la prudence de ne parler de rien, et même elle se persuada que le Curé s'étoit trompé.

CHAPITRE IX.

Voyage.

FRANCISQUE, heureux de suivre madame de Rosman, galoppoit constamment à la portière de sa voiture; et malgré que la nuit fût assez sombre pour lui dérober ses traits, il entendoit le doux son de sa voix, et étoit heureux de la certitude de passer cinq jours sans être séparé d'elle. Il ne pouvoit deviner la cause du trouble qu'il éprouvoit; il se souvenoit bien de l'impression qu'il avoit ressentie lorsque la belle Chanoinesse l'avoit embrassé; mais il lui sembloit qu'un baiser de madame de Rosman lui feroit un bien plus grand plaisir. Cependant, comme tous nos sentimens s'électrisent, et

que notre ame est semblable à un luth dont on ne peut toucher une corde sans les faire vibrer toutes, de même une affection en rappelle une autre; et les charmes de madame de Rosman le firent souvenir du bonheur si court dont il avoit joui par les caresses de la Chanoinesse; et pensant qu'ils devoient passer par Metz, il auroit donné tout au monde pour l'appercevoir, ne fusse qu'un instant. L'idée que ce pouvoit être sa mère, se présentoit encore plus fortement à son esprit qu'elle n'avoit fait jusqu'alors : c'est ainsi que l'amour le ramenoit à la nature; mais les premiers rayons du soleil, en lui montrant la belle voyageuse, concentra toutes les puissances de son ame en une seule sensation qui sembloit avoir passé dans ses regards; et ceux de ma-

dame Rosman n'avoient point une sévérité allarmante. L'enjouement et la vivacité de son caractère se peignoient dans les saillies qui lui échapoient, et charmoient Francisque. Arrivés à Châlons, madame de Rosman proposa au voyageur de souper avec elle; ce qu'il accepta. Cependant, M. Rosman, sur qui les beaux yeux et le doux sourire de notre jeune homme ne faisoient pas tant d'impression que sur sa femme, desirant savoir quel étoit celui qu'il admettoit dans sa société, lui demanda son nom. Francisque d'Herbigny. Ayant perdu mon père et ma mère extrêmement jeune, M. Baptiste, notaire, a été nommé mon tuteur. Je le connois beaucoup, reprit le banquier; c'est un très-honnête homme. Francisque, qui ne vouloit pas qu'on lui

fit d'autres questions sur le notaire qu'il n'avoit jamais vu, parla tout de suite de l'état auquel il se destinoit, et du desir qu'il avoit de suivre la carrière diplomatique. Je me rends, dit-il, à Strasbourg, pour faire mes cours. — Connoissez-vous quelqu'un dans cette ville ?—M. Baptiste m'enverra des lettres de recommandation; et comme je lui ai écrit de Bondi que j'avois l'avantage de faire la route avec vous, puisqu'il a l'honneur de vous connoître, je ne doute pas, monsieur, qu'il ne vous écrive pour vous prier de vouloir bien me faire l'honneur de m'admettre chez vous. J'espère, dit madame Rosman, que nous n'avons pas besoin, pour vous voir, de l'avis de M. Baptiste. Il est toujours bon, madame, d'avoir l'aveu des personnes dont on dépend, reprit le banquier.

— Dépendre! Est-ce que monsieur dépend de son tuteur? Que M. Baptiste écrive ou n'écrive pas, cela m'est bien égal; vous viendrez nous voir, et tous les jours. Rien, en vérité, ne pouvoit être aussi agréable à Francisque que cet ordre, et il se promit de le suivre avec la plus extrême exactitude. Dans la conversation, il apprit que M. Rosman étoit depuis très-peu de tems l'heureux époux de mademoiselle Herminie de Blancei, fille du marquis de ce nom, d'une illustre maison du Bourbonnois, mais dont les titres faisoient la seule richesse. M. Rosman l'ayant vu chez une femme de sa connoissance en devint passionnément amoureux; et l'ayant demandé en mariage, l'obtint sans aucune difficulté. Herminie ne l'aimoit point, mais haïssoit encore plus le

couvent, qui eût été son partage. Les diamans, les bijoux, les robes magnifiques firent croire, les premiers jours, à cette jeune personne, qu'elle étoit parfaitement heureuse; mais quand il fallut partir pour Strasbourg, elle éprouva beaucoup d'humeur; et sans la rencontre de Francisque, son mari auroit eu, pendant la route, à souffrir de ses caprices. Ce qui lui déplaisoit le plus, c'étoit de penser qu'elle alloit être, à dix-sept ans, belle-mère de deux garçons : l'aîné étoit plus âgé qu'elle. M. Rosman étoit veuf, et la femme qu'il avoit perdue étoit le contraste parfait d'Herminie. Déjà son époux lui avoit dit plusieurs fois: Ma pauvre madame Rosman étoit l'économie, l'ordre personnifié. Ah, madame! si vous joignez aux graces qui vous distinguent les solides ver-

tus de celle que je regretterai encore long-tems, malgré l'amour que vous m'inspirez, vous serez une femme accomplie; et Herminie répondoit d'un ton si léger, que le mari n'avoit guère l'espérance de voir remplir ses vœux.

Quoique Francisque n'eut pas acquis une grande expérience, il lui fut cependant facile de voir que ce ménage n'étoit pas parfaitement assorti; mais il ne savoit pas encore que c'étoit un moyen certain de réussir auprès d'Herminie, et qu'il est peu de femmes, n'aimant pas leurs maris, qui ne fassent un autre choix. C'étoit ce que le tems lui apprendroit. Arrivé à Metz, Francisque demanda si M. Rosman ne passeroit pas quelques jours dans cette ville, pour la faire connoître à sa femme. — C'est impossible, monsieur; j'ai absolument

affaire à Strasbourg. Combattu entre le desir de suivre celle qui le charmoit à chaque instant davantage, et celui de revoir la Chanoinesse, Francisque hésita sur le parti qu'il avoit à prendre; mais réfléchissant qu'il reverroit madame Rosman dans deux jours, et que s'il manquoit l'occasion de rester à Metz, elle ne se retrouveroit pas si promptement, il dit au banquier: Je suis désolé, monsieur, de me séparer de vous avant la fin d'un voyage qui m'a été si agréable; mais j'ai quelqu'un à voir ici, et je ne puis me dispenser de passer deux ou trois jours dans cette ville. Mon premier soin, en arrivant à Strasbourg, sera de vous marquer ma reconnoissance. — Liberté, monsieur Francisque; je serois bien fâché que vous vous gênassiez. Madame Rosman trouva mauvais que

l'on eut autre chose à faire que de la suivre; mais elle ne marqua son mécontentement que par un petit air boudeur, qui la rendoit mille fois plus jolie, et qui pensa décider Francisque à quitter Metz: cependant, ayant fait part de sa résolution à M. Rosman, il ne savoit comment revenir sur ses pas; il prit donc congé des voyageurs.

Dès qu'ils furent partis, il demanda à l'aubergiste à quelle heure les Chanoinesses se rendoient à l'église? — A trois heures; et comme c'est demain Ste.-Clotilde, il y a grand office pour les premières vêpres ; je vous engage à y aller. C'est un des plus beaux coups-d'œil possible, que de voir toutes ces dames avec leur grand manteau de velour garni d'hermine; il y en a, ma foi, qui sont jolies comme des anges; mais parmi celles qui ne

sont pas très-jeunes, vous en remarquerez une qui se place à droite du chœur près le trône de l'Abbesse, celle-là est d'une rare beauté; c'est dommage qu'elle ait l'air si triste, et qu'elle soit un peu pâle ; car sans cela on la préféreroit à une fille de quinze ans, et elle en a au moins trente. — Comment l'appellez-vous ? — La Comtesse Elisabeth. Oh ! vous la distinguerez bien ; et tenez, vous lui ressemblez un peu. — Vous me faites bien de l'honneur, mon cher hôte, de me trouver de la ressemblance avec une si belle femme. — Vous avez les traits moins fins ; mais c'est dans les yeux, dans la manière de tenir votre tête. — C'est ma mère, se disoit Francisque, c'est ma mère, il faut que je la voie. Le Curé de Normont ne sera pas là pour m'empêcher de jouir du plaisir de la

regarder. Il lui sembla que trois heures ne sonneroient jamais. Il avoit dîné à une heure ; à deux il étoit dans l'Eglise St-Louis; et les yeux fixés sur la porte par où les dames devoient entrer, il croyoit toujours la voir ouvrir; enfin, le dernier coup de vêpres sonna, et le son argentin de la petite cloche, avertit enfin les belles célibataires que la gloire de Dieu et le plaisir du prochain, les appelloient au chœur. Cette porte, que Francisque croyoit ne devoir jamais s'ouvrir, tourna lentement sur ses gonds, et l'Abbesse parut suivie de tout son chapitre. On eût dit Minerve environnée des vertus et des grâces. En vain notre jeune homme cherche, parmi elles, madame la Comtesse Elizabeth, car il pensoit bien que c'étoit sa Chanoinesse qui se nommoit ainsi, il ne la voyoit point; enfin, au moment

où l'Abbesse alloit entonner le *bene-dicamus,* une femme, dont les formes célestes sembloient plutôt tenir à la patrie des anges qu'à la terre, s'avança avec une majesté et un recueillement qui auroit pénétré l'ame de Francisque, quand il n'auroit pas reconnu en elle la belle inconnue de Rheims. Elle vint s'asseoir auprès de l'Abbesse; et le hazard lui ayant fait porter ses regards du côté où étoit Francisque, une rougeur subite colora son teint; ce qui releva l'éclat de sa beauté : tout-à-coup sa respiration devint précipitée; ses lèvres trembloient, et son agitation étoit si grande, qu'elle pouvoit à peine tenir le livre où elle s'efforçoit de fixer ses regards. Francisque, qui ne pouvoit douter qu'il étoit cause de l'état pénible où se trouvoit la Comtesse, se repentoit de s'être présenté à elle sans

l'avoir prévenue, et cependant un charme inconnu le retenoit à la même place. Quelle est belle ! se disoit-il à lui même; à l'âge de madame Rosman, elle devoit être éblouissante! et quelle sensibilité, car c'est moi seul qui cause son trouble ! Il étoit devenu si extrême, qu'elle ne put y résister ; et sentant qu'elle étoit prête à s'évanouir, elle fut demander à l'Abbesse la permission de se retirer; mais avant de quitter le chœur, elle porta sur Francisque un regard si doux et si tendre, qu'à son tour il se sentit pénétré jusqu'au fond de l'ame ; cependant, le feu que les yeux de la Comtesse avoient porté dans tout son être, n'avoit rien de commun avec l'agitation que ceux de madame de Rosman lui faisoient éprouver; l'aimable enfant du Prieuré, qui jusqu'à son troisième lustre n'avoit connu

connu que les tranquilles affections de l'amitié, éprouvoit, depuis peu de jours, les sentimens les plus ardens. Deux femmes d'un âge et d'un caractère si opposés en apparence, s'étoient emparés de son cœur, et y régnoient en souveraines. Il étoit absorbé dans ses réflexions; et les yeux toujours attachés sur la place où il avoit vu sa chère Chanoinesse, il sembloit attendre qu'un heureux hasard l'y ramena.

CHAPITRE X.

Les rendez-vous.

L'OFFICE alloit finir, qu'il ne pensoit point à sortir de l'Eglise, quand une femme d'une soixantaine d'années, d'un extérieur noble et décent, s'approche de lui, et lui dit très-bas: Trouvez-vous ce soir à six heures sur le rempart du côté de Paris, on a des choses importantes à vous dire. Quoique Francisque eût été élevé dans deux saintes maisons, le Prieuré et le Collège de la Flèche, où l'on proscrivoit ces maudits ouvrages qui font tant de plaisir et tant de mal, les romans enfin, il en avoit lu quelques-uns, que le plus jeune des Floridor lui avoit prêté. Il y avoit vu

que de vieilles femmes pour qui la saison des amours étoit passée, s'occupoient de ceux des jeunes personnes, et leur procuroient le moyen de voir leurs amans; il ne fut donc point très-surpris du message de la dame, et lui répondit qu'il seroit exacte au rendez-vous; et ayant lu aussi qu'on devoit récompenser généreusement de tels services, il tira un louis de sa poche pour le donner à l'obligeante duegne. Mais celle-ci sourit, le refusa avec plus de diguité qu'il n'appartient au rôle qu'il croyoit qu'elle remplissoit, et s'éloigna. J'ai eu tort, dit-il en lui-même, je ne devois pas lui offrir d'argent; c'est sûrement la dame de compagnie de quelque princesse allemande qui m'aura vu passer, et cette personne n'auroit pu accepter qu'une bague de grand prix. Mais malheu-

reusement, je n'en avois pas à lui présenter; et il se promit, puisqu'il étoit devenu un homme à bonne fortune, d'acheter, le plutôt possible, un diamant superbe pour marquer sa reconnoissance à la première confidente qui lui indiqueroit un rendez-vous. Il craignoit qu'ayant offensé Iris, qu'elle n'indisposât Junon contre lui, et qu'il ne l'attendît inutilement sur le rempart. Mais n'importe, il résolut de tenter l'aventure. Il crut nécessaire, avant de se rendre au lieu indiqué, de se rappeller les expressions dont se servent les amans; et entrant chez un libraire, il lui demanda le roman le plus tendre. La nouvelle Héloïse venoit de paroître, on la lui présenta. Des lettres, dit-il, ce n'est pas ce qu'il me faut, il s'agit d'un rendez-vous. Le libraire ne put

s'empêcher de rire de sa naïveté; et ouvrant le second volume: Si c'est un rendez-vous que vous voulez, lisez cette lettre de Saint-Preux, écrite dans la chambre de sa maîtresse; et fussiez-vous de glace, ce que je ne pense pas à votre âge, et avec vos yeux, vous seriez embrâsé par la chaleur et l'énergie de ce style enchanteur. Oh! depuis que Rousseau s'est mêlé de faire un roman, on ne peut plus en lire d'autres; et l'immortel Richardon lui-même, la tendre et noble Lafayette ne peuvent lui être comparés. On trouve l'auteur dans leurs ouvrages, dignes, certainement, d'éloge; dans Héloïse, c'est la nature inégale, ainsi qu'elle l'est, tantôt sublime, tantôt foible et rampante, mais toujours elle-même. L'enthousiasme du libraire donna à Francisque le plus

grand desir de lire cet ouvrage. Il l'emporta donc à son auberge; et sans penser qu'il étoit cinq heures, et que, pour se rendre au rempart du côté de Paris, il lui falloit au moins un quart-d'heure, il commença ces lettres brûlantes, où l'ame expensive du meilleur et du plus malheureux des hommes s'est montrée sous le plus brillant colori. Jamais Francisque n'avoit rien lu qui l'eût aussi vivement intéressé; il se trouvoit transporté dans un monde nouveau, et retenu dans les bosquets de Clarence; il oublioit et madame Rosman et la Chanoinesse, et même la beauté qui l'attendoit au rempart. Six heures étoient sonnées, et il ne pensoit point à quitter son livre, lorsque jetant les yeux sur sa montre qui étoit restée attachée à sa cheminée, il vit qu'elle marquoit vingt

minutes de plus que l'heure indiquée; s'arrachant du chalet, il prend son manteau; car il se souvenoit que c'étoit le costume, et cherche, par la promptitude de sa marche, à regagner le tems perdu. On n'étoit encore qu'aux premiers jours d'Avril, et la nuit venoit de bonne heure. Lorsque Francisque arriva sur le rempart, on commençoit à distinguer, avec peine, les objets; il fut donc quelque tems à appercevoir la vieille dame qui lui avoit parlé à l'Eglise. Elle, de son côté, désespéroit qu'il se rendît au rendez-vous, lorsqu'en suivant tous deux la même allée, ils se rencontrèrent. — Vous êtes venu bien tard, monsieur Francisque; enfin, vous voilà. Suivez-moi d'assez près pour me voir, et assez loin pour que l'on ne s'apperçoive pas que nous allons dans la

même maison. Vous observerez celle où j'entrerai ; je tirerai la porte de manière à ce qu'on la croie fermée ; vous n'aurez qu'à la pousser ; et lorsque vous serez entré, vous refermerez les verroux. Francisque écouta avec la plus grande attention, et vit bien que tout annonçoit une aventure, dont il ne savoit pas trop comment il se tireroit ; car il étoit de la plus parfaite innocence. Arrivé à la porte, il entra dans un grand jardin ; et suivant un berceau de charmille, il entendit de loin venir à lui. Le cœur lui battit. La seule chose qui le contrarioit, c'étoit l'obscurité ; car ne connoissant pas la dame qui lui donnoit ce rendez-vous, il étoit fort possible qu'elle fût vieille et laide. N'importe, à quinze ans une femme, quelle qu'elle soit, est toujours un être intéressant. Dès

que celle qu'il attendoit fut près de lui, il se jeta à ses genoux; et saisissant sa main, il lui dit: Comment, madame, ai-je mérité la faveur que je reçois? Levez-vous, lui répondit une voix qui ne lui étoit pas inconnue, et dont la douceur le charma: ceci n'est point une aventure galante; et les précautions que j'ai prises pour vous voir un instant, ne sont nullement un amoureux mystère. Quoi! s'écria-t-il, seriez-vous la Comtesse Elisabeth, Chanoinesse de Metz, que je n'ai apperçue qu'un moment à Rheims, et dont l'image étoit tellement resté gravée dans mon cœur, que je vous ai reconnue aujourd'hui à l'Eglise, où, je ne vous cache point, que j'étois venu vous chercher? — Oui, c'est moi, mon cher Charles; car pour moi vous n'êtes pas Fran-

cisque; venez vous reposer un moment dans le pavillon, où vous appercevez une lumière; venez que je voie ces traits qui me sont si chers. Francisque, hors de lui-même, la suivit, bien persuadé qu'il alloit enfin apprendre qu'il étoit son fils. Lorsqu'elle fut entrée dans le pavillon où étoit la vieille dame qui avoit introduit Francisque, elle le serra tendrement dans ses bras; puis s'adressant à madame Delman : Convenez, ma bonne amie, qu'il est charmant. — Oui, dit elle, mon amie, en l'embrassant aussi. Mais, dites-moi donc, mon cher Charles, comment êtes-vous dans cette ville? Comment savez-vous que je m'appelle Elisabeth? — Madame, n'aurois-je pas d'autres questions à vous faire; et si je réponds à celle que vous m'adressez, pour-

rai-je me flatter que vous satisferez aux miennes ?—Ah, mon ami ! mon unique ami, ne m'en fais aucune, je t'en conjure; il me seroit si douloureux de te refuser. — Quoi! j'ignorerai toujours qui je suis, et quand mon cœur vole au-devant du vôtre, et que malgré votre jeunesse et vos graces, je sens pour vous un respect qui me dit que vous êtes?..... Elisabeth lui posa la main sur la bouche. —N'achevez pas, Charles; contentez-vous de savoir que mon amitié pour vous est inaltérable; que je prends à vous l'intérêt le plus tendre, et que de votre bonne conduite dépend mon bonheur. — Et vous ne m'en direz pas davantage? — Non. — Jamais? — Je ne sais, mais le moment n'est point encore venu. — Eh bien! je serai moins discret que vous, ma-

dame, et je vous dirai par quel heureux hasard j'ai su votre nom. Il lui raconta alors ce que lui avoit dit le maître de l'auberge. Quant à mon séjour ici, il tient à des circonstances dont le détail, puisque vous n'êtes point...... Ce que j'avois l'orgueil de penser pourroit vous ennuyer. — M'ennuyer! ah, Charles! vous n'avez donc pas entendu que je vous ai dit que j'étois votre meilleure amie. — Ce nom est bien doux; mais il en est un autre qui le seroit plus; je ne suis pas assez heureux pour avoir le droit de vous le donner, et des larmes s'échappèrent de ses longues paupières. Pauvre petit, dit madame Delman; et la Comtesse Elisabeth se couvrit les yeux de son mouchoir. Francisque ne pouvant contenir son émotion, se jeta dans les bras de la Chanoinesse, et

posa sa tête sur son sein. Ils restèrent plusieurs minutes en silence; mais notre héros, dont l'ame étoit aussi courageuse que sensible, fut le premier à sortir de cet état pénible. — Pardon, pardon, trop généreuse amie, je ne vous affligerai plus, je respecterai votre secret; je renfermerai dans mon cœur les sentimens que je vous ai voués; et puisque vous voulez savoir ce qui m'a fait partir aussi précipitamment de Paris, je vais vous l'apprendre. Reprenant les différens événemens de sa vie depuis leur première entrevue à Rheims, il dit à la Comtesse beaucoup de chose, que selon toute apparence elle savoit aussi bien que lui, mais qu'elle n'entendit pas avec moins d'intérêt. Quand il lui raconta de quelle manière il avoit échappé à la curiosité de M. de Nor-

mont, elle fut enchantée de sa présence d'esprit, et en même-tems effrayée des dangers qui l'environnoient sans cesse. Il ne parla point à madame Elisabeth de sa naissante passion pour madame Rosman. Elle avoit tellement le caractère de la vertu, qu'il auroit craint ses reproches. Il y avoit plus de trois heures que notre jeune homme étoit avec la Chanoinesse et son amie, à qui la maison appartenoit; et ces trois heures lui avoient paru un instant, quand madame Delman fit souvenir Elisabeth qu'il étoit tems qu'elle retournât chez elle. Il est plus de neuf heures, dit-elle, vous rentrez toujours à dix. Mais ne pourrai-je donc pas vous revoir? interrompit Francisque: si je venois demain à la même heure? Elisabeth chercha à lire dans les yeux de ma-

dame Delman, si elle y consentoit. Il le faut bien, dit-elle ; nous sommes loin du Curé de Normont, et M. de Forligny n'est pas en France. Il sera inutile, dit l'enfant du Prieuré à madame Delman, avec qui il étoit un peu embarrassé, d'après la manière dont il s'étoit conduit avec elle, que madame vienne sur le rempart, je reconnoîtrai bien cette maison. — Eh bien! soit, à demain; mais pour la dernière fois. La Comtesse Elisabeth remercia son amie, embrassa Charles avec la plus vive tendresse, et le laissa reprendre le chemin du berceau, d'où il regagna son auberge.

Il réfléchissoit en chemin sur la bizarrerie de son sort. Comment se fait-il que madame la Comtesse Elisabeth me donne des témoignages si touchans de sa tendresse, et qu'elle

ne veuille pas convenir que je suis son fils ? Hélas ! comme le disoit souvent mademoiselle Denis, c'est que je ne dois le jour qu'à une foiblesse ; et l'ame de ma mère, qui est faite pour la vertu, auroit eu trop à rougir à m'avouer que j'étois son fils ; mais, quel est mon pere ? Seroit-ce donc le Prieur ? Je ne vois que lui qui prenne intérêt à moi. Si ce n'étoit pas lui, celui à qui je devrois le jour, n'ayant pas les mêmes raisons que ma mère de se cacher, m'auroit sûrement, depuis ma naissance, donné des témoignages de sa tendresse. Allons, il est clair que je suis l'enfant du Prieuré, comme on m'appelle, ou plutôt celui du Prieur ; n'importe, mon père et ma mère sont bons et sensibles ; ce n'est pas à moi à juger leur conduite. Sans leur faute, je ne serois pas ; et la

vie, grace à leurs soins, n'a rien qui me soit désagréable. Je ne les en aimerai pas moins, et je respecterai leur secret, puisque leurs engagemens ne leur permettent pas de me reconnoître. Ils sont assez malheureux, sans que j'ajoute à leurs chagrins par mes indiscrettes questions : mais pourquoi M. de Forligny est-il si en colère de mon existence? Quel tort lui fait-il que je vive où non? C'est peut-être par jalousie contre mon père ; il aimoit apparemment ma mère. Il rentra à son auberge, où, pendant qu'on lui préparoit à souper, il reprit son livre. Il passa une partie de la nuit à lire. Si Julie avoit enflammé son imagination, combien il aimoit la vertu ! En lisant les lettres de madame de Volmar : Voilà, disoit-il, ce que seroit ma mère si elle s'étoit mariée. Mais combien

n'est-elle pas plus intéressante encore, en ayant tout sacrifié à sa tendresse pour moi ! Il parcourut le lendemain la ville, attendant, avec la dernière impatience, l'heure du rendez-vous; pour celui-là, il en devança l'instant, et il étoit à la porte du pavillon à cinq heures et demie. Il n'y trouva que madame Delman, qui le reçut avec la plus grande cordialité. Francisque n'avoit point la mauvaise honte qui fait éviter de parler d'une sottise, et empêche de la réparer. Il saisit le moment où il se trouvoit seul avec l'amie de la Chanoinesse, pour lui faire ses excuses de son impertinence de la veille. Madame Delman les reçut en femme qui avoit beaucoup d'usage du monde, et seulement exigea qu'il lui dît ce qui l'avoit déterminé à se conduire ainsi avec elle. Francisque rougit; mais pressé

de s'expliquer, il convint que la lecture de quelques romans lui avoit appris ce qu'exigeoient les soins de celles qui se chargeoient des messages d'amour. Très-bien, dit madame Delman; et vous avez cru!...C'est, madame, ce qui m'a couvert de confusion, quand j'ai vu hier combien je m'étois trompé. — Ceci doit vous apprendre, mon enfant, à ne point juger sur les apparences. Combien d'actions vertueuses peuvent être mal interprêtées! et c'est aussi ce qui doit rendre très-prudent en faisant le bien; car il ne suffit pas de se bien conduire, il faut encore ne pas donner mauvaise opinion de soi. Mais, dites-moi, je vous prie, mon cher Francisque, ce que vous espérez de la lecture des romans? Je ne vous parlerai point ici en dévote; je crois qu'il y a beaucoup de ces ouvrages dont la

morale est très-pure, et qui ne donne que des leçons de vertus; mais je n'en demanderai pas moins à un jeune homme qui m'intéresseroit de n'en point lire, par la raison qu'il n'est rien de plus contraire au genre d'instruction qui leur est nécessaire. Le charme de ces sortes d'ouvrages porte avec eux une longueur qui affoibli l'ame et la rend incapable de toute autre occupation. Quand vous aurez commencé un roman, serez-vous tenté de le quitter pour étudier vos cahiers? Laissez, laissez, mon ami, cette lecture aux gens oisifs, aux vieillards; la peinture de l'amour leur rappellant des souvenirs, leur rend cette lecture agréable, et elle n'a pour eux nul inconvénient. Notre jeune homme avoit l'esprit trop juste pour ne pas sentir la solidité de ce conseil, et promit à madame Del-

man de renoncer à cette lecture frivole ; promesse qu'il fit avec d'autant plus de facilité, que le libraire lui avoit dit qu'après avoir lu la nouvelle Héloïse, il n'en trouveroit plus qui en valût la peine. D'ailleurs, il étoit pressé de faire changer la conversation d'objet, parce qu'il espéroit que madame Delman lui donneroit quelqu'explication sur ses rapports avec la Chanoinesse. — Que madame la Comtesse Elisabeth est heureuse, madame, d'avoir une amie aussi respectable que vous ! — Si c'est un bonheur pour elle, le mien n'est pas moins grand de jouir de sa société ; j'étois l'amie, la compagne de sa mère, qui me la recommanda en mourant ; et lorsqu'elle fut admise dans le Chapitre, je vins m'établir à Metz, où j'ai acheté cette maison ; il n'y a pas de jour où je ne passe plusieurs

heures avec elle, et le charme de sa conversation est toujours nouveau. On n'a pas l'esprit plus cultivé, plus aimable; et ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'ayant été frappée des malheurs les plus cruels, son ame n'en a point été accablée, et que son courage et sa résignation sont supérieurs aux coups du sort. Tout mon regret a été de ne l'en avoir pas garantie. Un procès qui me força d'aller à Paris pendant l'année de son stage a été la cause des chagrins qui ont empoisonné sa vie. J'ai été assez heureuse pour revenir à tems, sinon pour les détruire, au moins pour en adoucir l'amertume. Je ne demande au ciel que de vivre assez pour la voir triompher de ses ennemis; mais comment peut-on l'être d'une femme aussi intéressante! — L'homme qui la persé-

cute depuis tant d'années ne l'a jamais vue. — Et que n'a-t-elle essayé, en se montrant à lui, de détruire ses préventions ? — Sa fierté ne lui permettoit point de tenter ce moyen. — Cet ennemi redoutable est le Comte de Forligny, le même qui me persécute. — Oui, il n'est point en France, à ce que l'on m'a dit. — Non, c'est notre ambassadeur à Munich. — A son retour, madame, je le verrai. — Gardez-vous en bien, mon ami. — Je le verrai, alors j'aurai acquis plus d'années; et quelque puissant qu'il soit, je lui demanderai de quel droit il me force, depuis ma naissance, de vivre séparé de mes seuls protecteurs. — Ah, mon cher Francisque! ne vous exposez pas à sa vengeance; si vous saviez!... Ils en étoient là quand Elizabeth entra. — Ah!

venez, venez, ma chère amie, calmer cet enfant qui ne veut rien moins que de demander raison à monsieur de Forligny de ses persécutions. — Gardes-t-en bien, mon Charles. le sang n'a déjà que trop coulé; attends du ciel que l'on te rende et à moi la justice qui nous est due. — Je ne l'attendrai, madame, que de mon courage; je suis las d'ignorer qui je suis, et de l'incertitude de mon sort; il faut qu'il se décide. — Je te conjure, mon ami, de renoncer à ce projet. Promets-moi de ne jamais chercher le Comte, de l'éviter même avec soin. Tu sais tout ce qu'a fait M. Denis pour le soustraire à la haine de cet homme implacable; ne le prive point du fruit de ses soins, et ne m'accable pas de nouvelles douleurs que je ne pourrois

supporter.

supporter. Charles, qui se repentoit d'avoir laissé entrevoir son projet, ne trouva d'autre moyen que de dissimuler, et feignit de se rendre aux volontés de la Chanoinesse. Madame Elisabeth, rassurée sur ce nouveau sujet d'allarmes, employa le reste du tems à donner à Francisque des conseils sur la manière de se conduire dans le monde, où il alloit entrer. Il lui demanda la permission de lui écrire; elle ne voulut point y consentir. — J'aurai de tes nouvelles par M. Baptiste, qui en donnera aussi à M. Denis; mais des lettres qui nous seroient adressées directement, pourroient avoir de grands inconvéniens. — Mais quand vous reverrai-je? — Vous savez bien, jeune homme, reprit madame Delman, que je vous ai dit que c'étoit la dernière fois. — De ce voyage,

reprit Charles avec vivacité ; mais il n'y a que trente-six lieues d'ici à Strasbourg ; n'est-il donc pas possible que je vienne quelquefois pour jouir du bonheur de me trouver auprès de vous ? — Ces absences pourroient être observées — Si elles étoient rares ? — Une fois tous les ans, dit la Comtesse; croyez-vous, ma bonne amie, que cela eût un grand danger ; il doit en passer trois à Strasbourg ; ce seroit trois fois que je le verrois ; ce n'est pas, je crois, abuser de l'indulgence du sort. — Eh bien ! d'aujourd'hui en un an vous souviendrez-vous du jour ? — Pouvez-vous croire que je l'oublie ? Le 10 Avril sera le jour le plus beau pour moi. — Si M. de Forligny étoit de retour, ou que quelqu'autre événement qu'on ne peut prévoir s'y opposoit, je saurois vous en instruire. — Ah ! j'espère

que rien ne me privera du plus grand bonheur de ma vie. — Je le souhaite autant que toi, dit la Comtesse; et lui mettant au doigt une bague de cheveux, entourrée de fort beaux diamans: Garde-les pour l'amour de moi, et faites-moi le sacrifice de quelques-uns des tiens Francisque les lui donna aussi-tôt. Dix heures vont sonner, dit madame Delman; il faut nous quitter. Je suis bien fâchée de ne point vous offrir à souper, mais je ne le pourrois sans que mes gens sussent que vous êtes ici, et cela seroit trop dangereux. La Chanoinesse et madame Delman l'embrassèrent, le conduisirent jusqu'à la porte du jardin, et ne s'en séparèrent pas sans verser des larmes.

CHAPITRE XI.

La Déclaration.

Le lendemain Francisque partit pour Strasbourg. Son premier soin, en arrivant, fut de se présenter chez M. Rosman, qu'il ne trouva pas. Il alloit se retirer quand Herminie, l'ayant apperçu, envoya un de ses gens lui dire qu'elle le prioit de monter. — Je n'osois pas, madame, étant encore en habit de voyage, demander à vous faire ma cour. — Il me semble, monsieur, que c'est en route que nous avons fait connoissance, ainsi il ne doit pas exister de cérémonie entre nous. D'ailleurs, je vous dirai que je m'ennuie à la mort, et que je suis enchantée que vous soyez venu ; cet après-midi

nous pourrons nous promener; il me paroît que c'est ce qu'il y a de mieux à faire ici; la société est insupportable; les femmes d'une roideur! les hommes ont un ton!.... Ah! je ne m'y ferai jamais; les spectacles, détestables! — Vous n'avez pas eu, madame, le tems d'en juger; ne voilà que deux jours que vous êtes ici, quoiqu'ils m'aient parus deux siècles. Il me semble cependant, dit madame de Rosman en jetant les yeux sur sa bague, que vous les avez bien employés; et ce tendre souvenir prouve que vous aviez de fort bonnes raisons pour rester à Metz. — Vous vous trompez, madame, en croyant qu'elle soit un don de l'amour. — N'importe, vous voilà, je compte sur vous pour m'aider à supporter l'ennui de la vie de province. Elle avoit donné l'ordre de

mettre les chevaux, et alloit sortir avec Francisque, quand M. Rosman rentra. — Où allez-vous donc, madame? — Me promener. — Tête-à-tête avec monsieur? — Et pourquoi pas? — Mais puisque vous êtes rentré, vous serez en tiers, si cela vous convient. Cela ne m'est pas possible; il faut que je fasse mon courrier; mais si vous voulez absolument sortir, il faut faire demander à ma sœur si elle veut vous donner sa fille pour la soirée. — Comme vous voudrez; mais je n'aurois pas cru m'être mariée pour n'avoir pas ma liberté, et qu'il me fallût un mentor. — Ma nièce est jeune, et je ne vois pas que sa société puisse vous être désagréable; la décence! — Eh bien! faites-lui dire, dès que vous le voulez; et M. Rosman envoya chercber sa nièce. C'étoit une fille de vingt-cinq

ans, bien roide, bien pincée, et qui paroissoit très-flattée de la confiance dont son oncle l'honoroit. Malgré la vertu sévère dont on voyoit bien qu'elle faisoit profession, elle jeta un regard en coulisse sur Francisque, et sa physionomie se dérida, lorsqu'il vit qu'il étoit de la promenade. Elle lui faisoit mille questions que madame Rosman interrompoit, de manière que Francisque ne trouvoit jamais l'instant de lui répondre. Cependant elle parvint à savoir qu'il avoit été élevé à la Flèche. — Ah! quelle morale vous avez sucé-là; malheureux jeune homme! et voilà notre prude à déclamer contre les Jésuites. Mais c'étoit bien peine perdue; car madame Rosman, pendant tout ce tems, faisoit mille plaisanteries à Francisque sur toutes les personnes qui passoient; elle saisissoit le

ridicule avec une facilité extrême; et la pauvre Suzanne, c'étoit le nom de la nièce, fut enfin obligée de garder le silence, ce qui, pour elle, étoit assez pénible. Vous soupez avec nous, dit madame Rosman en rentrant. — Vos volontés sont mes lois; et la soirée se passa fort gaîment. Le lendemain, Francisque reçut ses lettres de recommandation, et commença ses cours peu de jours après.

M. Baptiste écrivit au banquier des choses si flatteuses de son pupile, qu'il le vit venir chez lui avec grand plaisir, d'autant que l'on lui marquoit qu'il étoit destiné à avoir une grande fortune; et M. Rosman accordoit une considération particulière aux gens riches: la bienveillance du mari lui étoit très-agréable, puisqu'elle lui donnoit la possibilité de voiler son assiduité près d'Herminie.

Ce n'est pas, cependant, que le peu de tems qu'il avoit vu la Chanoinesse, et l'enthousiasme que lui causoit l'amante de Saint-Preux, n'eût un peu refroidi le goût vif que lui inspiroit la jolie banquière. Il la trouvoit charmante; mais comment se flatter qu'une femme aussi légère pourroit partager un sentiment tendre et durable! Le moyen, cependant, de résister, avant seize ans, aux agaceries d'une femme aimable; et il faut en convenir, Herminie étoit charmante. Quelquefois il se disoit: Elle est vive, d'une gaîté folle; mais elle n'en sera peut-être pas moins fidèle à son mari; et si je lui déclarois mon amour, il seroit très-possible qu'elle ne voulût point m'écouter, et que je me privasse, par mon imprudence, du plaisir de la voir. Il se décida donc à at-

tendre l'occasion de son côté. Madame Rosman auroit bien voulu la faire naître; mais avant dix-huit ans, il faudroit qu'une femme eût une extrême audace pour oser faire des avances. Ainsi, on peut dire que les armées étoient en présence, sans que l'on osât, de part et d'autre, commencer les hostilités.

Sur ces entrefaites, les deux fils de M. Rosman revinrent de Hambourg, où leur père les avoit envoyés apprendre la banque. — C'étoient de fort aimables jeunes gens qui, n'ayant pu empêcher leur père de faire la sottise de se remarier, avoient pris la résolution de vivre en bonne intelligence avec leur belle-mère. L'aîné avoit vingt-un ans, et le cadet dix-neuf. Ils se lièrent d'une étroite amitié avec Francisque, et le mirent bientôt de leurs parties. Celles de la Rubertsau plu-

rent infiniment à notre jeune homme, d'autant que, guidé par ses nouveaux amis, il y fit facilement des connoissances agréables. Une petite allemande très-vive et très-douce, à qui Ulric le présenta, eut pour lui beaucoup de bontés, et l'aida à attendre avec patience que madame Rosman se décida enfin à combler ses vœux.

Un jour qu'il se promenoit sur le broglie avec ses amis, une jeune fille lui glissa dans la main un billet, et disparut. Francisque avoit reçu de la nature beaucoup de sang-froid, et sa position l'avoit accoutumé à une grande discrétion. Il fut donc assez maître de lui pour ne laisser rien apercevoir à ses amis, persuadé que c'étoit sa Chanoinesse qui avoit trouvé le moyen de venir secrètement à Strasbourg ;

et craignant de manquer un rendez-vous qui l'intéressoit plus que si c'eût été avec une maîtresse adorée, il prit un prétexte pour quitter les Rosman; et dès qu'il fut seul, il lut ces mots :

A minuit, aux Contades.

Il n'étoit que quatre heures, il rentra chez lui, travailla avec d'autant plus d'application, que l'idée de madame la Comtesse Elisabeth s'unissoit à ses devoirs, et les lui rendoit plus doux. A six heures, il partit pour la maison de campagne de M. de Rosman, qui étoit près des Contades, et où il étoit attendu à souper. Jamais il n'avoit trouvé Herminie si jolie et si tendre; il est vrai que la joie qu'il avoit de penser qu'il alloit voir sa tendre amie, celle qu'il n'osoit nommer sa mère, mais pour qui il avoit les sentimens d'un fils, répandoit sur sa

physionomie une sérénité, et dans ses manières une vivacité qui le rendoit très-séduisant. Herminie avoit pour lui ces petits soins qui échappent aux yeux indifférens, et qui ont tant de charmes pour celui à qui ils s'adressent. Je suis aimé, se disoit-il, je n'en dois pas douter; et saisissant, après le souper, un instant où M. Rosman et ses fils étoient descendus au jardin, il prit la main d'Herminie, et lui dit: Ne pourrai-je donc jamais entendre, de cette jolie bouche, ce que je suis assez vain de croire, lire dans ces yeux qui porte le trouble dans mon ame? Et qu'a-t-on besoin de parler, dit Herminie, lorsque les regards suffisent pour exprimer nos sentimens? — Je ne me suis donc pas trompé, charmante amie; est-il un bonheur comparable au mien! — De

la prudence, jeune homme, attendez que je trouve un instant favorable. Cela vous surprend de ma part; je veux bien qu'on me croie folle, étourdie, mais je ne veux pas risquer le repos de ma vie par des imprudences; et fiez-vous à moi pour hâter un moment que je desire autant que vous. Messieurs Rosman, qui rentrèrent, ne lui laissèrent pas le tems d'en dire davantage.

CHAPITRE XII.

Mystère.

FRANCISQUE, au comble de ses vœux, comptoit cette soirée pour une des plus belles de sa vie. Il avoit la certitude d'être bientôt l'amant heureux de la plus jolie femme, et alloit passer plusieurs heures avec celle dont la bienveillance adoucissoit pour lui les rigueurs du sort; l'espoir d'un rendez-vous avec Herminie ne lui fit donc point oublier celui de la Comtesse; car quelle autre que la Chanoinesse pourroit mettre autant de mystère pour le voir.

Il se rendit, à l'heure indiquée, aux Contades. La lune éclairoit, de sa douce lumière, ces charmans bocages; à

peine y est-il arrivé, qu'il apperçoit la même jeune fille qui lui avoit remis le billet. Elle lui fait signe de le suivre. Il arrive avec elle à une petite porte qui donnoit sur la promenade; à un signal elle s'ouvre, et Francisque se trouve dans un bosquet d'arbres fleuris, dont le parfum embaumoit l'air; la jeune fille le conduit de détour en détour dans une grotte, où des eaux jaillissantes faisoit entendre un voluptueux murmure; cette grotte menoit à une allée souterraine. Là, son guide le laissa seul. Francisque ne savoit trop ce que signifioit cette ténébreuse promenade; que la Chanoinesse prit les plus grandes précautions pour se trouver avec lui, il n'en étoit pas étonné; mais ce mystère lui paroissoit excéder les bornes de la prudence. Cependant, il n'en étoit pas moins persuadé que

ce ne pouvoit être qu'elle qu'il alloit joindre; et continuant sa marche dans le souterrain, il trouva enfin une porte qui, cédant sans efforts, le fit entrer dans une pièce qui lui parut parquetée; en tâtant, il trouva une ottomane, des fauteuils couverts d'une étoffe de soie avec des crépines. L'obscurité la plus profonde régnoit autour de lui. Il prit le parti de s'asseoir, en attendant madame la Comtesse Elisabeth. Au bout d'un quart-d'heure, il entend quelqu'un entrer; et un instant après, deux bras ronds et potelés le serrent tendrement. — Est-ce vous, chère Comtesse? dit-il d'une voix émue. Et pour toute réponse un baiser plein de feux, qui l'étonne et l'enchante. On l'entraîne sur l'ottomane, et il ne lui est plus possible de penser que ce soit Elisabeth, ou il faudroit renoncer

à l'idée qu'il en avoit conçue. Mais bientôt il ne sent plus que l'ivresse que la belle inconnue lui fait éprouver, il oublie l'univers pour savourer les doux plaisirs que l'amour lui offre. Deux heures se passèrent ainsi, sans qu'une seule parole s'échappât à la compagne. En vain Francisque la supplioit de lui dire qui elle étoit, et de permettre qu'il apperçût des charmes dont le tact seul lui faisoit éprouver la plus douce volupté. Que seroit-ce si ses yeux pouvoient les contempler? Mais tout fut inutile. Cependant, revenu à lui-même, il chercha à s'assurer si c'étoit la Comtesse; il savoit qu'elle étoit grande et trés-mince; et le doux objet qu'il pressoit dans ses bras étoit plus petite qu'elle; et le plus charmant embonpoint annonçoit la fleur de la jeunesse. Ce n'étoit donc point

la Chanoinesse, mais dire qui étoit cette belle, voilà ce qui lui paroissoit impossible; et au moment où il s'y attendoit le moins, elle s'échappa; et il se trouva absolument seul dans ce boudoir. Après avoir attendu inutilement que l'on vînt le chercher, il sentit enfin que le sommeil appesantissoit sa paupière; et craignant, en s'y livrant, de compromettre la beauté qui l'avoit comblé de ses faveurs, il prit le parti de regagner l'allée souterraine. Il trouva la porte ouverte, et suivit jusqu'à la grotte où la jeune fille l'attendoit; elle le prit par la main, le fit sortir du bosquet.

L'aube du jour commençoit à paroître; il gagna son logement, où il eut toutes les peines du monde à se faire ouvrir; et montant dans sa chambre, il se coucha, en ayant grand besoin; et,

pour la première fois, depuis qu'il avoit commencé ses cours, il manqua la leçon de son professeur. A son réveil, il se rappela les circonstances de cette singulière aventure, et se promit de faire l'impossible pour savoir quelle étoit cette charmante femme, unique dans tout son sexe, puisqu'elle pouvoit être deux heures sans parler. Elle est peut-être muette; pour laide c'est impossible.

Madame Rosman l'avoit engagé à dîner à la ville où elle devoit revenir; il n'eut que le tems de s'habiller; il se rendit chez le banquier. La manière dont il avoit employé les deux heures du sombre boudoir, et le tems qu'il avoit veillé, avoient fait impression sur sa physionomie. Aussi, dès que madame Rosman le vit, elle s'écria : Ah! mon dieu, Francisque, comme vous

êtes changé; est-ce que vous avez été malade depuis qu'on ne vous a vû? — Non, madame, je ne me suis jamais si bien porté. — Je vous le répète, vous êtes changé à faire peur; n'est-il pas vrai monsieur Rosman? — Oui, il est assez pâle. — Les yeux battus, cela est très-inquiétant. — Ah! reprit le mari, pour moi cela ne m'inquiète pas du tout, à son âge, et aussi joli garçon, on trouve de bonnes fortunes, et l'on ne se ménage pas. — Je vous jure, monsieur. — Ah! mon ami, ne jurez pas. Je vous assure que je n'y prend d'autre intérêt que celui de votre santé, et je vous engage à faire comme moi, à vous ménager dans votre primtems, pour avoir quelques beaux jours dans votre automne; ma chère Herminie, je puis servir d'exemple. Et Herminie ne ré-

pondit rien. — On vint annoncer que madame étoit servie. Francisque voulut lui donner la main pour passer dans la salle à manger; mais elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et la donna à un vieux Baron Allemand qu'elle plaça à table à côté d'elle à droite; sa chère nièce à gauche, et tout le repas ne lui adressa la parole qu'autant qu'il étoit nécessaire pour que cela ne fût pas remarqué. Que lui ai-je donc fait, se disoit Francisque! il est impossible qu'elle sache où j'ai passé la nuit dernière, puisque moi-même je l'ignore. J'ai bien regardé autour de moi quand je suis entré dans le bosquet, il n'y avoit pas une ame, si ce n'est la petite fille; c'est un caprice comme elle en avoit avec son mari; et me destinant à partager son bonheur, il est tout simple que je partage ses tour-

mens. Ulric, qui étoit auprès de lui à table, lui dit: Vous êtes mal aujourd'hui avec ma belle-mère, elle vous traitoit hier au soir d'une manière si différente, que je ne vous dissimule pas que je plaignois mon père de vous avoir rencontré sur son chemin. Vous voyez, Ulric, qu'on ne peut pas plus compter sur les belles que sur la fortune. Cependant, Francisque étoit très-pressé de s'expliquer avec Herminie; mais il lui fut impossible, de tout le jour, d'en trouver l'occasion, et il rentra, désolé d'avoir perdu le cœur d'une si jolie femme, au moment où elle lui avoit promis de couronner ses feux, et sans pouvoir en deviner la cause.

Le lendemain, il la rencontra à l'assemblée chez le lieutenant du Roi; elle étoit d'une parure éblouissante.

Tous les yeux étoient fixés sur elle, et on se demandoit quel seroit l'heureux mortel qui dédommagera cette belle d'être mariée à un vieillard ? on nommoit ceux qui y avoient plus de droits. On pense bien que dans cette liste, l'aimable enfant du Prieuré n'étoit pas oublié; mais lui qui, la veillesse croyoit certain de son triomphe, sembloit avoir perdu tout espoir, il faudra, se disoit-il, que je m'en tienne à ma mystérieuse conquête ; et malgré les plaisirs dont elle l'avoit enivrée , son cœur le rappelloit auprès d'Herminie. Les parties s'arrangèrent, et Francisque fit si bien, qu'il ne fut engagé à aucune, et vint se placer derrière le fauteuil d'Herminie. N'aurai-je donc pas un regard, lui dit-il assez bas pour n'être entendu que d'elle. Il faut convenir, dit madame Rosman, que la

saison

saison est bien belle. J'ai été me promener aux Contades avant-hier après souper, avec mon mari et sa nièce; on y respiroit un air délicieux ; la lune y répandoit une lumière si vive, qu'on distinguoit les objets comme en plein jour; vous n'étiez pas avec nous, je crois, Francisque? — Non, madame. — Oui, je me rappelle, vous nous quittâtes de fort bonne heure; vous aviez des cahiers à parcourir; il ne faut pas rougir pour cela; c'est une si belle chose que l'étude des différens intérêts des Princes de l'Europe; cela doit être d'une gaîté. — Je ne savois pas, madame, que vous aviez le projet de vous aller promener. — Mais, dites-moi, qu'êtes-vous devenu, car vous n'avez pu rentrer, les portes étoient fermées ?—J'ai..... je..... il y avoit..... — Eh bien! Mais voyez donc, dit-

elle en s'adressant à la femme du major qui étoit de la même partie, avez-vous jamais vu qu'on fut aussi embarrassé? Mon dieu! Francisque, remettez-vous; je ne vous interroge que par intérêt, et nullement par curiosité. Je n'ai pas été la seule qui en ai fait l'observation; Ulric nous a fait mille contes sur vos amours avec une certaine petite allemande. — N'est-ce pas Roselli, reprit la femme du major? — Elle-même. — En vérité, mesdames, je suis trop heureux de vous amuser à mes dépens; mais soyez certaines que Roselli, et les plus jolies filles de Strasbourg, ne m'occupent point quand je suis avec vous. — Oh! je ne crois pas cependant que ce fût Roselli qui l'eût décidé à nous quitter si vîte; se penchant à son oreille, elle ajouta: La petite fille qui

vous a ouvert le jardin de la grotte est sûrement confidente d'une femme charmante. Pour le coup, Francisque n'y tint pas; et voyant qu'Herminie étoit instruite de tout, il s'éloigna, ne pouvant dissimuler le chagrin qu'il ressentoit d'avoir perdu les bonnes graces d'une femme qu'il aimoit depuis six mois, pour quelques momens de plaisirs goûtés dans les bras d'une inconnue, qui peut-être étoit laide, méchante. Il jura qu'elle auroit beau lui donner des rendez-vous, qu'il n'iroit point. Dès qu'il eut pris cette résolution, il se consola, dans l'espérance d'obtenir son pardon par l'aveu le plus sincère; mais il ne put, pendant huit jours, voir Herminie un moment seule; et madame Rosman partit pour Lichtenau, à six lieues de Strasbourg.

M. Rosman avoit une fort belle terre près de cette ville. Le voyage devoit être de six semaines. Francisque se promit bien de profiter de la première occasion pour y aller avec Ulric, ou son frère, qui devoient rester quelques jours pour des affaires que leur père n'avoit pu terminer avant son départ; mais le soir même où il savoit qu'Herminie étoit partie, il vit venir chez lui la jeune fille; elle lui donna un billet. Comme elle se retiroit, il lui dit: Ma belle enfant, je dois récompenser vos peines. Pour celle-là, il étoit bien sûr de ne se pas tromper. Je doublerai, triplerai même ce que je vous donne, si vous voulez me dire le nom de votre maîtresse. Je ne le sais pas, monsieur, dit-elle avec ingénuité. — Mais comment se nomme la maison où vous me conduisez? — Le jardin de la grotte. — Appa-

remment qu'elle appartient à la dame qui m'écrit? — Non. — Mais à qui est-elle? — A Abraham Schmit, qui le loue à quelques personnes de distinction. — Vous êtes donc à monsieur Schmit? — Oui, monsieur. — Où Demeure-t-il? — Près l'Eglise St. Thomas. Mais quand vous iriez chez lui, il ne vous en diroit pas davantage; car il ne connoît pas plus que moi la personne qui vous intéresse. Francisque, voyant qu'il n'en pouvoit pas tirer plus d'explication, la laissa s'en aller; et n'ayant point la facilité de passer cette soirée à la maison de campagne de M. Rosman, il fut au bain qui se trouve aux Contades, d'où il sortit pour se rendre à l'heure indiquée. C'étoit la même que la dernière; tout se passa de même; la dame inconnue ne parla pas davantage, et se déroba

au bout de deux heures, comme au premier rendez-vous. Il retourna passer le reste de la nuit aux bains, et ne rentra à Strasbourg qu'à l'heure des cours.

Au bout de huit jours, Ulric devant partir pour se rendre chez son père, proposa à son ami de venir avec lui; ce qu'il accepta avec d'autant plus de plaisir, que les silencieux rendez-vous de l'inconnue ne pouvoient balancer dans son cœur les graces vives et piquantes d'Herminie.

CHAPITRE XIII.

La Lettre.

Nos jeunes gens, montés sur deux très-beaux chevaux, franchirent, en fort peu de tems, la distance de Strasbourg à Lichtenau, et ne se donnèrent pas le tems d'admirer les champs fertiles qu'ils traversèrent. L'un pensoit à sa maîtresse, l'autre à la valeur numérique de l'argent. La nature est morte pour ceux que les passions entraînent hors de ce cercle paisible, qu'il ne tiendroit qu'aux humains de ne pas franchir ! que leur importoit si le laborieux Alsacien forçoit sa terre natale à produire chaque année deux récoltes! Ils étoient absorbés par un seul objet. Ulric supputoit ce qu'il y avoit

à gagner sur le change de France, ou celui d'Angleterre; et Francisque se demandoit s'il ne vaudroit pas mieux renoncer aux faveurs d'une femme, dont il ne pouvoit même savoir le nom, pour se réconcilier avec Herminie. Enfin, ils arrivèrent au moment où l'on étoit réuni pour le déjeûner. Herminie reçut les voyageurs avec l'air le plus affable; et M. Rosman ayant emmené son fils dans son cabinet, notre héros se trouva avec l'objet de ses amours, et la chère nièce. Quelques hommes qui étoient à Lichtenau remontèrent dans leurs chambres. Alors Herminie dit à Francisque: Passerez-vous quelque tems avec nous? — Tant que vous voudrez bien me souffrir, d'autant que nous sommes en vacance pour quinze jours. — Vous resterez ici quinze jours?

vous sacrifierez les rendez-vous du jardin de la grotte? — Ah, madame! pouvez-vous me reprocher un événement où tout autre que moi auroit pu être trompé? — Bon, pour la première fois; mais la seconde! Mais, ma nièce, il est tems d'aller faire nos toilettes; elles sortirent, et Francisque resta seul. — Quel lutin peut donc l'instruire de toutes mes actions! Pour cette fois elle ne se promenoit pas aux Contades avec son mari et Suzanne. Elle ne peut suivre mes démarches, sans prendre à moi le plus vif intérêt; ainsi, en lui sacrifiant celle qui ne peut intéresser que mes sens, puisque par son silence elle s'obstine à retrancher de notre union l'esprit et le cœur, il me sera facile d'être avec Herminie le plus heureux des hommes. On se réunit au dîner, et Herminie fut char-

mante; on joua à de petits jeux qui donnèrent à l'amoureux Francisque mille jouissances, dont cependant la grande nièce vouloit avoir sa part; et ce comme la joie qu'il éprouvoit de se voir mieux traité par Herminie, le rendoit de bonne humeur, il s'y prêtoit de fort bonne grace.

Plusieurs jours se passèrent dans une innocente gaîté; et notre aimable jeune homme ne perdoit pas une occasion de prouver à madame Rosman, qu'il n'existoit que pour elle. On ne lui reparloit plus du jardin de la grotte, et tout lui faisoit espérer que si cette intrigue avoit retardé son bonheur, il n'en seroit pas moins certain.

Cependant Suzanne devenoit rêveuse. Madame Rosman, qui s'amusoit de ses ridicules, fit remarquer à Francisque qu'il avoit fait une con-

quête, et que la prudente nièce l'adoroit en silence. Grand bien lui fasse, dit l'étourdi, car pour moi je ne puis la souffrir. — Elle aura pourtant quinze mille livres de rente à la mort de sa mère. Il est vrai que ma chère belle sœur n'est pas très-empressée de lui donner une dote, mais tôt ou tard cette fortune ne lui manqueroit pas — Est-ce sérieusement, ma chère Herminie, que vous me proposez d'être l'heureux époux de votre insipide nièce ? — Moi, je vous dis que beaucoup d'autres à votre place pourroient bien faire leur cour; car enfin, Suzanne n'est pas mal. — Charmante ! Mais je ne me sens pas digne d'un tel bonheur; si Francisque dédaignoit l'amour de la nièce de M. Rosman, celle-ci, persuadée de son mérite, ne doutoit pas qu'elle n'eût fait une grande im-

pression sur lui, et sa conscience ne lui permettoit pas de lui laisser des desirs criminels, quand il étoit possible de légitimer ces feux. Sa pudeur enfantine l'empêchant de s'expliquer, elle crut qu'une lettre lui éviteroit l'embarras de rougir; et un matin que Francisque rentroit dans sa chambre après le déjeûner, où Suzanne n'avoit point paru, il trouva ce tendre billet.

Billet de Suzanne à Francisque.

Le 12 Septembre 17....

Monsieur,

« Je pourrois vous faire un reproche; car il n'est pas douteux que vous avez des vues sur ma personne. Pourquoi donc garder le silence? Est-ceque je suis un ours avec qui on ne peut s'expliquer? Et croyez-vous qu'ayant bien compris, depuis le premier jour

que je vous ai vu, que mes charmes vous avoient enflammé, je me fusse exposée à vous revoir, si je n'avois pas su que le sacrement de mariage pouvoit servir de remède à ces ardeurs? Je suis majeure, et parconséquent maîtresse de couronner votre flamme. Il est vrai que ma chère maman ne voudra peut-être pas se dessaisir du bien de mon père, qu'elle garde dans la crainte que je ne le dissipe. Mais je jouis de douze à treize cens livres de rente, qui nous suffiroient pour nous établir, avec ce que vous pouvez avoir; et quand le seigneur aura disposé de ma chère maman, nous serons d'autant plus riches, que cette bonne dame ne dépense pas par an cent pistoles, quoiqu'elle jouisse, tant de son bien que du mien, de près de vingt-mille livres de revenu, qu'elle augmente

chaque jour. Parlez donc avec confiance, mon cher Francisque, et vous me trouverez disposée à vous écouter avec les sentimens les plus distingués, dont j'ai l'honneur d'être, »

Monsieur,

Votre servante,

SUZANNE.

Francisque se mit à rire aux éclats, quand il eut fini cette amoureuse épitre; et comme Ulric entroit chez lui dans ce moment, il lui demanda le sujet de sa gaîté. — O, mon ami! je ne sais si je dois te le confier. — Ce seroit une cruauté de ne me pas faire partager ta joie. — Eh bien, *jeune homme, prends et lis.* Ulric rit encore plus que son ami. O la vieille folle! disoit-il; où diable a-t-elle pris qu'elle peut enflammer quelqu'un,

avec sa grande figure sèche et jaune, et ses yeux fayance? Oh! il faut faire part de cette lettre à ma belle-mère. Je veux aussi que mon père la voie, et qu'il sache combien est grande la prudence de sa chère Suzanne. Ah! ah! ma cousine, il vous faut un mari de seize ans; vous voulez le garder long-tems. Viens, Francisque, mettre madame de Rosman de bonne humeur. — Mais je ne puis disposer du secret de Suzanne. — Elle ne te le demande pas. D'ailleurs, j'ai ta lettre, je ne te la rendrai pas; et il part comme un trait, pour montrer à Herminie le billet de sa cousine. M. Rosman étoit dans ce moment chez sa femme, à qui il vantoit les manières réservées de Suzanne, et l'engageoit à la prendre pour modèle. — Si je ne puis vous convenir, monsieur, qu'en ressemblant à votre nièce,

j'y renonce, car son ton ne sera jamais le mien ; et je ne crois pas, avec ses grimaces, qu'elle soit plus sage qu'une autre. — Voilà qui est une étrange calomnie ! — Pas tant que vous pensez, mon père, dit Ulric en s'avançant. — Oh ! il ne falloit plus que vous, monsieur, pour tourner en ridicule votre vertueuse cousine. — J'aime à prouver ce que j'avance, mon père ; et vous me permettrez, avec tout le respect que je vous dois, de vous assurer que votre nièce est la plus grande folle que je connoisse ! — A l'autre ; et en quoi, folle ? — Croyez - vous, mon père, que ce soit une preuve de sagesse, à une fille de vingt - cinq ans passés, de vouloir épouser un jeune homme de seize ans, et de lui écrire pour lui offrir sa main et sa fortune? Sûrement, dit M. Rosman; si ma nièce

avoit fait une semblable sottise, je la blâmerois infiniment; mais Suzanne a trop de bon sens pour avoir manqué à la décence. — Eh bien, mon père! j'en suis fâché; cependant, c'est là ce qu'a fait votre très-décente nièce. — Je n'en crois rien, et vous êtes un imposteur. — Eh bien! lisez, et vous verrez, mon père, qui de nous deux a raison. M. Rosman vouloit lire bas; non, non, dit Ulric, il faut que madame connoisse le style de son mentor; il y a trop à profiter pour la priver de cette pièce d'éloquence. M. Rosman lut les premières lignes; il fut tellement confondu, que la lettre lui échappa des mains; Herminie s'en saisit, et la continua, non sans l'interrompre par des éclats de rire. Au même instant, Suzanne entra chez sa tante; voyant qu'elle lisoit son billet,

elle fit un cri, et voulut s'enfuir; mais son cousin l'arrêta. — Pourquoi donc, ma cousine, vouloir nous quitter? N'étoit-il pas tout simple que mon ami me fît part de son bonheur? Et moi, qui connoît votre déférence pour les conseils de votre oncle, j'ai cru vous épargner la peine de lui parler de vos projets, en lui montrant la manière dont vous les expliquez *au cher Francisque?*

Suzanne, muette de honte, ne savoit quelle contenance tenir. Voilà, je l'avouerai, dit M. Rosman, une équipée dont je ne vous aurois pas cru capable; avez-vous perdu l'esprit de vouloir épouser un enfant qui seroit votre fils! — Mon fils, cher oncle? je n'ai pas vingt-sept ans, et il en a seize. — Il est sûr que onze ans de votre âge au sien, ne font pas de distance.

Allons, vous êtes aussi folle que les autres; et quand ce jeune homme vous auroit fait sa cour, étoit-ce une raison pour lui écrire une semblable rapsodie? — Je vous jure, cher oncle, dit en larmoyant la pauvre Suzanne, que ce n'a été que pour le salut de son ame; je voyois qu'il mouroit d'amour pour moi, et j'ai cru, en lui faisant entrevoir l'espérance d'être mon époux, empêcher le démon de lui donner de mauvaises pensées. Mais Ulric, est-il vrai, reprit M. Rosman, que votre ami aime si vivement votre cousine? Les amans respectueux, répondit Ulric, sont discrets, et voilà la première nouvelle que j'en ai. Mais il faut qu'il s'explique. Oui, dit Herminie, allez le chercher.

Ulric eut toutes les peines du monde à l'amener. Il faudroit un peintre

plus habile que moi pour rendre cette scène; Ulric forçant son ami d'entrer; Suzanne se couvrant les yeux avec son mouchoir; M. Rosman, impatient et de parler et d'entendre, madame Rosman souriant malignement, et voyant, dans cette explication, l'espérance d'être débarrassée de son Argus; enfin, l'oncle prit la parole : Est-il vrai, monsieur, que ma nièce ait le bonheur de vous plaire, et que votre intention soit de l'épouser? — Moi, monsieur, reprit Francisque! non, je vous assure. Comment, perfide! s'écria l'amante trompée, vous ne m'avez pas cent fois exprimée votre amour? — Non, mademoiselle; car je n'exprime jamais que ce que j'éprouve, et mon respect pour vous! — Quoi! traitre, vous n'étiez pas toujours empressé dans les jeux innocens

où nous nous délassions le soir, à chercher toutes les occasions de m'embrasser? — Je voyois, mademoiselle, que cela vous faisoit si grand plaisir, que je ne croyois pas devoir m'en défendre; mais quant à avoir le projet de vous épouser, je vous assure que votre lettre m'a seule appris que l'on pût seulement en avoir l'idée. — Mais enfin, puisque je vous permets de prétendre à ma main. — Cet honneur, mademoiselle, est trop grand pour moi, et je ne m'en sens pas digne; d'ailleurs, je dépends de mon tuteur, qui sûrement n'a pas le projet de me marier aussi jeune, et je ne dois penser qu'à m'instruire. Il a ma foi raison, dit M. Rosman; et il est clair par tout ce qu'il dit, que c'est vous, ma nièce, qui vous êtes mis cette lubie dans la tête. — Lubie! oh! je suis bien une

personne à lubie. Vraiment, mon cher oncle, je ne croyois pas que vous vous seriez comporté de cette manière dans une affaire où ma réputation se trouve compromise. Je vous prierai, mademoiselle, reprit Francisque, d'observer que ce n'est pas ma faute, et que sans votre lettre !... — Je dirai encore, ma nièce, que ce qu'il dit là est vrai; comment écrit-on lorsqu'on n'est pas sûre d'être aimée; et encore une fille bien née, bien élevée, n'écrit point ! — C'est contre la décence, dit malignement Herminie. — Oh ! vous triomphez, madame, je m'en vengerai. — Allons, allons, ma nièce, convenez que vous avez fait une sottise; heureusement je compte assez sur l'amitié de M. Francisque, pour être sûr qu'il n'en parlera à personne ; et quant à la lettre, M. Rosman la prit

des mains d'Herminie, et la jeta au feu. Il faut oublier que vous avez écrit. Cela, ma chere nièce, continua la maligne Herminie, vous rendra plus douce, moins difficile dans la société, et sur-tout plus indulgente. — Gardez-vos conseils pour vous, madame; et comme je ne puis rester dans la même maison qu'un homme qui a abusé de mon innocence! — Abusé, mademoiselle! Dieu m'en préserve, et je vous réitère que mon respect!.... En voilà assez, en voilà assez, je ne veux ni de votre respect, ni d'aucuns de vos sentimens, et je vous assure que je vous pardonne chrétiennement; mais quand vous serez à gauche, j'irai à droite; en disant cela, elle sortit; et ayant fait demander une voiture à son oncle, elle retournat à Strasbourg.

Herminie, débarrassée de cette in-

commode surveillante, se trouvoit souvent tête-à-tête avec Francisque, et cependant refusoit de se rendre à ses transports. Elle lui reprochoit toujours les rendez-vous nocturnes, lui jurant qu'elle ne répondroit à son amour que lorsqu'il lui auroit sacrifié l'inconnue. Les quinze jours étoient passés, et Francisque ne pensoit point à se rendre à Strasbourg. Enfin, une lettre de son professeur lui rappela ses devoirs, et il s'arracha du séjour enchanté de Lichtenau.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

La Surprise.

FRANCISQUE, de retour à Strasbourg, trouva plusieurs billets de l'inconnue, qui étoient restés sans réponse. Il y eut un peu de regret; mais se rappelant qu'il avoit promis à la charmante Herminie de rompre avec la dame inconnue, il espéra que n'allant point aux rendez-vous, elle ne lui enverroit plus de message. Mais trois jours après son retour, la jeune fille vint, et fit à Francisque des reproches de l'avoir fait inutilement attendre. Il lui dit qu'il alloit expliquer à sa maîtresse les raisons qui l'avoient empêché de se rendre à ses ordres; et se mit à écrire le billet suivant:

Billet de Francisque à l'Inconnue.

Le 2 Octobre 17....

» Pardonnez, madame, s'il m'est impossible de me rendre à la douce invitation que vous me faites ; mais le mystère dont vous vous environnez, me cause un chagrin qui empoisonne les plus doux plaisirs ; nommez-vous, ou permettez-moi de vous voir, et je vous jure d'être à vous pour la vie, »

FRANCISQUE.

Rapporte-moi une réponse, dit-il à la jeune fille, et je serai exact au rendez-vous, sinon il est inutile que ta maîtresse m'attende. La ménagère n'étant pas revenue, il se crut débarrassé de cette intrigue, et en fut fort aise.

Quan au bout de dix jours la jeune fille revint encore,

Billet de l'Inconnue.

« Venez, homme cruel, qui voulez connoître votre victime. Mais tremblez, en me voyant, de me perdre pour jamais. Ce soir à minuit. »

Billet de Francisque à l'Inconnue.

Le 12 Octobre 17.....

« Je ne suis point un tyran, madame; et dès que votre secret vous est plus précieux que mon amour, je renonce au bonheur de vous voir et de vous prouver tout l'excès de la passion que vous m'inspirez »,

FRANCISQUE.

Ce qui avoit déterminé notre jeune homme à répondre de cette manière, c'est qu'il savoit que madame Rosman arrivoit le soir. Content d'avoir pu lui faire un sacrifice, il se rend

chez elle, et y est reçu en amant dont on est bien décidé à faire le bonheur. Il presse, il demande que l'on consente enfin à marquer le moment de sa félicité; et on lui dit que dans huit jours il n'aura rien à desirer. Trois jours après il reçoit encore un message; mais celui-là le comble d'effroi.

Billet de l'Inconnue.

« L'amour le plus tendre n'a pas touché ton cœur; tu veux ma mort; tu seras satisfait. Ce billet est le dernier que tu recevras de moi. Adieu, cruel. Celle qui t'aima plus que sa vie, la quitte sans regret. Demain je ne serai plus qu'une ombre fugitive qui s'attachera à tes pas, pour te reprocher ton inconstance et ta barbarie. »

La jeune fille n'avoit point attend

la réponse ; et Francisque, abîmé dans la douleur, relisoit avec effroi ce fatal billet. Est-il possible que je sois cause de la mort de cette infortunée. Ah! je devois bien penser qu'une femme qui prenoit de si grandes précautions pour conserver sa réputation, n'avoit cédé qu'à l'amour le plus extrême, et mon indifférence a dû la réduire au désespoir. Mais j'irai chez Schmit, je trouverai le moyen de la rassurer, de lui dire que je ne vis que pour elle; Herminie, vive et légère, se consolera, et je n'aurai point à me reprocher de laisser mourir l'amante la plus tendre. Il écrit un billet passionné, qu'il compte faire remettre par ce vieillard; s'habillant promptement, il se rend sur la place St.-Thomas, et demande Schmit. On lui indique une petite boutique de mercier. Il entre, il voit

un pauvre marchand et sa femme, qui lui offrent du ruban, des aiguilles, du fil. — Ce n'est point ce qui m'amène chez vous. Vous êtes monsieur Schmit. — Oui, monsieur, pour vous servir. — C'est à vous, à ce que l'on m'a dit, qu'appartient le jardin de la grotte. — A moi, monsieur ! ah! on vous a bien trompé. Je suis un pauvre homme qui n'occupe même cette maison qu'à loyer, et je n'ai ni jardin, ni vigne. — Comment? vous ne connoissez pas le jardin de la grotte aux Contades. — Je ne sais ce que vous voulez me dire; je m'occupe de mon petit commerce, et rien de plus. — Pardon, monsieur, de vous avoir dérangé. — Il n'y a pas de mal ; et Francisque sortit, désespéré de n'avoir pu obtenir aucun renseignement sur cette infortunée, qu'il voyoit toujours lutter contre la mort.

Il étoit engagé à dîner chez M. Rosman ; mais il sentoit qu'il ne pouvoit voir Herminie sans un sentiment pénible, en pensant qu'elle étoit cause de la perte deson inconnue, qui, dans ce moment lui étoit, infiniment plus chère qu'elle ; car il est dans la nature de l'homme d'aimer toujours plus vivement les objets qu'il tremble de perdre : il semble que la jouissance est le terme de ses plaisirs, et que desirer soit la seule faculté de son ame.

Francisque, ne sachant où porter sa douleur, est entraîné malgré lui aux Contades. Il s'approche du jardin dont il apperçoit la porte. Il cherche s'il ne peut pas l'ouvrir ; mais elle résiste à ses efforts. Il veut voir s'il n'a pas d'autre issue ; et se rappellant la longueur de l'allée souterraine, il pense qu'il doit avoir une étendue prodigieuse.

Cependant, après avoir suivi un mur de trente toises au plus, il apperçoit une maison couverte en chaume. Il frappe; une paysanne vient lui ouvrir. Voúlez-vous me permettre, ma bonne, de me promener dans votre jardin? — Ah! vous en êtes bien le maître, mon gentil monsieur; mais la promenade ne sera pas longue, car il est tout petit. Il entre en effet, et ne voit qu'un potager, point de bosquets, point de grotte, point d'allée souterraine; il retrouve cependant la porte qui donne sur la promenade, et il n'y en a pas d'autre dans toute la longueur du mur. Je croyois, dit-il à la jardinière, votre jardin plus grand? — On le diroit; mais celui-ci, dont vous voyez le mur, n'en est pas. — Et à qui est-il? — Eh! je ne pouvons vous l'apprendre. Je le croirois, faut-il dire,

au diable; car il n'y a jamais personne Quelquefois devers minuit, on y entend du bruit ; il n'y a pas bien longtems, comme qui diroit un mois, que not homme à cru même voir de grandes figures, qu'on auroit dit qui sortoient du mur, et qui venoient à cette petite porte, et puis qui sont sorties sur la promenade, et puis on ne les a pas revues. Pierre à eu si peur qu'il n'a pas osé aller voir ce que c'étoit. Nous avons fait dire une neuvaine, et depuis nous n'avons pu rien vu ni rien entendu. Francisque ne douta point que c'étoit lui et la jeune fille qu'on avoit apperçu, et se garda bien de détromper la jardinière. Il examina seulement le mur, où il ne vit aucune ouverture. Cela tient du prodige, disoit-il en lui même; j'ai bien certainement traversé ce mur; mais par où,

voilà ce que je ne puis comprendre. Décidé cependant à savoir quelle étoit cette aventure, il offrit à la paysanne de veiller dans son jardin pendant quelques nuits, et d'arrêter ceux qui s'introduisoient ainsi chez elle. — Ah, monsieur! ne vous y fiez pas ; ils pourroient bien vous tordre le cou, ou vous faire quelque niche — Ils n'oseront pas; comptez sur moi; je serai ici à neuf heures du soir.

Francisque avoit vu, par le billet de la belle, qu'elle ne devoit mourir que le lendemain; donc elle avoit encore de l'espoir pour aujourd'hui, se disoit-il. Elle se persuade que je viendrai cette nuit. Jamais journée ne lui parut aussi longue. Enfin, il vint à neuf heures, comme il l'avoit promis à la jardinière. Son mari, qui avoit vû le grandes figures blanches, l'engagea

bien à ne pas s'exposer, et lui raconta cinq ou six histoires d'esprit plus lamentables les unes que les autres; mais Francisque n'en tint compte; et à onze heures, ayant allumé une lanterne sourde qu'il avoit apportée, et chargé ses pistolets, il partit pour se mettre en sentinelle. Ne nous appelez pas, mon beau monsieur, lui dit le jardinier comme il sortoit; car je ne serions pas en état d'aller à votre secours. Tout ce que nous pourrons faire, c'est de dire un *pater* et un *ave* pour qu'il ne vous arrive point de mésaventure; nous allons nous coucher. — Vous le pouvez en toute sûreté, répondit Francisque.

La saison commençoit à avancer, et les nuits étoient déjà froides. Francisque, enveloppé dans son manteau, souffloit dans ses doigts, quand il vit,

à la lueur de sa lanterne, un pan de la muraille s'ébranler, puis tourner sur elle-même comme une porte, d'où sortit la jeune fille. Sa joie fut extrême; il lui saute au cou. Combien je suis heureux que tu sois venue! conduis-moi promptement aux pieds de ta maîtresse, que je meurs du plaisir de la voir. — Et comment êtes-vous entré ici, puisque la porte est fermée? —Et toi, comment passes-tu au travers des murs sans les abattre?—Pardi! ce n'est pas difficile, puisque dans ce mur on a construit une porte sur laquelle sont scellées des pierres, de manière que lorsqu'elle est fermée, on défieroit au diable de la trouver. Mais venez, nous jaserons un autre jour, il ne fait pas chaud.

Francisque la suivit, ne pensant point à madame Rosman. Le bonheur

de sauver la vie à sa chère inconnue étoit la seule chose qui l'occupoit. Il étoit si transporté de la joie qu'il éprouvoit, qu'il avoit oublié sa lanterne. Il la regrettoit, mais ne voulut pas retourner sur ses pas pour la reprendre. Il reconnut la grotte au murmure des eaux; car la nuit étoit si noire, que l'on ne distinguoit aucun objet. Il suivit le souterrain; arrivé à la porte du boudoir, son cœur battit. Il la pousse, elle s'ouvre sans effort. Mais quel est son étonnement de le trouver parfaitement éclairé, et de voir sur l'ottomane Herminie. Se précipiter à ses genoux, prendre ses mains, les couvrir de baisers, oser davantage, sans que l'on cherchât à s'y opposer, ne fut qu'un instant; ses transports furent partagés; ce n'étoit plus une statue muette qu'il pressoit contre son cœur,

c'étoit là plus spirituelle, comme la plus jolie des femmes.

Quand ce premier moment d'ivresse leur laissa à tous deux la faculté de rassembler quelques idées, ils se demandèrent l'un à l'autre des éclaircissemens sur les événemens qui avoient précédé ce doux moment; Francisque apprit que la dame inconnue n'étoit autre qu'Herminie; et qu'avant qu'il lui eût déclaré la passion qu'il avoit pour elle, elle avoit voulu le rendre heureux sans qu'il pût savoir son nom; qu'elle avoit trouvé cette maison qui appartenoit à des francs-maçons, et dont elle avoit connu le concierge à Paris, que c'étoit la fille de cet homme qui avoit été lui porter ses billets, et qui lui avoit nommé Schmit comme propriétaire du jardin, afin de le détourner de la vérité. Mais, ajouta-t-elle,

j'ai dû vous punir de l'infidelité que vous me faisiez, lorsque je vous assurois de mon amour ; j'avois beau être l'objet de votre culte, vous l'ignoriez, et j'étois jalouse de mon propre bonheur. Cependant, lorsque je vous ai vu prêt à me sacrifier votre inconnue, j'ai voulu juger si vous étiez vraiment sensible en vous écrivant les derniers billets, et si vous aviez été capable de aisser mourir la pauvre muette ; je ne vous auroit revu de mes jours. Notre héros, comblé d'avoir acquis des droits si doux à l'estime et à la tendrese de celle qu'il croyoit sacrifier au devoir, apprit d'Herminie comment il s'étoi trouvé dans le jardin. Elle ne put rester comme les autres fois que deux heures; mais elles furent bien employées, et madame Rosman ne put douter qu'elle étoit bien plus aimée

quand on la voyoit et l'entendoit, que lorsqu'elle se taisoit, et que l'obscurité voiloit ses charmes. Elle l'avoit prévenu en le quittant, qu'elle ne reviendroit plus dans cette maison. L'éloignement de sa nièce, qui étoit partie avec sa mère pour la Franche-Comté, leur donneront assez de facilité sans recourir à ce moyen, qui pouvoit devenir dangereux. Elle l'engagea, puisque le hasard l'avoit fait entrer chez le jardinier, d'ajouter, par des récits terribles, à la frayeur qu'ils avoient déjà, afin de détourner de plus en plus toute idée de rendez-vous. Francisque promit à sa maîtresse de ne rien négliger pour conserver sa réputation, et la quitta pénétré d'amour et de reconnoissance Il étoit au plus trois heures du matin quand la porte mystérieuse fut refermée. Il alla sous les fenêtres de la jar

dinière, et l'appela d'une voix altérée. Elle fut plusieurs minutes sans lui répondre ; mais continuant à gémir comme un homme qui demande du secours, le mari, reconnoissant sa voix, se détermina cependant à entr'ouvrir son volet. — Est-ce vous, monsieur ? — Hélas! oui; ouvrez-moi, je vous en conjure; car je suis dans un état à faire pitié. — Ah! je vous l'avois bien dit, que c'étoient des diables; et allumant sa lampe, il ouvrit sa porte et le fit entrer. — Mes amis, j'ai bien cru ne jamais vous revoir; si vous saviez tout ce que j'ai souffert. Voilà qui est fini, je ne badine plus avec les esprits. Vous n'imaginez pas le tour que le diable m'a joué: ah! j'en suis encore tout tremblant! — Ce pauvre cher monsieur! Marie, donne lui donc un petit verre d'eau-de-vie; cela le remet-

tra; et la jardinière tira d'une petite armoire, la gourde, et la présenta à Francisque, qui mouilla ses lèvres, et remercia ses hôtes de leurs bons soins: on alluma un fagot; et Marie se serrant contre son mari, pria notre jeune homme de lui raconter tout ce qu'il avoit vu. Imaginez-vous, leur dit-il, qu'à minuit! Oh! oui, dit en tremblant la jardinière, c'est toujours à cette heure-là; j'ai vu une grande lumière. — Je l'avons aussi apperçue, interrompit l'époux. — Puis j'ai entendu un craquement dans le mur. Je l'avons aussi entendu, dirent-ils tous deux. — Puis tout-à-coup est sorti du mur une grande, grande figure toute blanche. J'ai armé mes pistolets, mais tous deux ont fait long feu, et la grande figure s'est jetée sur moi. Ah! Sainte-bonne-Vierge, Jésus,

mon Dieu ! s'écria Marie, en se signant. — Puis elle m'a fait passer dans le mur, je ne sais comment; car j'avois peur. — On l'auroit à moins. — Je me suis trouvé sous une grande voûte, où j'ai marché, marché, sans savoir où j'allois, et qui m'a conduit au sabat; là, un diable me tiroit d'un côté, un autre de l'autre; ils m'ont ainsi baloté jusqu'à ce qu'enfin ils m'ont rejeté par-dessus la muraille, dans la même place où ils m'avoient pris. J'y suis resté sans connoissance jusqu'à présent. — Ah! bon Dieu, not homme, je ne veux pas rester ici, et je n'y resterai pas. — Je crois que vous ferez bien, mes amis. — Oui, c'est bientôt dit; mais où irons nous? — Bah! il manque bien de maisons. — Et tout ce que nous avons semé. — Et bien! nous vien-

drons le jour le recueillir, les esprits ne vont que la nuit. — Si vous avez besoin de quelqu'argent pour déménager, j'en ai à votre service; et il leur donna dix louis. Avec cela, dit le mari je défie le diable. — Cela n'a pas empêché monsieur, qui les avoit dans sa poche, d'être tourmenté par eux, et je prétends, que puisqu'il a la générosité de nous les donner, nous quittions dès aujourd'hui ce vilain voisinage. — Mais vous mangeriez bien un morceau? — Ce ne sera pas de refus. Ils lui donnèrent de la choux-croûte et du lard, dont il mangea de très-bon appétit; et laissant le jardinier et sa femme bien persuadés que le sabat étoit à leur porte, il regagna Strasbourg, où il arriva en riant encore de la frayeur qu'il leur avoit faite.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce Volume.

FIN DE LA TABLE.

L'ENFANT
DU
PRIEURÉ,
OU
LA CHANOINESSE DE METZ.

Tom. II.



C'est lui, je suis perdu!

Bovinet Sculp.

L'ENFANT
DU
PRIEURÉ,
OU
LA CHANOINESSE DE METZ.

Par Madame GUÉNARD, Auteur d'*Irma*.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez SUROSNE, Libraire, Palais Égalité, galeries de bois, No. 253, près le passage du jardin.

De l'Imprimerie de COFFIN et Compagnie, rue Galande, No. 47.

AN X. (1802.)

L'ENFANT
DU
PRIEURÉ,
OU
LA CHANOINESSE DE METZ.

CHAPITRE PREMIER.

Que ceux qui n'aiment point la morale peuvent passer.

FRANCISQUE, toujours plus heureux avec Herminie, trouvoit, sans la compromettre, les momens favorables pour lui prouver l'excès de sa tendresse. L'hiver avoit réuni à Strasbourg une société très-aimable; et madame Rosman, délivrée de l'ennui de sa belle-sœur et de sa nièce, trouvoit qu'une grande ville de province étoit

souvent aussi agréable que Paris. D'ailleurs, quel lieu auroit valu pour elle celui où elle jouissoit de la société de son amant? Vive et tendre, elle n'étoit point inconstante; et sûre de régner sur l'ame de Francisque, elle ne vouloit point d'autre conquête. La crainte que son mari ne s'apperçût d'une liaison qui la rendoit si heureuse, l'avoit engagée à mettre plus de réserve dans ses actions; et on pouvoit dire d'elle ce que Voltaire dit de la Bégueule, que depuis qu'elle avoit un amant, c'étoit une femme accomplie; plus de caprices, plus d'humeur; et M. Rosman, qui ne se doutoit de rien, s'applaudissoit d'avoir trouvé un phénix, une femme si jeune, si jolie, si spirituelle et si fidelle, du moins à ce qu'il croyoit. Herminie parut dans les bals, dans les assemblées, avec le plus

grand succès; et comme elle étoit sans jalousie, sans coquetterie, elle passoit les momens les plus doux.

Les premiers jours d'Avril amenèrent les premiers nuages qui troublèrent cette union, à qui il ne manquoit que d'être légitime pour être parfaitement heureuse. Je vous vois sourire, hommes légers, et me répondre que c'étoit précisément parce qu'elle ne l'étoit pas; que rien n'étoit aussi délicieux; comptez-vous donc pour rien, direz-vous, le plaisir de tromper un mari? et moi, je vous demanderai si vous trouvez que l'on puisse ne pas regarder comme des peines réelles, ces craintes continuelles d'être découvert. Il me semble qu'une femme mariée, qui est liée avec un autre que son époux, doit trembler toutes les fois qu'un tiers parle à celui

qu'elle trompe; et n'avez-vous donc jamais vu celle qui, pendant plusieurs années, avoit joui de ce que vous regardez comme un si grand bonheur, par un seul rapport indiscret perdre tout-à-coup son état, sa considération, sa fortune, et pleurer, dans une triste retraite ces momens de plaisirs qui passe avec la rapidité de l'éclair? Mais supposez que le voile qui cache ces désordres ne soit jamais déchiré, combien n'a-t-elle pas d'inquiétude d'être séparée de l'ami de son cœur? N'ayant point civilement les mêmes intérêts, que de raisons peuvent les désunir! Il est bien plus de maîtresses désolées de ne pouvoir suivre leurs amans, que de femmes contrariées d'être forcées de suivre leurs maris. Un jour Herminie ressentira tous ces maux; mais sans anticiper sur les événemens,

voyons-la seulement inquiète d'un voyage que son ami ne peut lui dissimuler qu'il est obligé de faire. Il sera court; mais elle en ignore le motif; c'est dans la même ville où il s'est arrêté en venant de Paris; c'est une femme qui en est l'objet; elle le presse en vain de s'expliquer; il ne peut, dit-il, sans manquer à l'honneur, trahir ce secret. Herminie doute du cœur de son amant, et éprouve, pour la première fois, qu'il lui est étranger. Cette pensée la déchire; et ainsi commence la punition que la justice éternelle attache à tout ce qui trouble l'ordre.

CHAPITRE II.

Résolution.

FRANCISQUE, pénétré de la douleur de sa maîtresse, ne s'en rend pas moins à Metz, où l'amitié l'appelle. La vie dissipée qu'il avoit menée depuis qu'il étoit à Strasbourg, avoit effacé le souvenir de la profonde mélancolie de la Comtesse Elisabeth; mais en se rapprochant d'elle, tout ce qui tenoit à son existence se rappela fortement à sa mémoire. Il se demanda s'il pouvoit se rendre un compte satisfaisant de la manière dont il avoit employé son tems; et si des intrigues de galanteries, des bals, des spectacles, des courses de traîneaux étoient tout ce que demandoient de lui ceux

qui avoient si généreusement fourni à sa dépense ; et si quelques heures passés chaque jour chez un professeur de droit public , dont il avoit à peine lu les cahiers, et qu'il n'avoit pas même transcrits , étoient suffisantes pour lui applanir les difficultés dans une carrière honorable, il est vrai, mais où il ne pouvoit espérer avancer d'après le mystère qui environnoit son existence, que par une extrême application.

Ces réflexions le rendirent mécontent de lui-même; et sans le vif desir qu'il avoit de réparer le tems perdu, il n'auroit jamais osé revoir sa bienfaitrice. Il ne pouvoit douter qu'il devoit tout à la Chanoinesse; car il étoit impossible que M. Denis pût lui donner autant d'argent qu'il en avoit reçu depuis qu'il étoit à Strasbourg. Est-ce

donc que je pourrois supporter l'idée d'être sans cesse à charge à ceux qui ont pris soin de mon enfance, se disoit-il à lui-même ? Voilà une année presque perdue ; mais je réparerai mes torts dans les deux qui suivront. Je ne renoncerai point à l'attachement de madame Rosman ; non, elle m'est trop chère ; la passion qu'elle m'inspire me rendroit trop malheureux si je voulois la vaincre, et je serois moins capable de m'appliquer sérieusement à l'étude ; ses faveurs seront la récompense de mon travail. Content de lui-même, après avoir pris ces résolutions, il attend l'heure de se rendre au rempart. Il trouve, en y arrivant, la porte ouverte ; et à peine y étoit il entré, qu'il se sent pressé dans les bras de la Chanoinesse ; son cœur répond avec transport à ces douces caresses.

Mais il s'étonne comment une femme encore jeune, et d'une beauté supérieure à toutes celles qu'il rencontre, ne lui fait point éprouver ce trouble que la plus légère familiarité avec celle de ce sexe adorable lui cause. Est-ce donc la voix de la nature, ou le respect qu'impose la vertu, qui enchaînent ses sens? Cette pensée fait place à l'empressement de répondre à tout ce que madame Elisabeth lui dit; ils n'étoient pas encore dans le pavillon, qu'elle s'étoit déjà informée de tout ce qui l'intéressoit. Madame Delman lui fit aussi l'accueil le plus flatteur. Nous ne vous traiterons pas si mal que l'année passée, lui dit-elle en souriant; nous avons pris nos précautions d'avance; et si d'être prisonnier deux jours dans ce pavillon ne vous effraie pas, il ne tiendra qu'à vous d'y res-

ter. Nous nous sommes procurés des vivres; cet ottomane, pour un jeune homme, n'est pas un très-mauvais lit. Ainsi, nous pouvons passer ensemble tout le tems que vous serez ici, sans que mes gens en aient le moindre doute, car ils n'en ont jamais la clef. Les yeux de Francisque étoient le miroir de son ame; et il fut aisé à ces dames de lire tout le plaisir qu'il ressentoit de cet arrangement. Il trouva la Comtesse bien mieux portante que l'année d'avant; et quoiqu'il lui restât toujours un fond de mélancolie, son front paroissoit plus serein. Il s'informa aussi des nouvelles de M. Denis. — Il se porte à merveille; toujours un peu ennuyé par sa sœur, qui aime plus que jamais son voisin, dont l'inquiète curiosité, n'ayant point d'aliment pour les choses importantes,

s'exerce sur les plus petits événemens, espérant toujours qu'ils le conduiront à quelques découvertes utiles.

Francisque cherchoit à prolonger le sujet de cette conversation; il sentoit que si on l'interrogeoit sur ce qui lui étoit personnel, il n'avoit rien de bien satisfaisant à répondre; et cette crainte lui donnoit un air d'embarras qui n'échappoit point à la Comtesse; elle en devinoit la cause; car elle étoit mieux instruite de la conduite de notre héros qu'il ne le croyoit.

Monsieur Baptiste avoit à Strasbourg un ami qui suivoit secrètement les démarches de notre jeune homme, et son tuteur en faisoit part à madame Elisabeth. Celle-ci voulant cependant qu'il lui fît l'aveu de ses légèretés, l'interrogea sur la manière dont il avoit passé son tems. Il lui ré-

pondit : Mal et bien ; mal, parce que je sais peut-être moins que lorsque je suis sorti de la Flèche ; bien, parce que je me suis beaucoup amusé en très-bonne compagnie. Je vous le dis, madame, avec franchise, parce que je suis bien décidé à me livrer à présent à l'étude. Mais j'étois bien jeune ; le monde, que je ne connoissois pas, m'a ébloui, étourdi. J'ai pu oublier un instant ce que je devois à vos bontés, à celles de M. Denis ; mais je vous jure que je le réparerai. — Quand on convient de ses torts, mon ami, avec tant de candeur, il n'est pas possible de gronder ; n'en parlons plus, de jeunes et jolies femmes doivent faire oublier à seize ans une pauvre recluse, un vieux prêtre. — Ah ! jamais, jamais ; et si je vous disois..... non, c'est impossible que je

puisse vous raconter; non, je ne veux pas; mais si cela étoit possible, vous verriez que l'enivrement des passions ne me fait pas perdre un instant de vue le bonheur d'être aimé de vous. — L'enivrement des passions! quoi, mon ami; vous connoissez déjà ce malheur? — Dites, cette félicité suprême. — Ah! Francisque, Francisque, si vous saviez ce qu'elle coûte de larmes, quels maux elle entraîne après elle! J'aurois voulu vous en préserver encore quelques années; mais dès que vous avez goûté leur amorce, l'expérience seule vous guérira, puissiez-vous la faire moins cruelle que votre malheureux père; et des larmes inondèrent ses joues. L'aimable enfant du Prieuré fut vivement touché de ses pleurs; et n'osant l'interroger sur leur cause, il se disoit à lui-même:

Ce n'est donc pas à M. Denis à qui je dois le jour; car aucun malheur ne paroît avoir troublé sa vie. Madame Delman chercha à distraire son amie de ses tristes souvenirs; et la soirée se passa d'une manière charmante. A dix heures ces dames se retirèrent; et dès huit heures du matin elles étoient au pavillon. La pauvre Elisabeth auroit voulu suspendre les heures, et que celle de quitter son cher Francisque n'arrivât jamais ! Mais le tems est insensible à nos vœux, et le ciel même n'en sauroit arrêter le cours. Il fallut encore se séparer; et un an se passera sans que cette infortunée presse sur son cœur l'objet qui seul l'attache à la vie.

CHAPITRE III.

Retour.

Dès que Francisque eut quitté ses amies, il ne songea plus qu'à rejoindre sa maîtresse; et à l'aube du jour, il étoit à cheval. Il arriva à Strasbourg avant que l'on eût fermé les portes; et ne se donnant que le tems de réparer le désordre de sa toilette, il vint passer la soirée chez Herminie, qui eut bien de la peine à cacher la joie, que lui causoit son arrivée. M. Rosman et ses fils l'accueillirent aussi avec la plus sincère amitié, et lui demandèrent ce qu'il étoit devenu depuis quatre jours qu'on ne l'avoit vu. Il répondit qu'il arrivoit de Metz, où il avoit des parens.

Dès le lendemain il se trouva seul avec Herminie; et après l'avoir dédommagée des momens perdus par l'absence, il lui dit qu'il comptoit assez sur son attachement pour l'aider à mieux employer son tems, qu'il ne l'avoit fait jusqu'à présent; que plus il l'aimoit, plus il sentoit qu'il n'avoit besoin d'autre distraction au travail, que le bonheur d'être quelquefois avec elle; qu'ainsi, à compter de ce moment, il renonçoit à tout autre plaisir. Herminie trouva ce parti bien sévère; mais comme il lui promit qu'il n'en seroit pas moins assidu auprès d'elle, elle ne s'y opposa pas. Notre jeune homme fut fidèle à sa résolution, et on ne le vit presque plus au spectacle, ni dans les assemblées. Aussi en fort peu de mois il rejoignit ceux de ses émules qui l'avoient laissé loin derrière

eux. Ses professeurs étoient enchantés de son application, et M. Baptiste de son économie.

Lorsque le dix Avril arriva, il ressentit la double satisfaction et de revoir sa respectable amie, et de la rendre juge de ses progrès. La Comtesse étoit bien en état de les apprécier; car il y avoit peu de femmes aussi instruites. Elle fut comblée de joie en voyant ses vœux s'accomplir. Tu me feras oublier tous mes maux, lui disoit-elle, et j'espère, qu'en dépit de M. de Forligny, je te verrai marcher avec succès dans la carrière qui t'est destinée. Profite, mon cher fils, de son absence, qui peut-être ne sera pas bien longue, pour être en état d'obtenir un poste qui te mettra à l'abri de ses persécutions. Notre jeune homme espéroit trouver un moyen plus prompt

de les terminer ; mais il se garda bien d'en parler. Madame Delman l'engagea à passer huit jours, et ce furent les plus beaux de la vie de son intéressante amie ; mais quand il fallut se séparer, elle en avoit à peine la force. On s'accoutume si facilement au bien ; d'ailleurs, elle ne savoit pas quand elle reverroit ; et le retour du Comte, qui pouvoit arriver d'un moment à l'autre, ne lui permettoit pas d'assigner un rendez-vous à son jeune ami pour se réunir. — Laissons au tems, mon cher Francisque, à nous amener une situation plus heureuse, et ne risquons pas, par une imprudence, de perdre le fruit de dix-huit ans de précautions qui nous ont à peine soustrait à cet homme barbare. Il existe un protecteur que le ciel te ramenera peut-être un jour, et alors je ne crain-

drai plus rien pour toi. Mais d'ici là, que rien, mon ami, ne dérange le plan que nous avons formé, et dont tes progrès m'assurent la réussite. Reçois, pour prix de ton application, ce don le plus cher que je puisse t'offrir; et elle lui remit un médaillon qu'il ouvrit aussitôt. Il contenoit deux portraits, un qu'il ne put méconnoître pour être celui de la Comtesse, et un autre d'un homme de la plus superbe figure, qui paroissoit avoir au plus vingt-cinq ans. Une draperie noire couvroit l'habit avec lequel il avoit été peint, et faisoit connoître que la mort avoit terminé sa carrière.

Francisque, saisi de respect à sa vue, ne put se défendre de laisser échapper quelques larmes. Ciel! dit-il, est-ce donc là mon père? et n'est-il plus? — Je vous ai déjà dit, mon

ami, que je ne pouvois répondre à aucunes des questions que vous pourriez me faire. Je commets peut-être même en ce moment une extrême imprudence, en vous confiant ce portrait; mais que personne dans la nature ne le voie jamais. Je vous le donne, afin qu'il vous serve d'encouragement pour imiter le meilleur et le plus infortuné des hommes ; et quant au mien, j'ai pensé qu'il pourroit vous faire quelque plaisir. — Ah! dit-il, en mettant un genou en terre, et prenant sa main qu'il couvrit de baisers, rien ne pouvoit être pour moi un don plus précieux; et je jure, par ces images sacrées qui reposeront toujours sur mon cœur, de ne rien négliger pour me rendre digne et de vos bontés et de la mémoire de celui que tout me dit être mon père. La

Comtesse le releva, le serra dans ses bras, sans répondre un mot; et madame Delman le reconduisit presqu'à la porte du rempart, où la Chanoinesse n'avoit pu l'accompagner, tant elle étoit émue.

CHAPITRE IV

Nouveaux Embarras.

LES huit jours que Francisque, avoit passés à Metz, l'avoient encore plus tendrement attaché à madame Elisabeth. Elle avoit un caractère si doux, si aimable; elle lui marquoit une si vive tendresse, qu'il étoit impossible qu'un cœur aussi aimant que celui que ce jeune homme avoit reçu de la nature, ne fût vivement touché de ses marques de bonté. Il regardoit avec attendrissement son portrait, et celui de l'homme qu'elle paroissoit avoir tendrement aimé. L'idée que c'étoit celui de son père le soulageoit d'une pensée qui lui avoit toujours été pénible; parce qu'elle diminuoit mal-

gré lui l'estime qu'il auroit eue pour ses protecteurs. Il lui paroissoit alors certain qu'il n'étoit point le fils du Prieur, mais peut-être de son frère: et la disproportion d'état aura empêché ma mère de l'épouser. Allons, il est clair que je suis un enfant de l'amour; mais au moins je ne suis pas celui d'un homme à qui son état imposoit des devoirs, qu'il n'auroit pu violer sans se rendre coupable. Ce portrait en détruisant l'idée que le Prieur étoit son père, rendoit sa reconnoissance pour M. Denis plus vive, puisqu'aucun motif que celui d'une tendre pitié ne l'avoit porté à soigner son enfance.

Il reprit ses études avec plus d'ardeur, et madame Rosman même fut quelques fois négligée; elle s'en plaignoit, mais sans aigreur, parce qu'elle

étoit sûre que personne ne partageoit le cœur de son amant. Elle ne pensoit pas que les trois années qu'il devoit passer à Strasbourg, s'avançoient; et jouissant du présent avec délices, elle ne portoit point ses yeux sur l'avenir. M. Rosman qui s'étoit fort attaché à celui qu'il étoit loin d'imaginer être l'amant d'Herminie, lui parloit un jour avec intérêt des projets que ses tuteurs avoient sur lui. — Je pourrai peut-être vous être utile. Ma femme à un parent qui va être nommé à une ambassade, je l'attends sous peu de tems. Il faudra que je vous présente à lui; et d'après tout le bien que l'on peut dire de vous, je ne doute pas qu'il ne vous accepte pour secrétaire. Vous serez d'abord son homme, mais en vous conduisant bien vous ne tarderez pas à être celui du roi.

Francisque, le remercia de ses intentions à son égard, et l'assura qu'il feroit son possible pour justifier la bonne opinion, qu'il vouloit bien avoir de lui, et le quitta sans lui demander le nom de ce parent de madame Rosman, qui pouvoit lui être si utile. Rentré chez lui, il pensa que ce ne seroit qu'avec bien du regret qu'il s'éloigneroit d'Herminie : mais avoit-elle dû s'attendre à lui voir sacrifier son avancement, n'étoit-elle pas liée au sort d'un autre, et d'ailleurs, avoit-il des reproches à se faire? N'étoit-elle pas venue d'elle-même au devant de la séduction? Elle étoit bien jeune il est vrai, mais elle l'étoit moins que lui. Trois ans de soins assidus ont plus que payé l'attachement qu'elle lui avoit marqué. Quand l'estime n'est pas la base d'un sentiment, il est im-

possible de croire à sa durée. Il laissa donc M. Rosman agir pour lui, et attendit l'arrivée de l'ambassadeur sans crainte ni desir. Quelques mois se passèrent : et un soir qu'Herminie, étoit avec Francisque, et les fils de M. Rosman, dans le salon, celui-ci entre et dit à sa femme : Votre cousin arrive dans trois jours, il vient de m'écrire, il accepte la proposition que je lui avois faite en votre nom, de loger chez moi avec sa famille, jusqu'à ce que ses équipages soient arrivés, d'autant qu'il paroît décidé à ne point aller à Paris, et à se rendre en Italie par la Suisse. Vous donnerez des ordres pour que l'on prépare des logemens. Herminie ne répondit que par un signe d'approbation ; mais elle parut affectée d'une manière désagréable. Il sembloit qu'elle pressentoit le mal-

heur, dont elle étoit ménacée, et toute la soirée elle fut triste. Francisque à qui M. Rosman dit qu'il ne perdoit point de vue le projet dont il lui avoit fait part, le remercia, et se fortifia dans la résolution de ne point sacrifier sa fortune à une liaison. Cependant, voulant mettre à profit le peu de jours qui lui restoient, il demanda à madame Rosman, s'il ne pouroit pas venir chez elle le lendemain matin. — Je comptois vous le proposer. M. Rosman et ses fils vont à la campagne, et ne seront de retour que le soir. Jouissons de cette journée de liberté. On étoit si accoutumé à voir Francisque, aller et venir dans la maison, que l'on n'y faisoit pas la moindre attention. Il trouva Herminie seule dans son cabinet, et toujours plus tendre, elle voloit au devant de ses desirs. L'idée

que c'étoit peut-être la dernière fois, qu'il seroit possesseur des charmes de son amie, répandoit sur ses traits un voile de tristesse, dont Herminie s'apperçut. — Il semble, mon ami, lui dit-elle, que nos ames s'entendent, sans avoir besoin de nous communiquer nos pensées; vous êtes triste, et moi aussi. L'arrivée de ce cousin me contrarie. Je serai obligée de m'occuper de sa femme, que je connois à peine, et nous trouverons bien difficilement un moment pour être ensemble pendant leur séjour. Avant de connoître l'amour, j'aimois le monde, la dissipation; mais en m'attachant plus tendrement à vous, je me suis trouvée heureuse dans mon intérieur. Je redoute, tout ce qui peut changer momentanément mon existence; et je voudrois que M. de Forligny eût pris une autre

route. — M. de Forligny! Ciel, ai-je bien entendu? L'agitation que ce nom causa à l'amant d'Herminie, ne put lui échapper. — Qu'avez vous donc, lui dit-elle, qu'est-ce qui peut vous causer un trouble si extraordinaire?.... Adieu!... Adieu! Herminie. Je pars dans l'instant.... — Vous partez: d'où peut venir un semblable caprice? — Hélas! ce n'en est point un, ou plutôt c'est celui du sort qui me poursuit depuis ma naissance. — Non, je ne souffrirai point que vous me quittiez dans l'état où vous êtes. — Oh! laissez moi partir, ma tendre amie; un devoir sacré, m'ordonne d'aller à la rencontre de M. de Forligny. Il y a longtems que je l'attends. Je croyois que je ne pourrois le joindre qu'en France; mais puisque la fortune m'apprend la route qu'il doit tenir, il m'est plus utile

de le rencontrer, lorsqu'il est encore sur les terres de l'Empereur. — Et quel est donc votre projet, connoissez vous M. de Forligny ? — Non, je ne l'ai jamais vu, mais je lui ai voué, une haine éternelle. — Toi Francisque, haïr ! ah ! ton cœur, n'est fait que pour aimer. — Le ciel m'est témoin, que ce n'est pas moi qui ai voulu qu'il fût mon ennemi, et que s'il ne persécutoit que moi, je pourrois peut-être dédaigner de punir ses injustices. Mais il a fait le malheur, de l'être le plus vertueux. Les momens, Herminie, sont chers, et celui de la vengeance est arrivé. — Je ne puis vous comprendre ; mais ce que je sais bien, c'est que je ne souffrirai jamais que vous partiez, que je m'attache à vos pas, et que d'ussé-je me perdre, il n'y a rien que je ne fasse, pour m'opposer au

dessin que vous méditez. — Si vous saviez, Herminie, tout ce que cet homme odieux, à tenté contre moi depuis que j'existe, vous ne m'arrêteriez pas ; tant qu'il vivra je ne puis espérer un moment de repos. Je n'ignore pas qu'en l'attaquant je risque ma vie, mais il parviendra à la rendre si malheureuse, que j'aime mieux terminer mon sort, que de souffrir sans cesse. — N'est-il donc aucun moyen de le faire changer ? — Aucun, à ce que l'on assure; car ce qu'il y a de bizarre dans mon existence, c'est que j'ignore la cause, de la haine de M. de Forligny contre moi; mais elle est telle, que je n'avois pas neuf ans, qu'il à obtenu un ordre, pour me séquestrer de la société, et me faire plonger dans ces horribles maisons, où les hommes sont plus maltraités

que de vils animaux; et l'on n'a pu me préserver de sa barbarie, qu'en m'éloignant de tout ce qui m'est cher. — Eh bien, Francisque, je serai ta famille, ton appui. Oh! laisse à l'amante qui t'adore, le soin de ton sort. Tu m'assures que M. de Forligny ne te connoît pas? — Il ne m'a jamais vu. — Le nom que tu portes lui est inconnu ? — Oui. — Alors, mon ami, laisse-moi tenter un moyen, qui te réussira peut être : il déchirera mon cœur, mais moins que l'idée d'un combat qui ne peut être que funeste pour toi, quelqu'en soit l'issue. Déjà M. Rosman m'avoit dit que son intention étoit de te présenter à mon cousin, comme un jeune homme d'une grande espérance, et l'engager à te donner une place de secrétaire, dans la légation. J'avoue que ce projet,

m'avoit extrêmement affligée ; mais j'ignorois alors l'intérêt, que vous pourriez avoir à gagner les bonnes graces de mon parent. Aujourd'hui je n'hésite plus ; et dès qu'il faut que je vous perde, j'aime mieux assurer votre existence d'une manière douce et heureuse. Il est impossible que vous ne vous fassiez pas aimer du Comte, et lorsque par son crédit vous serez parvenu à une place indépendante de lui, vous pourrez le faire rougir de son injustice. Oh! mon ami, ne me refuse pas, je t'en conjure.

Francisque, attendri par les larmes de madame Rosman, étoit incertain; mais il ne put lui refuser d'attendre au moins M. de Forligny. — Quand vous l'aurez vu, disoit-elle, si l'innocente ruse que je vous propose ne vous paroît pas possible, il sera tou-

jours tems de vous déclarer : je vous procurerai plus facilement, si vous vous déterminez à cet affreux parti, les moyens de fuir; et croyez Francisque, que vous ne fuirez pas seul. Je puis supporter l'idée de votre éloignement, lorsque je vous saurai aimé, protégé par une famille puissante, et que j'aurai l'espoir de vous revoir; mais si vous êtes forcé de vous expatrier, si vous avez à redouter la misère et l'abandon, Herminie ne connoissant plus que son amour, suivra votre sort.

CHAPITRE V.

Sympathie.

FRANCISQUE, livré aux plus affreux tourmens, faisoit d'inutiles efforts, pour cacher à Herminie qu'il étoit encore loin de supporter l'idée de vivre sous le même toît que son persécuteur, et celui de ses protecteurs. Il avoit enfin raconté à son amie tout ce qu'il avoit souffert depuis qu'il pouvoit sentir l'incertitude de son sort. Il n'a point nommé M. Denis, ni la Chanoinesse : c'est la seule réserve qu'il ait eue pour elle; parce que ce n'est pas son secret; mais il n'en à pas moins payé le tribut de reconnoissance, qu'il doit à leurs soins. Herminie les aime, s'intéresse à eux, et assure

Francisque, que le parti qu'elle lui propose, est le seul qui puisse terminer leurs peines : cependant, il hésite encore. Le jour où le Comte de Forligny et sa famille doivent être à Strasbourg, est arrivé, sans que ses incertitudes soyent calmées ; et M. Rosman l'invite à souper, parce qu'il veut profiter du premier moment, pour le présenter à l'Ambassadeur. Francisque n'étoit point encore décidé à accepter, mais un regard d'Herminie, et le souvenir de tout ce qu'il doit redouter de la vivacité de sa passion, car il est certain qu'elle se perdra pour le suivre, si elle le croit malheureux, l'engage à faire l'effort de paroître devant Forligny, et à dissimuler ses projets de vengeance, jusqu'à ce qu'étant éloigné de madame Rosman, il ne soit plus possible qu'elle partage ses dangers.

Herminie trouve un instant pour lui demander si elle peut espérer qu'il s'en remettra à elle, du soin de sa vie. Il l'assure qu'il suivra sa volonté. Alors elle est au comble de la joie de ce qui eût été pour elle, il y a quelques mois le plus grand chagrin. Elle lui recommande de s'occuper de paroître avec tous ses avantages. Dans le plus simple négligé, dit-elle, tu enchantes Herminie; mais les hommes qui ne jugent que par l'extérieur, ont besoin d'être éblouis; mets donc beaucoup de recherches dans ta toilette. Il le lui promit, et sortit.

Francisque de retour chez lui, plus agité que jamais, par le desir de la vengeance ne sait à qui demander des conseils, si ce n'est aux images qu'il croit celles des auteurs de ses jours: son imagination exaltée, lui peint le

sourire qui vient errer sur leurs lèvres, lorsqu'il leur promet de punir leur persécuteur; et dès cet instant il jure d'attaquer le Comte, dès qu'il sera éloigné d'Herminie. Cependant, pour ne laisser à celle-ci aucun soupçon, il consent à se parer, et sa glace, lui dit que sa figure et ses graces, que l'art releve, doivent lui assurer le bonheur. Il ne peut alors retenir un soupir, en pensant qu'à la fleur de l'âge, et paré des dons de la nature, il va courir à une mort certaine; car s'il échappe au fer du Comte, il n'échappera pas aux recherches de la justice: mais rougissant bientôt de sa foiblesse, il se fortifie dans la résolution qu'il croit être son devoir.

L'heure s'avance, et M. de Forligny doit être arrivé. Il sort donc de chez lui. En entrant dans la cour de M.

Rosman, il apperçoit les équipages de l'Ambassadeur. Son sang bouillonne en pensant qu'il va voir cet homme féroce, qui là dévoué à l'infamie, et il est au moment de ne point entrer : mais le souvenir de madame Rosman lui donne le courage de se contraindre, et il se fait anoncer.

La haine et la vengeance étoient dans le cœur de Francisque, et il ne pouvoit consentir à voir M. de Forligny, que pour marquer la place où il pourroit le frapper, l'orsqu'en entrant dans le salon il apperçoit auprès de madame Rosman, une jeune personne, dont l'aspect suspend tous les mouvements de son ame, ou plutôt y porte un trouble inconnu. La première fois qu'il avoit vu Herminie, un feu brûlant avoit agité son être, l'idée vague du plaisir, s'étoit fait sentir

à lui; mais celle qui attire ses regards, semble n'avoir d'empire que sur son cœur, son sang s'y porte avec impétuosité, comme pour doubler sa faculté d'aimer. Il reste immobile, il craint, en faisant un pas, en prononçant un mot, de détruire le charme qu'il éprouve. Jamais rien de si ravissant ne s'est offert à sa vue; et si la beauté de cet être enchanteur surprend, enivre, l'harmonie de ses traits, où se peint la vertu la plus pure, commande le respect. Son front est le siège de la candeur, et ses longues paupières baissées semblent le voile de la pudeur. Il y avoit déjà plusieurs minutes qu'il l'admiroit en silence, lorsque M. Rosman l'apperçevant, lui dit: Ah! c'est vous, mon cher Francisque, je parlois de vous à l'instant à son excellence; et le prenant par

la main : Le voilà cet aimable jeune homme, monsieur le Comte, je ne crois pas qu'il y ait un meilleur sujet. Notre héros, qui un moment auparavant ne respiroit que la mort de M. de Forligny, se laisse conduire vers lui sans la moindre résistance; car il ne doute point que celle qui lui a causé une si vive émotion, ne soit mademoiselle de Forligny, et peut-on haïr le père de l'objet que l'on aime; car il aimoit déjà Olimpe, nom de la fille du Comte. C'étoit la première fois que l'amour, car il n'existe point sans innocence, lui avoit fait sentir son pouvoir.

Je serai fort aise, lui dit l'Ambassadeur, avec une politesse affectueuse, de donner au mari de ma cousine une marque d'amitié, en m'attachant quelqu'un qui paroît l'intéresser ; et je

me ferai un plaisir de vous guider, monsieur, dans les premiers pas de la carrière diplomatique. Francisque ne répondit que par une profonde inclination. Son cœur étoit trop plein pour trouver une expression. Herminie qui n'atribuoit le trouble de son amant qu'à la contrainte qu'il s'imposoit, et dont elle lui savoit un gré infini, le présenta à madame de Forligny. C'étoit une femme de trente-six à quarante ans, qui avoit été aussi belle que sa fille, et dont la beauté survivoit aux années, parce que les passions n'avoient point troublé sa vie. Elle n'en avoit jamais eu d'autres, que de remplir ses devoirs. Epouse fidèle, et mère tendre, elle avoit toujours mis ses plaisirs à faire le bonheur de ses semblables. Heureuse la femme qui peut se rendre un tel compte de

son existence. Cependant, la Comtesse n'avoit pas joui d'un bonheur sans nuages : le caractère impérieux du Comte eût pu être pour une autre un sujet de justifier des écarts, qui eussent détruit l'harmonie de la famille. Mais madame de Forliyny avoit un caractère si doux, si patient, qu'elle étoit parvenue à tempérer la violence de celui de son époux, et elle goûtoit à la fin de son été, le prix des sacrifices qu'elle avoit faits dans son printems. Il étoit aisé de lire sur sa physionomie où la sensibilité étoit peinte, qu'elle n'avoit jamais trempé dans les complots du Comte, qui auroit rougi de l'en instruire. Francisque se sentit entraîné vers elle; et si sa fille avoit tout son amour, madame de Forligny lui parut mériter tout son respect et toute sa vénération. Pourrai-je espérer

lui dit-il, madame, que vous seconderez les soins de M. et de madame Rosman, pour obtenir les bontés de M. l'Ambassadeur? — Avec une figure comme la votre, répondit la Comtesse, et d'après tout le bien que disent de vous ceux qui vous connoissent, il seroit difficile de ne pas inspirer le plus vif intérêt; et se penchant vers Herminie: J'ai peu vu, lui dit-elle, de physionomie aussi intéressante? Hélas! il me rappelle!... Il étoit de son âge.... Vingt ans se sont passés et mes regrets sont toujours les mêmes! Madame Rosman qui croyoit que l'on ne pouvoit aimer que d'amour, étonnée de cette confidence de l'Ambassadrice, et sensible à sa confiance, lui serra la main; et voulant en quelque sorte y répon-pondre lui dit: ah! il est des êtres que l'on n'oublie jamais, et si on avoit le

malheur

malheur de leur survivre ; la vie ne seroit plus qu'un fardeau. En finissant ces mots, ses regards se portèrent sur Francisque d'une manière si tendre, qu'il en fut embarrassé, et il craignit que son trouble n'apprît à Olimpe un secret qu'il avoit un si grand intérêt à lui cacher. Celui de madame de Forligny en le fixant n'étoit pas moins grand; mais il avoit une cause bien différente. Pour Olimpe elle avoit à peine levé ses beaux yeux sur Francisque, qu'ils se baissèrent, et un vif incarnat couvrit ses joues. Ce n'étoit point à la timidité que l'on pouvoit attribuer son émotion. Elevée dans le grand monde, elle avoit paru avec sa mère dans les diverses cours, où son père avoit été ministre; elle avoit cette honnête assurance, qu'un cœur pur trouve auprès d'une mère, dont

la prudence guide toutes les démarches. Mais Olimpe qui a vu les hommes les plus séduisants avec indifférence, qui avoit supplié la Comtesse de refuser pour elle des partis avantageux, parce qu'elle ne vouloit pas se marier avant dix-huit ans, éprouve à la vue de Francisque un trouble dont elle ignore la cause. Son cœur bat avec vitesse, un léger frémissement passe dans ses veines, elle voit Francisque, et ne voit plus que lui. La même étincelle qui est partie de ses yeux pour embraser ce jeune homme, réagit sur elle, et l'échauffe à son tour d'un feu si doux, qu'il lui semble recevoir une nouvelle existence. Pensive, elle s'interroge; et comme pour échapper au bonheur qu'elle ressent, et dont elle craint l'illusion, elle se jette dans les bras de sa mere. Qu'as-tu, mon enfant, dit

l'Ambassadrice ? — Je ne sais, mais je ne me trouve pas bien. — Il fait peut-être trop chaud ici, dit madame Rosman : et Francisque renverse tout pour ouvrir les fenêtres. La Comtesse qui n'a jamais connu l'amour, et dont l'ame ardente à porté sur sa fille toutes ses facultés, s'allarme, et la serrant contre son cœur, respire à peine dans la crainte qu'une maladie subite ne menace les jours de l'unique objet de ses affections. Ce n'est rien, lui disoit Olimpe, à qui elle faisoit respirer des sels que l'on s'étoit empressé de lui présenter. — Ce n'est rien ! mais qu'as-tu donc ? — C'est un nuage qui a obscurci ma vue, un tremblement ; ah ! maman, je n'ai rien éprouvé de semblable. — Avec la permission de madame Rosman, dit la Comtesse, nous pourrions nous retirer. C'est

peut-être la fatigue de la route? — Non, non maman, s'écrie-t-elle avec vivacité; non, je suis mieux ici qu'ailleurs. Francisque, les yeux fixés sur Olimpe, la considéroit en silence. Il partageoit l'inquiétude de sa mère; que dis-je? les siennes étoient peut-être plus vives encore; car tout dans l'amour est extrême. Mais lorsqu'il lui entendit dire qu'elle aimoit mieux rester, une joie secrète s'empara de son ame. Il espéra sans avoir aucune raison d'espérer; et par un instinct qui n'appartient qu'aux amans, il devina qu'Olimpe ne restoit que pour lui; et oubliant l'immense distance qui les sépare, son cœur vole au-devant des illusions d'un bonheur qui ne peut exister pour lui. Ce moment décide de sa vie; madame Rosman est oubliée; il ne la voit même plus, et il fait dans

son cœur à la belle Olimpe le serment de ne vivre que pour elle.

Celle-ci, remise de cette violente émotion, reprit bientôt le calme de l'innocence. Tel le crystal d'une onde limpide, qu'un souffle violent vient agiter, recouvre promptement sa transparence, et peint de nouveau, à la timide bergère, l'image de ses attraits.

On passa dans la salle à manger, où un souper excellent étoit préparé pour les voyageurs. Olimpe parla peu, mais ce qu'elle dit étoit plein d'esprit et de grace. Sa mère recueilloit chaque mot qui s'échappoit de ses lèvres : on voyoit qu'elle ne vivoit que de la vie d'Olimpe, et que son ame sembloit oublier sa propre enveloppe, pour se fixer auprès de cette fille chérie. Le Comte ne lui témoignoit point

cette vive tendresse ; mais cependant il étoit aisé de voir qu'il étoit fier de sa beauté, qui jointe à l'immense fortune dont sa fille étoit seule héritière, lui donnoit l'espérance de lui faire faire un grand mariage : il la regardoit comme un moyen de s'élever, et tenoit à elle par ambition, sa passion dominante. Francisque le vit, et ne douta plus que l'amour qu'elle lui inspiroit devoit-être sans espérance: les épines cuisantes de la douleur germèrent donc pour lui, au même instant que les roses du plaisir.

On ne prolongea pas la soirée. Madame de Forligny inquiète de l'indisposition de sa fille, demanda à se retirer, et Olimpe n'osa pas insister. Cependant un instinct involontaire, lui fit regarder autour d'elle en quittant le salon, comme si elle y laissoit quelque

chose. Francisque qui ne lui avoit pas encore adressé la parole, voyant ce mouvement, s'approche, et lui dit : Que cherchez vous, mademoiselle ? — Moi, monsieur, je ne cherche rien, reprit Olimpe d'un ton embarrassé ; et elle se hâta de suivre sa mère. Comme Francisque vouloit aussi sortir, afin de s'abandonner aux charmes du nouveau sentiment qui régnoit dans son ame, madame Rosman le retint, et lui dit : Nous allons demain à la campagne, ou mon mari à fait préparer une fête ; vous y viendrez, et voici la clef du jardin de la grotte. Rien dans la disposition où étoit Francisque, ne pouvoit lui être moins agréable. Cependant il n'osa pas refuser. Oh ! femmes, êtres tendres et trop foibles, si vous pouviez lire dans le cœur de l'amant qui vous presse de vous ren-

dre à ses vœux, ce qu'il éprouvera un jour, lorsque sûre, à ce que vous croirez, de sa tendresse, vous lui demandrez de venir partager des feux, dont il ne brûle plus pour vous, vous ne seriez pas assez imprudentes, pour risquer le repos de votre vie, pour un éclair de plaisirs.

Francisque, tout entier à mademoiselle de Forligny, pensa à peine au rendez-vous, mais bien à l'invitation de se rendre à la campagne; il auroit même desiré voir ces dames à Strasbourg; mais il n'osa pas; et ne calculant les heures que par l'impatience de revoir Olimpe, il arriva à la maison de campagne de madame Rosman, près de deux heures avant la première voiture. Enfin Ulric et son frère, qui étoient chargés par leur père de s'assurer s'il ne manqueroit rien à

la fête, vinrent à six heures et ne furent pas peu surpris de trouver leur ami. Nous avons passé chez vous, lui dirent-ils, pour vous amener, et on nous a dit qu'il y avoit très-longtems que vous étiez parti. Oui, reprit-il d'une manière indifférente; il faisoit très-beau, et je suis venu en me promenant, et dans l'espérance que ma belle-mère seroit arrivée avant ces dames. — Allons, convenez de bonne foi, que vous ne la quittez pas sans regret. — Il seroit difficile de n'en pas avoir, en s'éloignant d'une famille comme la vôtre. — C'est très-poli pour tous ceux qui la composent; mais je vous avoue, continua Ulric, que j'étois intimément persuadé qu'Herminie vous intéressoit vivement!.... — Ah! je vous jure, parole d'honneur, que non, dit Francisque

avec un accent si vrai, que son ami le crut; en effet à cet instant il ne pensoit pas à madame Rosman. — Vous vous en êtes donc tenu à la petite Allemande? — A elle ou à d'autres, mais ce qui est certain c'est que je n'ai eu jusqu'à présent nulle idée de l'amour. — En ce cas, je vous plains; car il est impossible, que destiné à vivre en société avec mademoiselle de Forligny, elle ne vous fasse pas éprouver la puissance de ses charmes; et ce sera pour vous un grand malheur. On dit qu'il n'y a rien de plus orgueilleux que son père; et qu'il ne la mariera qu'à un homme qui lui donnera le tabouret. J'espère, dit notre héros, être assez maître de moi, pour ne me pas laisser entraîner à une aussi folle présomption. On peut admirer les étoiles; mais .... La voiture de l'am-

bassadrice et celles de plusieurs dames de Strasbourg, arrivèrent à l'instant, et finirent une conversation qui tourmentoit Francisque. Madame Rosman étoit dans le carosse de la Comtesse, avec la mère et la fille. Olimpe descendit la première, et il eut la douleur de voir Ulric lui offrir la main, pour monter les marches du vestibule. Son frère la donna à madame de Forligny, et il fut réduit à aider Herminie à descendre. Mais avec quelle froideur il reçut dans ses bras celle que deux jours avant il préféroit à la nature entière. Que vous avez l'air triste! lui dit-elle. — Hélas! je m'éloigne de vous, je pars avec un homme que je déteste, est-il étonnant qu'un nuage de tristesse obcurcisse me yeux? Jouissons au moins, reprit cette femme, tendre et voluptueuse, jouissons mon ami, du

peu de momens qui nous restent, et qui, j'espère, renaîtront. Son amant ne lui répondit pas ; mais elle prit pour de la prudence, ce qui n'étoit que de la froideur.

Rien ne fut plus brillant, et de meilleur goût que la fête. M. et madame de Forligny en paroissoient très-reconnoîssans, et Olimpe s'amusoit avec l'ingénuité de son âge, sur-tout lorsque Francisque n'étoit pas éloigné. Revenue de la première agitation que la vue de ce jeune homme lui avoit fait éprouver, elle trouvoit tout simple le plaisir qu'elle goûtoit près de lui, parce qu'elle le regardoit comme ce qu'elle avoit rencontré de plus aimable. On admira un menuet de la cour qu'ils dansèrent avec une grace et une précision qui ne se peuvent rendre. Herminie en éprouva une secrète

jalousie; mais en se rappellant que depuis trois ans elle n'avoit pas eu un moment à se plaindre de son ami, elle rejeta le soupçon aussi promptement qu'il s'étoit glissé dans son ame. D'ailleurs, se disoit-elle à elle même, il ne peut avoir l'idée de séduire Olimpe; son ame est trop pure, et encore moins celle de l'épouser; il n'a pas une si absurde vanité.

Cependant, l'Ambassadrice ne cessoit d'avoir les yeux fixés sur notre jeune homme; chacun de ses mouvemens lui rappeloit un objet chéri, qu'elle pleuroit depuis si long-tems; mais sur-tout le son de sa voix, lui faisoit une telle impression, que ses yeux se remplissoient de larmes. Ceux qui ne connoîssoient pas le cœur de madame de Forligny, et qui ne savoient pas qu'elle est le sanctuaire de

la vertu, osoient calomnier ces émotions qu'elle ne cherchoit point à cacher, parce qu'elle n'avoit point à en rougir. Les jeunes gens pour quî rien n'est sacré, plaisantent Francisque sur la conquête qu'il a faite, et l'assurent qu'en répondant aux tendres vœux de la Comtesse, elle le menera loin. Francisque dont le monde n'a point corrompu le cœur, est bien loin d'imaginer qu'une mère de famille respectable puisse se prendre d'amour pour un jeune homme, qui seroit son fils; il ignore la cause de l'attendrissement de la Comtesse, mais il aime mieux ne point la pénétrer, que de l'attribuer à un sentiment toujours déshonorant, dans une femme à qui son âge ne promet plus de retour.

Cependant le bal se prolongeoit, et Herminie commençant à craindre

qu'il fût impossible de se rendre au jardin de la grotte, trouva l'instant de s'approcher de Francisque, et lui dit: Je vois bien, mon ami, qu'il faut renoncer pour cette nuit au bonheur que je m'étois promis. Nous resterons ici, et je vous en dédommagerai demain. Francisque se précipita sur sa main qu'il baisa avec une ardeur extrême, pour la remercier, non du rendez-vous du lendemain, mais de la bonté qu'elle avoit de le dispenser de celui de la nuit présente; et la confiante Herminie s'y trompa facilement; d'autres en sa place auroient été dans la même erreur.

CHAPITRE VI

Départ.

Il étoit quatre heures du matin, et le bal étoit plus animé que jamais, quand on vint dire au Comte de Forligny qu'un courier venoit d'arriver. Il sortit; et après avoir parcouru les dépêches dont il étoit chargé, il rentra et appelant Francisque, qui venoit de finir de danser une allemande avec madame Rosman, il lui dit: Puis-je compter sur vous d'ici à une demi-heure? un courier qui vient de m'apporter une lettre du Ministre m'oblige à partir sur-le-champ. Ces dames ont besoin de repos; je ne veux pas leur dire que je pars; je laisserai une lettre pour ma femme, qui me rejoindra

avec ma fille, à petites journées, suivant notre premier plan; j'ai ce que je desire, qu'Olimpe voye les beautés qu'offre le pays qu'elle doit traverser; mais pour nous il faut que nous fassions la plus grande diligence pour arriver en peu de jours à notre destination. Ne vous inquiétez pas, si vous ne pouvez emporter vos effets, ces dames s'en chargeront: quant à l'argent, nous n'avons point encore parlé des honoraires.— Je vous prie, monsieur le Comte, de n'y point penser: ma fortune est suffisante à mon existence, et mon tuteur, qui est M. Baptiste, notaire, me fera passer ma pension à Naples comme ici; mais n'ayant que quinze louis dans ma poche, si nous ne rentrons pas à Strasbourg, et que je ne puisse pas y prendre environ cinquante louis qui me restent, vous m'obligerez de me

les prêter, d'autant que madame la Comtesse de Forligny voudra bien vous les rapporter, parce que je chargerai Ulric Rosman de les lui remettre. Au moins, dit le Comte, vous ne refuserez pas un logement et ma table? — Comme c'est un honneur auquel je suis très-sensible, je l'accepterai avec reconnoissance. — Afin qu'on ne se doute de rien, dansez encore une contre-danse avec ma fille : je vais donner ordre qu'on mette mes chevaux, écrire un mot à Rosman, et nous partirons ensuite sans dire adieu, ce qui nous retarderoit; et les ordres de la cour sont pressés. Jamais M. de Forligny n'avoit pu rendre à Francisque un plus important service, il lui évitoit l'embarras de feindre avec madame Rosman, un désespoir qu'il étoit si loin de sentir, et quoiqu'il se

fût flatté de faire cette longue route avec Olimpe, le plaisir qu'il s'étoit promis de la voir à chaque instant étoit pour lui moins délicieux, qu'il n'étoit tourmenté par la crainte de se trahir auprès de madame Romsan. Il ne balança donc pas à se rendre au signal convenu; et tandis que la pauvre Herminie l'attendoit pour la première allemande, et qu'Olimpe se demandoit à elle-même pourquoi elle n'avoit jamais eu tant de plaisir à aucun bal, Francisque assis auprès du Comte, dans une voiture aussi douce que légère, prenoit le chemin de la Suisse. Qu'elle étonnante destinée, disoit-il: si la Comtesse Elisabeth me savoit seul avec son plus mortel ennemi, qui comble de marques d'intérêt, et se charge de la fortune de ce jeune homme, qu'il a voulu perdre; et que

lui qui ne respiroit que le desir de se venger, n'ait d'autre volonté que de lui plaire; voilà ce qu'elle ne pourrait croire; voilà cependant les effets de ces passions dont elle dit tant de mal. Si la jolie madame Rosman ne m'avoit pas aimé, si je n'étois pas enchaîné par Olimpe, rien de tout cela ne seroit arrivé; et si je dois à l'amour ma naissance et mes malheurs, il paroît que je lui devrai un jour ma fortune, et peut-être une félicité bien plus grande. Il s'entretenoit ainsi de ses plus douces espérances, et ne donnoit pas un regret à la pauvre Herminie. Il s'endormit, et sa dernière pensée fut pour la fille de son persécuteur; il ne se réveilla que fort tard dans la matinée. Lorsqu'il ouvrit les yeux, le comte lui dit: J'admirois avec quelle tranquilité vous dormiez, à votre âge,

jeune homme, aucun soucis dévorant n'a encore troublé le repos de l'ame; pour moi je ne dors plus depuis bien des années. J'ai tout sujet de me louer de la fortune, et je ne jouis de rien par l'inquiétude de me voir tout enlever d'un moment à l'autre. — Avec des revenus aussi considérables, monsieur le Comte, la faveur de la cour, que pouvez-vous craindre ?— On a vu les maisons les plus opulentes ruinées par un procès; et dans le poste que j'occupe, il ne faut que la faute la plus légère pour être disgracié. Ah! l'ambition, lorsque l'on en fait son unique passion, ne laisse plus de repos au cœur qu'elle occupe. Je répète. Je voudrois être à votre âge et dormir comme vous. Francisque vit bien que les remords troubloient la conscience du Comte, et il en augura

bien pour l'avenir; car il ne concevoit pas comment on pouvoit résister à cette voix intérieure qui nous rappelle nos devoirs. Francisque n'avoit pas vingt-ans, et à cet âge la vertu se montre encore avec tous ses charmes. Ils courroient jour et nuit, et notre jeune homme ne pouvoit rassasier ses yeux des sublimes tableaux que la nature lui offroit. Il auroit voulu pouvoir descendre à chaque pas pour admirer ces sites enchânteurs. Mais l'Ambassadeur, qui n'étoit occupé que d'établir la confiance du Roi, en mettant la plus grande célérité à exécuter ses ordres, ne se reposoit que deux heures, et payoit triple guide aux postillons, pour arriver plutôt. Enfin ses vœux furent accomplis: il fut à Naples, avant l'Ambassadeur d'Angleterre, sur qui il vouloit pren-

dre le pas. C'étoit une des choses importantes que contenoit la dépêche; et un si haut intérêt méritoit bien que l'on crevât les chevaux et prodiguât l'argent.

Dès que Francisque fut à Naples, il écrivit à M. Baptiste pour lui faire part de son arrivée dans cette ville avec M. de Forligny; et à son ami Ulric, pour le prier de faire ses excuses à sa belle-mère, d'être parti sans prendre congé d'elle. Le tuteur répondit en louant la conduite du jeune homme, qui étoit approuvée de tout ce qui s'intéressoit à lui. Quand à Ulric, il mandoit que madame Rosman étoit d'une extrême tristesse depuis son départ; que quelques-unes de ses amies s'en étoient apperçues, et le lui avoient dit avec cette bienveillance commune à leur sexe; et que pour

se soustraire à ces interprétations malignes; elle étoit partie pour Lichtenau, où elle vivoit dans la plus profonde retraite. Francisque en fut légérement touché. Olimpe arrivoit dans trois jours, et il reste peu de place aux regrets pour une maîtresse, que le plaisir seul vous a donné, quand on attend l'objet de sa vénération et de son amour. Depuis deux mois que Francisque étoit à Naples, M. de Forligny, qui n'avoit eu qu'à se louer de son zèle et de son exactitude, l'aimoit autant qu'il pouvoit l'aimer. Il sembloit même prendre tellement confiance en lui, que son secret étoit prêt à lui échapper; mais il étoit retenu par de trop fortes considérations pour se trahir à ce point...

Cependant l'aimable enfant du Prieuré, en qualité de secrétaire, re-

cevoit tous les paquets de son excellence, et les ouvroit tous pour lui en rendre compte. Quel fut son trouble en reconnoissant, sur l'adresse d'une lettre, l'écriture du Curé de Normont; il eut la pensée de la soustraire; mais l'honneur lui fit rejeter cette idée, comme un abus de confiance dont il étoit incapable. Il hésitoit à rompre le cachet, et alloit se décider à la remettre, sans l'ouvrir, à l'Ambassadeur, quand il réfléchit que cela pourroit paroître extraordinaire au Comte, et donner des soupçons; d'ailleurs, puisque les fonctions de sa place l'autorisoient à connoître le contenu de cet écrit, pourquoi ne le liroit-il pas? Il rompit le cachet, et trouva ce qui suit:

Lettre du Curé de Normont à son excellence monsieur le Comte de Forligny.

Normont, le 13 Octobre 17**.

VOTRE EXCELLENCE

SAURA que je n'ai rien négligé pour avoir des nouvelles de ce petit vaurien, et qu'il m'est impossible de m'en procurer; son imbécille de père, ou le diable, l'ont si bien caché, que, depuis le jour où je l'ai rencontré à l'hôtel d'Angleterre, et où j'ai couru après lui jusqu'à Bondi, je n'ai pu appercevoir aucune trace de lui. Cependant, il n'est certainement pas mort; car le cher Prieur a une tendresse trop paternelle, pour qu'il eût appris tranquillement cette nouvelle; et ne passant pas un jour sans aller chez lui, j'aurois surpris ses larmes.

Je crois au contraire que tout réussit pour l'enfant du Prieuré ; car le saint homme a une figure d'hilarité, qui annonce le contentement de son cœur. Il est impossible de surprendre aucune lettre ; il n'en reçoit point, ou, selon toute apparence, il se les fait adresser, poste restante, dans quelque ville du voisinage ; car il fait des voyages à S**, à Ch**, à Rheims ; mais laquelle de ces villes a-t-il choisi pour les recevoir ? Cependant, si votre excellence vouloit, on pourroit obtenir un ordre pour que les directeurs de la poste soient obligés de remettre les paquets adressés à cet hypocrite, que pour l'intérêt de la religion, il seroit bien fait de démasquer. Enfin, je ferai tout ce que son excellence desirera ; mais il faudroit me faire appuyer par *l'Autorité*. Il y a bien long-tems,

que son excellence ne m'a honoré de son souvenir. Voilà l'hiver qui approche; M. le Comte sait que ma cure est bien modique, et qu'il y a bien des choses que cette saison exige, surtout quand pour ses intérêts je suis obligé de faire des courses continuelles, qui, j'espère, ne seront pas toujours inutiles; car je n'ai rien plus à cœur, que d'assurer son excellence du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

ALLIN, CURÉ DE NORMONT.

Est-il possible! s'écria douloureusement Francisque, que les mortels se donnent tant de peine pour faire le mal! Et que lui ai-je fait à cet homme, pour vouloir absolument me perdre, en secondant les projets du Comte de Forligny; et je souffrirois en silence que ces barbares trament sourde-

ment ma ruine; non, il est tems de mettre fin à leur inquisition. Allons porter cette lettre à l'Ambassadeur; qu'il sache que ce Charles, qu'il cherche depuis onze ans, n'est autre que moi, et que je suis décidé à vendre chèrement ma liberté; mais qu'au moins il laisse tranquille le vertueux Prieur. Je dois le délivrer des persécutions qu'il a éprouvées à mon sujet; soit que M. Denis n'ait suivi envers moi que les sentimens de l'humanité, soit, comme paroît le croire cet Allin, qui peut-être est bien informé que ce soit à lui à qui je doive le jour, je ne balance plus; il prit la lettre et une paire de pistolets, et sortit de sa cham. bre pour aller trouver l'Ambassadeur; mais en traversant la galerie, le souvenir d'Olimpe se présente à lui : que va-t-il faire? perdre sans retour l'es-

poir de la revoir, attaquer les jours de son père; à cette seule pensée, son sang se glace d'effroi; il sent sa colère céder à l'amour; et dût-il être la victime du Comte, il subira son sort; et entrant dans le cabinet de l'Ambassadeur avec un calme dont il ne se seroit pas cru susceptible, il lui remit ses lettres. Dès que M. de Forligny apperçut l'écriture du Curé de Normont, ses yeux s'animèrent; il la prit avec une extrême agitation; mais après l'avoir parcourue, il la rejeta sur son bureau, avec humeur. — Cet homme est la mouche du coche; il passe sa vie à s'agiter pour ne rien faire. Ne diroit-on pas qu'il m'a rendu d'importans services? depuis onze ans il me fait payer les espérances qu'il me donne, comme des réalités. N'importe; puis prenant un morceau de papier, il fit

un bon de vingt-cinq louis sur son intendant. — Vous joindrez ce bon à la lettre que vous ferez en réponse à celle-ci, et que vous m'apporterez à signer. Il jeta un coup-d'œil sur les autres dépêches; et ayant donné quelques notes à Francisque, il lui dit de hâter son courier, parce qu'ils partiroient aussitôt le dîner, pour aller au-devant de ces dames, à quelques milles de Naples. A ces mots, Francisque ressentit une joie qui dissipa entièrement l'émotion qu'il éprouvoit; et trop heureux de revoir Olimpe, il borna sa vengeance à répondre au Curé de Normont pour M. de Forligny, en ces termes :

Réponse du Comte de Forligny, à M. le Curé de Normont.

Je suis vraiment étonné, monsieur

le Curé, que vous mettiez plus de suite que moi à la recherche de ce jeune homme, qui certainement n'existe plus. Je rougirois d'employer le moyen odieux que vous m'offrez, et qui, je vous l'avoue, me donne mauvaise opinion de vous. Cependant, comme toute peine demande salaire, je vous donne à prendre, sur mon intendant, vingt-cinq louis; mais que ce soit la dernière fois que j'entende parler d'une affaire qui me donne des souvenirs désagréables.

Tout à vous,

LE COMTE DE FORLIGNY.

Francisque relut sa lettre, la trouva bien, trembla seulement que l'Ambassadeur ne la vît avant d'y mettre sa signature; mais il étoit si pressé de partir, et avoit tant de lettres à signer,

que celle-là passa comme les autres. Dès que le paquet fut fermé, on partit; et comme ils approchoient de Caserte, on apperçut les voitures de l'Ambassadrice.

CHAPITRE VII.

Il est sûr d'être aimé.

MONSIEUR de Forligny fit arrêter son carosse, et mit pied à terre. Sans jamais avoir eu d'amour pour la Comtesse, son cœur n'en étoit pas susceptible; il avoit pour elle une vénération profonde. La conduite de madame de Forligny avoit toujours été si bonne; elle avoit eu des soins si constans pour lui, qu'il étoit malheureux loin d'elle. D'ailleurs, il sembloit que les vertus de sa compagne dussent lui servir d'égide contre les remords dont il étoit dévoré. Ce fut donc avec une grande satisfaction qu'il la serra dans ses bras.

Dès que ces dames apperçurent la

voiture du Comte, elles descendirent de la leur. Olimpe, d'abord entraînée vers son père, n'avoit point apperçu Francisque. Dans les êtres vraiment vertueux, les sentimens de la nature vont avant l'amour; mais lorsque son cœur eut rendu à l'Ambassadeur son premier hommage, elle chercha timidement notre jeune homme, dont l'absence n'avoit point diminué les droits: ses yeux se portèrent sur lui, et rencontrèrent les siens; ce regard confondit leurs ames; il sembloit qu'ils se réunissoient pour ne se jamais séparer. Madame de Forligny accueillit l'enfant du Prieuré avec sa bonté ordinaire; et au moment où il se préparoit tristement à rentrer seul dans la voiture du Comte, qui étoit monté dans celle de sa femme, elle lui dit obligeamment: Vous n'êtes pas venu

au-devant de nous, monsieur, pour nous quitter aussitôt; il y a encore une place dans ma voiture, et elle ne peut être mieux occupée. On juge du plaisir extrême que ces mots firent éprouver à notre héros, qui se trouvoit assez près d'Olimpe; il faut avoir aimé pour sentir tout le charme d'être dans la même voiture que l'objet adoré. L'haleine parfumée de sa maîtresse, resserrée dans un si petit espace, embaumoit l'air; il la respiroit avec volupté. Quelque soin qu'Olimpe eût de s'éloigner de lui, le mouvement de la voiture les rapprochoit. Son pied rencontroit le sien; son genou étoit légèrement pressé par celui de Francisque, et le silence qu'ils gardoient par respect pour monsieur et madame de Forligny, tournoit encore au profit de leurs mutuels sentimens. Les

ames ont une voix qui se fait entendre sans le secours de la parole ; et si on avoit pu lire dans leur cœur, on eût vu que leurs pensées se répondoient ; mais quelle plume pourroit rendre ces expressions enflammées, qui sont d'autant plus ardentes, que, restant concentrées, elles ne sont point arrêtées dans leur cours par le respect des convenances. Ainsi, avant d'être arrivés à Naples, nos amans s'étoient dit, sans parler, tout ce que plusieurs mois de séjour, sous le même toît, ne leur permettra pas d'oser se répéter.

Le chemin leur parut court ; et quoiqu'ils fussent certains qu'une fois arrivés ils ne se quitteroient pas, ils éprouvoient un charme si grand, qu'ils craignoient, en changeant de place, de le voir évanouir ; car tout étoit mutuel en eux, et jamais l'amour n'avoit

réuni deux cœurs plus faits l'un pour l'autre.

Le Comte avoit invité quelques personnes à souper, entr'autres le marquis de Cerbelly et son fils, jeune homme de vingt-deux ans, qui avoit une de ces physionomies qui semble dire: Voyez que je suis beau! est-il possible de me résister! D'ailleurs, comptant sur l'illustration de sa maison, et les grandes possessions de son père, il étoit sûr que, dès l'instant où il consentiroit à perdre sa liberté, il n'y auroit pas une jeune personne qui ne s'honorât d'être sa femme; mais il n'en avoit pas encore trouvé qui fût digne de lui. Lorsqu'il vit Olimpe, malgré la fatigue du voyage, et le peu de recherches de sa toilette, il fut frappé de l'éclat de sa beauté; et la glace qui environnoit ce cœur où la vanité avoit

seule régnée, fit place à un feu qui lui étoit inconnu. Un cri d'admiration peignit l'impression qu'il éprouvoit, et causa un extrême chagrin à Francisque, en dissipant les illusions dont il s'étoit bercé pendant le court trajet de Caserte à Naples. Il sentit l'énorme distance qui étoit entre lui et l'objet de son amour, et qu'il auroit pour rivaux des hommes importans par leurs titres et leurs richesses, par conséquent certains de l'approbation du Comte. Cependant il vit aussi avec grand plaisir qu'Olimpe ne faisoit aucune attention à César Cerbelly, et que madame de Forligny n'avoit avec lui qu'une politesse froide, qui ne pouvoit lui donner aucun espoir; mais un fat trouve toujours en lui assez de raison pour se croire préféré! et César eût toute la soirée un air de triomphe, que

notre jeune homme auroit bien voulu humilier.

Un mois se passa sans apporter aucun changement dans la situation de Francisque ; il se laissoit entraîner au sentiment irrésistible qu'Olimpe lui inspiroit; et celle-ci, encouragée par le ton affectueux que sa mère avoit avec son amant , ne s'apperçevoit pas des progrès qu'il faisoit sur son cœur. Le charme de l'innocence ajoutoit à celui de l'amour, et ils s'en dormoient sur le bord de l'abîme. Lorsqu'ils furent tirés de leur sécurité, par la démarche du Marquis de Cerbelly , qui idolâtroit son fils, et qui, apprenant qu'il ne respiroit que pour Olimpe, qui étoit un parti très-avantageux, se détermina à la demander pour lui en mariage. Le Comte n'accepta ni ne rejeta ses offres, et dit qu'il falloit savoir si César

plaisoit à sa fille. Cette réponse tenoit moins à sa tendresse pour Olimpe, qu'au peu de desir qu'il avoit de la marier dans un pays étranger. Il sentoit qu'il avoit besoin de s'appuyer du crédit d'une famille puissante à la cour de France; car il étoit loin d'être tranquille; et un pressentiment douloureux sembloit lui prédire qu'il verroit échapper de ses mains l'immense fortune dont il jouissoit avec tant d'inquiétude. Cependant il crut ne devoir pas laisser ignorer à sa fille l'impression que ses charmes avoient fait sur César; et dès le jour même, en prenant le café, il fit part à sa femme de la proposition du Marquis. Olimpe, malgré la crainte que la sévérité habituelle de son père lui inspiroit, fut si frappée de l'idée d'être séparée pour jamais de celui qui régnoit sur son

ame, qu'elle laissa à peine au Comte le tems d'achever; et se précipitant dans les bras de sa mère, pour cacher son trouble, lui dit : Pourriez-vous supporter que je fusse liée dans un pays étranger, sans espoir; lorsque vous seriez retourné en France, de vous revoir jamais, plutôt mourir? — Quelle exagération de sentimens, reprit froidement le Comte! l'idée que sa fille vouloit s'appuyer du crédit de sa mère, pour se soustraire à sa puissance, le faisoit alors pencher pour Cerbelly. Vous savez, mademoiselle, que je hais ces tournures romanesques; on vit par-tout lorsque l'on est à la place où les décrets du sort vous ont mis; s'il me convenoit que vous épousassiez César, vous n'auriez autre chose à faire qu'à obéir, et votre mère

n'auroit pas le droit de s'opposer à mes volontés.

Ces mots, l'air impérieux dont l'Ambassadeur les prononça, glacèrent de crainte la pauvre Olimpe, et pénétrèrent Francisque d'une douleur qu'il pouvoit à peine dissimuler. Je crois, mon ami, reprit madame de Forligny avec une douceur charmante, que vous n'avez pas plus envie que notre enfant de la séparer de nous; elle a tort de s'allarmer d'une proposition que je suis bien sûre que vous n'avez pas faite sérieusement. L'Ambassadeur, embarrassé d'avoir été pénétré, se leva sans répondre, et laissa madame de Forligny avec sa fille et Francisque.

Si l'Ambassadrice n'avoit pas été allarmée de la demande de Cerbelly, elle le fut infiniment du trouble où

elle avoit jeté nos amans ; car elle avoit remarqué celui de Francisque, et se disoit: Ce jeune homme aime ma fille; tout en lui peint des passions ardentes; et que n'ai-je pas à en redouter, dès que ma fille paroît être sensible à son amour ? Ce sentiment dont elle avoit su défendre son cœur, la tourmentera-t-il donc sans cesse dans les autres? Il lui avoit fait déjà répandre bien des larmes; mais combien seront plus amères celles qu'elle versera sur le sort de sa fille! de sa fille qui est devenue le seul objet de toutes ses affections! Elle aime Francisque, et elle en est idolâtrée. Les pauvres enfans! que feront-ils tout entier à un sentiment qui ne peut leur préparer que des chagrins cuisans ; car jamais M. de Forligny ne consentira à leur union.

Tandis que ces tristes pensées occu-

poient la Comtesse, les cœurs de nos amans n'étoient pas moins agités. Francisque se promenoit à pas lents dans la chambre ; et Olimpe, les yeux baissés, craignoit que sa mère ne lût dans son ame, moins par la crainte du blâme, que par celle de l'affliger. Il y avoit près d'un quart-d'heure qu'ils gardoient le plus profond silence, lorsque madame de Forligny le rompit pour demander à sa fille si elle vouloit venir dans le jardin. Olimpe se leva, et Francisque alloit se retirer, lorsque madame de Forligny lui dit qu'elle desiroit qu'il voulût bien les y accompagner, parce que depuis longtems elle vouloit lui expliquer la raison qui l'avoit attachée à lui dès le premier moment où elle l'avoit vu. Notre jeune homme, touché des bontés de cette intéressante femme, fit effort sur lui-

même pour résister à l'émotion qu'il éprouvoit; et lui offrant son bras, ils traversèrent un bosquet d'arbres odoriférans, qui conduisoit à un kiosque dont on découvroit la mer; elle étoit très-agitée, et tout annonçoit une tempête. Le mugissement des vagues, qui venoient se briser sur le mol, portoit l'ame à la mélancolie. On appercevoit dans le lointain un bâtiment battu des vents, qui faisoit des efforts extraordinaires pour gagner le port; et la pensée que des infortunés étoient au moment de se voir engloutis dans les flots, causoit à Olimpe une si vive inquiétude, qu'elle fut détournée un instant de ses propres chagrins, pour ne sentir que les maux de ceux que la tempête mettoit dans un si grand danger! Madame de Forligny, voyant qu'elle versoit des larmes, la serra

contre son cœur. Voilà, lui dit-elle, mon enfant, une image bien frappante de l'effet des passions : Nous sommes des passagers ; nous nous embarquons avec sécurité, et nous ne sommes pas éloignés des côtes, que les orages qui s'élèvent dans notre cœur nous laissent regretter le port, que nous faisons quelquefois d'inutiles efforts pour regagner. Olimpe, qui sentoit combien cette comparaison étoit juste, se pencha sur l'épaule de sa mère; et tournant vers elle ses beaux yeux humides de larmes, lui dit, avec la grace la plus touchante : Oui, je sens que les écueils environnent la jeunesse; mais avec un pilote comme celui que la nature m'a donné, je pourrai leur échapper. — Je le desire ; mais ce n'est point pour vous parler de vous, mes enfans, ajouta-t-elle en prenant

la main de sa fille et celle de Francisque, que je vous ai amenés ici, mais pour vous raconter les sujets de chagrin que les passions m'ont causés. Vous êtes tous deux dans l'âge où ce terrible exemple peut vous préserver du malheur d'y céder. Jusqu'à présent, j'ai évité d'instruire ma fille de ces tristes détails ; mais le moment est venu où il faut que je trouve en elle une amie qui m'aide à supporter une douleur que je porte dans mon sein depuis vingt années, sans que le secret qui la cause me soit échappé.

Olimpe, pénétrée de la tendresse de sa mère, prit sa main et la couvrit de baisers. Quant à vous, jeune homme, ajouta la Comtesse, un attrait dont je ne puis me rendre compte, m'attire vers vous, et je vous crois de la fa-

mille ;

mille ; la confiance dont mon mari vous honore autorise la mienne.

Francisque se flattant que peut-être ce récit l'éclairciroit sur sa destinée, marqua à l'Ambassadrice tout le desir qu'il avoit de l'entendre; et celle-ci s'étant assise entre sa fille et son ami, commença en ces termes :

CHAPITRE VIII.

Histoire du Marquis de Lérac.

JE reçus le jour en même tems que mon frère, et notre naissance coûta la vie à ma mère. Ainsi, le premier pas que nous fîmes dans la pénible carrière de la vie, fut accompagné de deuil; mon père, qui aimoit éperduement sa femme, ne lui survécut que de quelques semaines, et nous n'eûmes d'autres protecteurs que son oncle, homme dur et avare qui avoit fui les douceurs du mariage, dans la crainte de ne pas trouver une femme aussi économe que lui. Son neveu étoit son seul héritier; et cette succession devoit être très-considérable, parce que chaque jour M. de Lérac ajou-

toit à sa fortune par des privations qu'un père de famille pauvre s'imposeroit avec peine pour ses enfans. Mon père s'étoit marié contre le gré de son oncle, à une femme très-belle, mais sans fortune. La sienne étoit peu de chose, étant le fils d'un cadet; ainsi il restoit à peine de quoi suffire à notre entretien, les dettes payées. M. le Comte de Lérac ne vit donc pas sans chagrin qu'il alloit être chargé de deux orphelins, et chercha les moyens qu'ils lui coûtassent le moins possible. Il renvoya la nourrice que mon père avoit prise pour nous élever sous ses yeux, nous fit partir pour Lérac, et chargea sa jardinière de nous soigner; celle-ci n'ayant pas assez de lait pour nous nourrir, y substitua celui d'une chèvre. Rien ne fut comparable aux soins que cette bonne femme prit de

notre enfance. Nous étions couchés dans le même berceau; et dès que nous commençâmes à sentir l'existence, nous sentîmes aussi que nous nous aimions.

Le Marquis de Lérac, toujours entassant, thésaurisant, s'embarrassoit fort peu de nous; et nous avions atteint notre septième année, qu'il ne pensoit pas encore à nous procurer une éducation convenable à l'état que nous devions avoir dans la société; heureusement que la bonne Evrard, c'étoit le nom de la jardinière, avoit reçu de la nature un sens droit qui lui faisoit sentir son insuffisance pour nous donner les connoissances préliminaires; mais elle eut recours au Curé, qui nous prit dans une grande affection, ainsi que sa nièce; et grace à leurs charitables soins, nous apprî-

mes tout ce qu'il étoit possible d'apprendre à des enfans de notre âge. Je puis dire que ce furent les plus heureuses années de notre vie. J'aimois et respectois madame Ledoux comme ma mère ; mon frère chérissoit le digne pasteur à l'égal d'un père. Nos caractères se développoient d'une manière frappante ; autant j'étois calme et tranquille, autant mon frère étoit impétueux. La moindre contrariété l'irritoit ; mais s'il se laissoit facilement entraîner à la colère, il revenoit aussitôt, et la plus légère caresse le désarmoit. Je le chérissois jusqu'à l'idolâtrie ; et je suis bien persuadée que mon cœur avoit tellement épuisé la faculté d'aimer, que c'est cet attachement qui m'a préservée de tout autre. Le bon Curé disoit quelquefois : Ces deux enfans auront une carrière bien opposée ;

l'un traversera le chemin de la vie comme un torrent qui renverse, entraîne tout ce qu'il rencontre, et s'engloutit lui-même après un court espace; l'autre, comme un tranquille ruisseau, parcourera lentement sa carrière, et se perdra dans le vaste océan de l'éternité, sans avoir jamais vu troubler son limpide crystal. Hélas! ce que ce digne homme avoit prédit pour mon malheureux frère, n'est que trop arrivé! Quant à moi, si les passions n'eurent point d'empire sur mon cœur, je n'en ai pas été plus exempte de leurs douloureux effets, qui ont détruit tout le charme de ma vie, en m'enlevant un frère que j'aimois plus que moi-même.

Notre oncle vint à Lérac pour le renouvellement des baux de sa terre, et nous ne vîmes que craintes avant

qu'il arrivât, et que larmes lorsqu'il fut chez lui. Sans aucun égard pour les plus anciens fermiers, il augmenta leurs redevances de manière à leur laisser à peine de quoi vivre avec leur nombreuse famille. Il fit vendre impitoyablement les meubles de ceux de ses tenanciers qui n'avoient pas acquitté leurs rentes. Enfin, sa présence ne fut signalée que par le désespoir de tout ce qui avoit des rapports d'intérêt avec lui; il étoit tellement occupé de ses affaires, qu'à peine nous avoit-il apperçu, malgré ce qu'avoit pu lui dire la bonne Evrard; enfin, la veille de son départ, il nous fit venir. Je me rappelle que je tenois mon frère par la main, et que je tremblois comme la feuille. Les voilà donc ces enfans, dit-il d'une voix qui redoubla encore mon effroi; c'étoit bien la peine que

mon neveu se mariât pour me laisser l'embarras de ces marmots; enfin, il faut bien que j'en aie soin. Quel âge ont-ils? — Sept ans, monseigneur. — Allons, voilà le tems de dépenser de l'argent; car je sens bien que je ne peux les laisser toujours ici. Je vais les emmener avec moi; et en passant à Toulouse, j'en mettrai un dans un couvent, et l'autre au collège. Nous séparer! dit mon frère, je ne veux pas; non, mon oncle, je ne veux pas! — Ah! je ne veux pas est bon. On vous fera vouloir, monsieur; et il nous quitta. Je me mis à fondre en larmes; mon frère ne pleuroit point, mais il me serroit dans ses bras. Non, Lise, me disoit-il, non, je ne te quitterai pas; et pourquoi nous séparer? ne pouvons-nous donc pas rester ici? et qu'apprendrons-nous de plus dans les collèges

et dans le couvent, que ce que nous montre madame Ledoux et son oncle? Je lui répondois, nous serons bien malheureux ; mais mon oncle le veut. Il le veut, et moi je ne le veux pas. La bonne Evrard employa inutilement son éloquence, elle ne put réussir à le calmer.

Il passa la nuit dans une agitation inconcevable à son âge. Le lendemain, à peine faisoit-il jour, qu'il alla chez le Curé, et lui raconta ses chagrins avec une véhémence qui affligea notre digne ami. Il n'avoit pu encore lui faire entendre raison, quand mon oncle entra chez M. Ledoux, le remercia des soins qu'il avoit pris de nous, et dit à Charles de le suivre. A ce nom de Charles, Francisque se rappelant que c'étoit le sien, se sentit très-ému ; mais madame de Forligny

ne s'en apperçut pas, et continua ainsi :

Mon frère persistoit à vouloir rester. Comme il voudra ! dit mon oncle ; qu'il reste s'il lui convient ; j'emmène sa sœur, elle est déjà dans ma voiture. — Lise part. Ah ! ciel ! il faut bien que je parte ; mais ne croyez pas que vous puissiez me forcer à la quitter : soit ici ou à Toulouse, toujours, toujours je serai avec elle. En disant cela, il court, me voit dans la voiture, s'y élance, me fait mille caresses pour me consoler, et me jure qu'il faudra le tuer si on veut le forcer de vivre loin de moi. Le marquis de Lérac ne paroît rien entendre, nous place à côté de lui, et ordonne de partir.

Tout fut assez bien pendant la route ; mais quand nous fûmes arrivés à la porte de l'Abbaye, et que mon

frère vit que les tourières venoient me prendre, et que je lui disois adieu en sanglotant, il devint furieux; et s'attachant à moi, il mordoit et égratignoit tout ce qui m'approchoit. Mais hélas! trop foible pour résister aux ordres cruels de son oncle, j'eus la douleur de le voir arracher avec violence, et maltraiter d'une manière cruelle par celui qui remplissoit les fonctions d'un père. J'en éprouvai un tel chagrin, que je sentis mon cœur se briser; et lorsque les portes se fermèrent sur moi, je crus mourir. Les soins, les caresses des religieuses, l'espérance qu'elles me donnèrent de voir mon frère tous les jours de congé, me calmèrent. Pour cet infortuné, rien ne fut égal à sa situation; la douleur d'être séparé de moi, jointe à l'indignation des mauvais traitemens, fit une telle impression

sur lui, qu'il fut saisi d'une fièvre violente, accompagnée de convulsions qui le conduisirent aux portes du tombeau. Mon oncle étoit reparti dès le même jour pour Paris, abandonnant l'unique héritier de son nom, avec beaucoup plus d'indifférence que l'on auroit fait un enfant étranger. Mais Charles étoit si aimable, la cause de sa doulenr si intéressante, que les maîtres du collège s'attachèrent bientôt à lui, et parvinrent à le décider à vivre pour cette pauvre Lise, qu'ils lui promirent de lui faire voir dès qu'il seroit rétabli.

Je fus six semaines sans avoir de ses nouvelles; ce qui m'affligeoit sensiblement. Enfin, le directeur du collège me l'amena; mais quand il vit des grilles entre lui et moi, il se désespéroit. La supérieure, qui le trouva

d'une figure charmante, ne voulut pas le chagriner; et sans s'informer s'il avoit sept ans, elle le fit entrer; nous passâmes une journée bien délicieuse; et mon frère fut trouvé si gentil, que la supérieure lui permit, pendant tout le tems qu'il fut à Toulouse, de passer ses congés au couvent, et jamais il ne venoit sans m'apporter ce qu'il croyoit pouvoir me faire plaisir. Ah! pourquoi cette tendre amitié n'a-t-elle pas suffit à son ame! Mais celui qui à peine au sortir de l'enfance avoit été capable d'éprouver pour sa sœur une si vive affection, ne pouvoit pas atteindre les brûlantes années de la jeunesse, sans éprouver les passions les plus violentes.

CHAPITRE IX.

Continuation.

LE desir de la gloire vint s'emparer de son cœur ; et ayant appris que la guerre étoit déclarée, il écrivit à son oncle pour qu'il le fît entrer au service. M. de Lérac calcula que les appointemens de Charles lui suffiroient pour se soutenir au régiment, et qu'il n'auroit plus à payer sa pension au collège; il demanda et obtint pour son neveu une sous-lieutenance. Dès que Charles eut reçu son brevet, il ne put contenir sa joie; il se fit faire un uniforme de dragons, et vint me voir. Je pleurai en pensant qu'il alloit se séparer de moi. Il me reprit de ma foiblesse; et me citant l'exemple des

mères spartiates, qui elles-mêmes envoyoient leurs fils au combat, il me soutint que la plus vive tendresse pouvoit s'allier avec le desir de servir son prince, et de cueillir des lauriers; et m'assurant qu'il ne m'oublieroit pas un instant, il partit, et rejoignit l'armée. Dès la première campagne il fit des prodiges de valeur, et obtint une compagnie pour récompense de ses actions brillantes. Avec quel transport je lisois les éloges que l'on lui donnoit dans les gazettes! Mais combien je tremblois qu'il ne fût blessé! car je n'osois entrevoir le dernier malheur; la seule pensée m'en eût été trop affreuse. La guerre continua plusieurs années; il ne revint pas à Toulouse, mais il m'écrivoit très-exactement, et ses lettres faisoient mon seul plaisir. Il étoit très-aimé de son colonel, qui étoit

M. de Forligny ; il lui parloit de moi avec le plus grand éloge ; car son amitié l'aveugloit ; et le Comte, qui n'avoit jamais aimé, se persuada qu'une femme telle que de Lérac me dépeignoit, feroit son bonheur. Sachant que j'étois héritière du Comte, ma fortune lui paroissoit valoir la perte de sa liberté, quoique mon frère, par une substitution, dût avoir toutes les terres. M. de Forligny revint à Paris avec mon frère, et me demanda en mariage sans m'avoir vu, et seulement comme étant la nièce du Comte de Lérac. Mon oncle trouva tant de raison dans un semblable procédé, qu'il accepta sa proposition, et m'assura cinq cents mille francs à sa mort. Les articles étoient signés, qu'on ne m'avoit pas encore écrit que j'allois me marier. Mon frère vouloit venir me chercher ;

mais mon oncle, qui trouvoit que c'étoit doubler les frais, s'y opposa, et se contenta d'écrire à l'Abbesse de me faire partir sur-le-champ. Charles ajouta quelques lignes bien tendres, pour m'engager à venir le joindre. Revoir mon frère après quatre ans d'absence, étoit pour moi un si grand bonheur, que je n'hésitai pas un moment, et je quittai l'Abbaye dès le lendemain pour me rendre à Paris. Avec quelle joie je me retrouvai dans les bras de ce frère chéri, l'ami de mon enfance, celui pour qui seul je tenois à la vie. Je le trouvai infiniment mieux qu'à Toulouse; l'âge avoit développé ses traits, et la carrière qu'il avoit parcourue avec tant de succès, donnoit à sa physionomie le caractère d'une noble fierté, qui, joint à l'expression de la plus douce sensibilité, le rendoit

l'homme le plus séduisant pour toutes les femmes, et me charmoit.

Après les premiers transports que me causa le bonheur d'être réunie avec mon frère, il me présenta M. de Forligny comme son colonel et son ami, à qui mon oncle destinoit ma main, si je ne m'y opposois pas. Je ne fis d'autre réponse à mon frère que celle-ci : Charles, cela te fera-t-il plaisir ?—Le plus grand, me dit-il.—Eh bien ! monsieur peut compter sur ma parole. Les apprêts n'éloignèrent pas long-tems la célébration. Mon oncle engagea M. de Forligny à ne faire nulles dépenses supperflues, parce que lui-même n'en vouloit point faire. Je ne reçus de présens que de mon frère, et ce fut à cinq heures du matin, sans aucun éclat, que je donnai ma foi à M. de Forligny. Il

partit peu de jours après avec Charles, et je restai chez mon oncle pour faire les honneurs de sa maison.

Ce que j'ai souffert pendant ce tems, ne peut se concevoir ; et sans les lettres de mon frère, je n'aurois pu résister à l'ennui qui me dévoroit ; ne voir pour toute société que de vieux usuriers, entendre gronder du matin au soir, et l'être moi-même, voilà comme je passai la première année de mon mariage. Enfin, la paix ramena mon frère et mon époux. Celui-ci, touché de ma patience, me délivra du malheur de vivre avec M. de Lérac, et prit sa maison. Mon frère passa l'hiver avec nous, et une société choisie me fit enfin connoître le monde d'une manière moins désagréable. Charles faisoit le charme de ma vie ; et s'il avoit été moins entraîné par de nombreuses

conquêtes, et que j'eusse pu l'avoir davantage chez moi, je me serois trouvée très-heureuse.

Quand il partit pour rejoindre son régiment, dans une ville dont je vous tairai le nom, j'éprouvai un pressentiment douloureux, qui me disoit que je ne le reverrois jamais. Peu de jours après son arrivée à la garnison, il m'écrivit qu'il avoit rencontré une femme dont les charmes ne pouvoient être surpassés que par ses vertus et son esprit, et qu'il étoit bien décidé à tout sacrifier au bonheur de la posséder. Je lui répondis que je l'engageois à ne se point laisser entraîner à une passion dont il avoit déjà éprouvé des chagrins; qu'une ame aussi ardente que la sienne en trouveroit difficilement une qui pût lui répondre. Charles fut près d'un mois sans m'écrire; ce qui

m'inquiétoit. Enfin, je reçus une lettre de lui, où il me mandoit qu'il attendoit de moi tout son bonheur; qu'il falloit absolument que j'obtinsse l'agrément de son oncle, pour épouser madame De ***. Je ne vous la nommerai pas, mes amis, cette infortunée dont les maux ont surpassé la foiblesse. Elle portoit le plus beau nom; mais elle étoit sans fortune; ainsi je ne pouvois espérer que M. de Lérac consentît au mariage. Cependant je lui en parlai; au premier mot, ses yeux s'enflammèrent de courroux, et il dit que si Charles lui en écrivoit un mot, il pouvoit être sûr qu'il n'auroit de lui que ce qu'il ne pourroit lui ôter, et que, dût-il se marier, il le feroit plutôt que de se voir exposé au malheur d'avoir encore dans sa famille des orphelins sans fortune; que je partagerois la puni-

tion de ce frère, dont ma folle amitié m'empêchoit de sentir les torts, si j'insistois à demander un consentement que jamais il n'accorderoit. M. de Forligny étoit la seule personne qui avoit quelqu'ascendant sur mon oncle; mais malheureusement il voyoit comme lui dans cette affaire; et loin d'appuyer la demande de mon frère, il auroit plutôt détourné le Comte de Lérac d'y céder. J'écrivis à mon pauvre ami que je n'avois pu réussir, que je l'engageois à mettre du courage et de la prudence dans sa conduite. Il ne me répondit pas, et je ne pus douter qu'il ne m'accusât du mauvais succès de ma négociation. Je lui écrivois tous les couriers; mais il n'en gardoit pas moins un silence opiniâtre, qui ne me présageoit que des malheurs. Huit mois se passèrent ainsi,

lorsqu'étant un matin dans ma chambre avec M. de Forligny, on annonça un lieutenant des carabiniers que je ne connoissois pas, et que j'ai su depuis être le frère de l'amie du mien. Il me salua avec la plus grande politesse, et me demanda mille pardons de m'interrompre; mais qu'il espéroit que le sujet qui l'amenoit lui serviroit d'excuse.

Je sais, madame, que vous avez été informée de l'amour de votre frère pour une infortunée qui m'est trop chère, pour que je n'aie pas pour elle plus d'indulgence que de colère. Je viens demander à M. de Forligny de la sauver du plus affreux malheur. Que M. de Lérac répare ses torts envers elle, et qu'en l'épousant, il ne me mette pas dans la cruelle nécessité de lui demander raison de l'insulte qu'il

a faite à notre maison. Ma sœur est pauvre ; mais j'offre de lui donner tout ce que je possède; et pour qu'on ne croie point qu'il soit possible que je revienne sur la donation que je lui ferai, je m'engage à prononcer mes vœux dans l'ordre de Malte, dont je porte la croix de dévotion. Je ne demande que l'aveu du Comte de Lérac, pour que le mariage soit valide. Les suites de la folle tendresse de ma malheureuse sœur, ne pouvant donner le tems d'attendre la majorité du Marquis de Lérac, il m'est douloureux de convenir de sa honte; mais tout peut encore se réparer; et si vous êtes sensible à la profonde douleur qu'éprouve un galant homme dans cette position, je vous jure, monsieur le Comte, une amitié éternelle.

Je suis infiniment touché du malheur

heur de madame votre sœur, répondit froidement mon mari; mais la réputation de mon beau-frère, eût pu l'en garentir; et je ne crois pas que sérieusement il pense à se marier. Pour moi, repris-je avec vivacité, je suis bien sûr que c'est son plus cher desir; et la lettre où il me parle de madame votre sœur, en m'adressant au Chevalier, prouve son respect et sa vénération pour elle. Souvent, reprit le Comte, ces sentimens s'affoiblissent: de quelle date est cette lettre? — Il y a, je l'avoue, quelques mois que je l'ai reçue. Il seroit peut-être possible, dit M. de Forligny avec un sourire qui me déchira, d'en montrer de plus récentes, et qui ne prouvent pas une si grande vocation pour épouser. Pensez-vous, monsieur, reprit fièrement le Chevalier, à ce que vous me dites;

et que c'est me forcer à en demander l'explication la plus précise à votre beau-frère, et peut-être à vous-même. — Nous serons prêts, monsieur, à vous la donner. — Au nom du ciel! m'écriai-je, messieurs, tâchez de vous entendre; vous me glacez d'effroi. Laissez-moi, je vous en conjure, obtenir de mon oncle son consentement. — Je vous défends, madame, de vous mêler de cette affaire; je connois mieux les dispositions de votre frère que vous. Je n'ai pas besoin d'en entendre davantage, dit le malheureux gentilhomme, et il sortit, me laissant abîmée dans la plus profonde douleur.

Cependant, je voulois aller trouver mon oncle, qui étoit dans une de ses terres, à vingt lieues de Paris; mais M. de Forligny s'y opposa. Je lui demandai de voir les lettres de mon

frère; il me dit qu'il devoit me suffire de ce qu'il me disoit, et que c'étoit la première fois que j'avois douté de sa parole. J'écrivis sur-le-champ à mon frère ce qui s'étoit passé; il ne reçut point ma lettre; il avoit quitté la ville où étoit le régiment, et le Chevalier ne l'y trouva pas; mais ayant su qu'il étoit parti avec sa sœur pour le château d'une dame de leurs amies, il s'y rendit aussitôt. La première personne qu'il apperçut en entrant dans l'avenue, fut mon frère, qui vint au-devant de lui. M. de Forligny l'avoit instruit, ou du moins j'ai tout lieu de le croire, du desir du Chevalier. La violence du caractère de mon frère, qui ne supportoit pas qu'on osât le menacer, ne laissa pas le tems au Chevalier de s'expliquer. J'épouserai peut-être, dit-il; mais battons-nous en at-

tendant, puisque tel est votre plaisir; et mettant l'épée à la main, il étoit tellement transporté de fureur, qu'il ne s'appercevoit pas que le Chevalier étoit sans arme. Attendez, lui dit froidement celui-ci, que j'aie pris mon épée, ou je croirois qu'il ne vous suffit pas d'avoir déshonoré ma sœur, que vous voulez encore être mon assassin! Dieu m'en garde, reprit mon frère; et laissant à M. de *** le tems de s'armer, ils montèrent en voiture, et entrèrent dans un bois voisin. Le combat fut si furieux, que mon malheureux frère tomba sous les coups de son adversaire, qui fut grièvement blessé; ses gens arrivèrent trop tard pour les séparer. Ils emportèrent leur maître, qu'ils placèrent dans sa chaise, et partirent. Mon frère, à ce que l'on m'a dit, ne fut retrouvé que le lendemain.

Dès que M. de Forligny fut instruit de la fatale issue de ce combat qu'il avoit provoqué, il voulut venger la mémoire de celui que je pleurois si amèrement, et obtint un ordre pour arrêter le Chevalier de ***, que ses blessures avoient empêché de sortir de France. Il fut condamné à avoir la tête tranchée. Comme je n'ignorois pas qu'il n'avoit nullement cherché cette malheureuse affaire, et qu'il n'auroit tenu qu'à M. de Forligny de l'empêcher, j'employai des amis puissans que je priai de ne point nommer, pour obtenir que la peine de M. de *** fût commuée en un exil de vingt ans et jour, hors des terres de France; et cette grace fut accordée à leurs vives sollicitations. Je crus avoir rendu aux mânes de mon frère, un hommage plus digne d'elles, en sauvant son

meurtrier, qu'en le laissant conduire à l'échafaud. Depuis ce fatal moment il n'a plus existé pour moi de bonheur. J'ai perdu l'ami que la nature m'avoit donné, et M. de Forligny, qui semble poursuivi par le regret d'avoir causé sa mort, est devenu de l'humeur la plus sombre. Cependant, je ne me suis point permis un seul reproche, et mes pleurs ont coulé dans le silence. Vous êtes les seuls, mes amis, à qui j'aie raconté ces tristes détails. Le Comte de Lérac mourut peu de tems après son neveu, et je me vis, avec une bien grande douleur, en possession de son immense héritage. Je voulus alors demander si mon malheureux frère n'avoit point laissé un gage de son amour. M. de Forligny m'assura que cet enfant, victime du malheur de ses parens, étoit

mort avant terme, et n'avoit vécu que quelques heures. Le ciel n'avoit pas encore béni mon union, et M. de Forligny commençoit à craindre de mourir sans héritiers, quand le maître de nos destinées, pour adoucir mes regrets, me donna le bien d'être mère. Je te baignois de mes larmes, ma chère Olimpe, en pensant que mon frère ne te verroit pas lui sourire. Hélas! il t'auroit aimé comme j'aurois chéri l'enfant que l'amour lui avoit donné; mais il ne me reste rien de lui que le plus tendre souvenir, et des larmes brûlantes inondèrent ses joues.

Olimpe la serra dans ses bras, et chercha, par ses caresses, à la distraire de ses douloureuses pensées. Francisque, qui avoit cru démêler dans ce récit quelque rapport avec le mystère de sa naissance, fut vivement affligé

en apprenant que l'enfant de M. de Lérac étoit mort en naissant; et madame de Forligny le voyant très-ému, loua sa sensibilité. Elle fait, dit-elle, l'éloge de votre cœur, c'est un trait de plus de ressemblance avec mon malheureux frère ; car, je ne vous le cache pas, le premier jour que je vous ai vu, j'ai été frappé du rapport de vos physionomies ; et c'est là ce qui m'a donné pour vous, monsieur, cette amitié dont les témoignages vous ont peut-être surpris, mais dont mon cœur n'a pu se défendre. — Quelqu'en soit le motif, madame, elle m'est bien chère ! — Ah ! je crains bien qu'elle ne vous soit aussi inutile que celle que j'ai eue pour mon cher de Lérac; j'ai toujours été malheureuse, et je tremble d'être destinée à de nouvelles infortunes. En disant ces mots, ses yeux se por-

tèrent sur sa fille, avec une telle expression, qu'Olimpe ne put résister à l'ascendant que sa mère avoit sur elle, et elle lui dit d'une voix tremblante: Ah! si je devois ajouter à vos chagrins! —Tu es dans l'âge, ma fille, où, sans le vouloir, on peut causer de vives douleurs à ceux qui nous aiment. Olimpe rougit, et Francisque pénétroit trop bien la cause de son trouble, pour ne pas le partager. Madame de Forligny levoit sur eux des yeux où se peignoient et la bonté et la douleur. Pauvres enfans, dit-elle, que de maux vous vous préparez! Tous deux, par un mouvement spontané, se jetèrent aux genoux de la Comtesse. — Et que voulez-vous, mes amis? que puis-je faire pour vous? Hélas! dit Francisque, puis-je savoir ce que je voudrois? Je vous jure, au nom de l'honneur,

que je ne me suis jamais permis d'exprimer un sentiment qui est sans aucun espoir. O ma mère! sans vous, interrompit Olimpe, il ne m'auroit pas dit qu'il m'aimoit. — Relevez-vous, mes enfans, et ne vous souvenez que je suis mère, que pour être certaine que mon amitié est sans borne? Mais que pouvez-vous espérer? Vous avez entendu, Olimpe, de quelle manière votre père s'est expliqué en parlant de M. Cerbelly; s'il a résolu qu'il soit votre époux, rien ne le fera changer de sentiment. — Et vous consentirez, ma mère, à vous séparer de moi, à m'abandonner dans un pays étranger. Qui donc entendra mes soupirs si je suis infortunée? qui essuiera mes larmes, si ce n'est ma mère? — Et qui te dit, chère amie, que M. de Cerbelly ne te rendroit pas heureuse?

— Eh! peut-on l'être quand on n'aime point l'homme avec qui l'on est unie pour jamais. Je n'avois point d'amour pour ton père, et je te jure que si le ciel ne m'eût pas enlevé mon frère, je n'aurois éprouvé aucun chagrin depuis l'instant où j'ai épousé M. de Forligny. — Ah, ma mère! rappelez-vous ce que disoit de vous le bon Curé de Lérac. Mais qu'il est peu de femme chez qui la sensibilité ne porte pas à l'exaltation! vous êtes peut-être la seule! Vous m'avez dit bien des fois que mon caractère avoit quelque rapport avec celui de mon oncle. — Eh! c'est, ma fille, ce qui me fait trembler! Voilà ce qui m'a déterminée à te parler devant Francisque; c'est à sa loyauté que je te confie; c'est lui qui doit guérir le mal involontaire qu'il t'a fait, et qu'il m'a été impossible de prévoir.

C'est lui qui te dira que toute résistance envers ton père est inutile, et ne feroit que te préparer des chagrins. — N'est-il pas vrai, mon ami, que vous vous servirez de votre empire sur ce cœur, hélas! trop sensible, pour lui représenter l'étendue de ses devoirs? Notre héros étoit tellement absorbé par la foule de ses pensées, qu'il n'entendoit plus rien. — Vous ne me répondez pas, Francisque; me serois-je donc trompée, et auriez-vous formé le projet de séduire ma fille? — Moi! madame, je n'ai point de projet, je n'en puis avoir d'autre que de fuir pour jamais une famille où j'avois espéré trouver le bonheur, et être à l'abri d'un ennemi cruel; mais vous le voulez, vous l'ordonnez, je partirai en emportant l'espoir que si je termine une vie dont je n'ai connu le prix

que du jour où j'ai vu Olimpe, vous donnerez quelques larmes à mon sort. — Mais, qui vous dit que je veux que vous partiez? — Et n'est-ce donc pas me le dire, madame, que d'exiger de celle que j'adore, qu'elle unisse son sort à un autre? Ah! ma mère! disoit en pleurant Olimpe, pouvez-vous aimer votre fille, et vouloir qu'elle épouse Cerbelly? — Hélas! je ne le veux pas, mon enfant; mais je tremble que ton père ne l'exige. — Promettez-moi au moins, ma mère, de faire tous vos efforts pour détourner ce malheur. — Ah! tu n'as pas besoin de me le demander; ne seroit-ce donc pas pour moi-même le plus violent chagrin? — Ma tendre mère, cette certitude me console; mais il faut que vous me promettiez, dit-elle, en s'adressant à l'ami de son cœur, de ne

partir que le jour où ces nœuds se formeront. — Qui pourroit vous résister, aimable Olimpe ? quel est d'ailleurs le mortel qui ne cherche pas à prolonger son existence ? me séparer de vous, c'est mourir ; je resterai donc tant que le sort me le permettra. Mais, reprit Olimpe en souriant de ce doux sourire, semblable à un rayon du soleil qui s'échappe au travers des nuages, n'est-il donc pas possible que ce mariage manque, qu'il ne se présente pas d'autre parti ; tant d'événemens !.. — Ah ! ma fille, aucuns ne peuvent faire consentir votre père à vous marier avec Francisque ; ce seroit vous abuser. — Madame Rosman vous a dit, ma mère, qu'il seroit un jour très-riche. — Ah ! que n'ai-je, dit Francisque, la plus brillante couronne à vous offrir ; mais je n'ai rien, je ne sais rien

qui fixe mes idées sur mon destin à venir, et le malheur me poursuit depuis ma naissance. Il est vrai, cependant, que l'on m'a toujours dit que ma fortune pourroit changer. — Elle changera, mon cher Francisque; l'amour nous doit ce miracle. — Il fait bien plus de mal que de bien, dit la Comtesse. — Quels sont les maux qu'un tel moment ne feroit pas oublier?

On vint avertir madame de Forligny que le Comte la demandoit, et il fallut interrompre cet entretien, qui avoit pour nos amans d'autant plus de charmes, qu'ils pouvoient se livrer à tous leurs sentimens sans danger. Le hasard, ou plutôt la tendresse de madame de Forligny, fit renaître les occasions de les réunir, sous prétexte de leur parler raison; et nos jeunes gens

ne parloient que d'amour. Celui de Francisque alloit toujours croissant; et ne pouvant se dissimuler que bientôt il ne seroit plus maître de ses transports, il forma le projet de fuir; mais le tems qu'il mettoit à se décider à cet affreux sacrifice, le rendoit chaque jour plus pénible.

Sur ces entrefaites, l'Ambassadeur tomba dangereusement malade. Olimpe oublia les chagrins que son père lui avoit causés, en parlant de la marier avec Cerbelly, pour ne s'occuper que des soins qu'elle lui devoit. D'ailleurs, elle lui savoit un gré infini de n'avoir pas réitéré ses ordres à ce sujet, et elle ne pénétroit pas les raisons qu'il avoit de ne pas l'unir à un étranger, et que j'ai déjà expliquées.

Cerbelly, dont il n'avoit pas rejeté entièrement les vœux, se disoit à lui-même:

Je plairai; comment ne plairois-je pas? je suis si beau, si aimable, et il continuoit ses importunités, dont Olimpe se vengeoit en le traitant très-mal. La maladie de M. de Forligny la délivra des ennuyeux hommages de ce fat, et décida Francisque à ne point s'éloigner. Il devenoit, dans cette position, infiniment plus utile au Comte, qui n'auroit pu, dans l'état où il étoit, faire sa correspondance, ni choisir un nouveau secrétaire. Il eût donc été mal de le quitter dans cet instant; c'est ainsi que l'amour trouve des prétextes pour prolonger les momens de son bonheur. Il lui étoit si doux de passer une partie des jours avec Olimpe; souvent même il restoit dans la chambre du malade, très-avant dans la nuit; car la maladie du Comte étoit si cruelle, que sa femme et sa fille ne s'en rapportoient

point à ses gens pour le veiller, et Francisque partageoit leurs soins. Forligny y paroissoit sensible. Souvent il prenoit les mains de sa femme, et lui disoit : Vous êtes un ange sur la terre; je ne suis pas digne de tout ce que vous faites pour moi. O mon Dieu! si je descends dans la tombe, y trouverai-je enfin le repos qui me fuit depuis vingt ans. Que sert une fortune brillante quand le cœur est troublé!... Madame de Forligny, qui ne comprenoit pas la cause des remords de son mari, croyoit que le délire l'agitoit. Quelquefois dans les douleurs aigues qu'il ressentoit, il s'écrioit : Je l'ai bien mérité, s'il est un Dieu juste...... Un jour il appela Francisque, et lui dit : Je ne veux pas mourir sans avoir rendu hommage à la vérité. J'ai essayé d'écrire; mais cela m'est impossible. Il

faut que je vous dicte un bien triste récit. Je le signerai, vous le cachèterez et ne le remettrez à ma femme que lorsque je ne serai plus. Il faudra trouver le moyen de l'éloigner, ainsi que ma fille....... C'est un aveu bien pénible; n'importe, je le dois......... Ciel! quel supplice j'éprouve! Il semble que l'enfer soit dans mon cœur; et une sueur froide tomboit de son front. Ses membres se roidirent; Francisque n'eut que le tems d'appeler pour qu'on vînt le secourir. Il tomba, à la suite de cette crise, dans un sommeil léthargique, dont les médecins auguroient très-mal.

Quoique la Comtesse n'eût pas été heureuse avec son mari, elle étoit si bonne, si sensible, qu'elle ne pouvoit supporter l'idée de sa perte. Olimpe eût été bien sûre, si sa mère devenoit

seule maîtresse de son sort, qu'elle pourroit être unie à son amant; mais son cœur généreux ne concevoit point un bonheur qu'elle eût obtenu par la mort de son père; aussi elle faisoit les plus tendres vœux pour la guérison du Comte. Ils furent exaucés, et il se réveilla presque sans fièvre. Lorsque les médecins eurent répondu de sa vie, il parut reprendre le calme le plus profond, et ne reparla plus à Francisque de la déclaration dont la seule pensée l'avoit mis aux portes du tombeau.

CHAPITRE XII.

Rencontre imprévue.

Un soir que M. de Forligny avoit prié son secrétaire de passer à l'hôtel de Portugal pour se concerter avec l'Ambassadeur sur une demande à la cour de Naples, qui intéressoit les deux nations, Olimpe croyant qu'il ne reviendroit que pour l'heure du souper, demanda à sa mère de descendre seule dans le jardin. Mais à peine y étoit-elle, qu'elle apperçut Francisque. Il n'avoit point trouvé l'Ambassadeur, et se hâtoit de revenir, pour ne perdre aucun des instans qu'il pouvoit passer près de mademoiselle de Forligny. Comme il traversoit le jardin, Olimpe, qui ne s'étoit jamais

permis d'être seule avec lui, vouloit retourner auprès de sa mère; mais il la conjura d'une manière si pressante de rester, qu'elle n'eut pas le courage de le fuir. Quand on est deux, et que l'on brûle des mêmes feux, comment refuser à l'amant chéri quelque légère faveur? C'étoient les premières que Francisque avoit osé demander; aussi Olimpe lui présenta en tremblant sa joue de roses. O vous qui avez aimé, et qui avez éprouvé, lorsque pour la première fois vous avez effleuré le doux velouté qui couvre celle de votre amante, cette volupté parfaite, compagne de l'amour et de l'innocence, qui fuit avec elle, et que rien ne peut faire renaître, jugez de ce que dut éprouver Francisque! Hors de lui, il sera Olimpe contre son cœur; puis tombant à ses genoux, qu'il enlasse

d'un de ses bras, il porte la main de son amie sur son cœur, qui semble vouloir briser son enveloppe pour s'élancer vers elle. L'honneur combat encore; mais que sa voix est foible; pour calmer le feux qui dévore tout son être! ses yeux, qui peignent son ivresse, portent un désordre inconnu dans les sens d'Olimpe éperdue; elle ne peut qu'articuler d'une voix foible: Levez-vous, Francisque, je vous en conjure, vous me faites trop de mal; mais il n'entend plus. Encore un instant, et peut-être alloit-il devenir coupable. Mais, ô surprise! Francisque tout-à-coup s'arrache d'auprès d'Olimpe; et dans un trouble extrême, il s'écrie: C'est lui! je suis perdu! et franchit avec la légèreté d'un cerf, une palissade qui fermoit le bosquet, s'en fuit et disparoît. Sa tremblante amie,

qui ne sait point ce qui a causé sa frayeur, imagine un instant qne c'est peut-être son père; mais bientôt elle apperçoit un homme d'environ soixante ans, d'une figure très-désagréable, dont l'habit annonce qu'il est ecclésiastique. Celui-ci l'arrête, et lui dit: Ne craignez rien, mademoiselle, je serai discret; mais apprenez-moi si ce n'est pas à M. Francisque à qui j'ai fait une si belle peur? Et quand cela seroit, reprit Olimpe, que vous importe, monsieur, et pourquoi êtes-vous ici? —Parce qu'on m'avoit dit que ce jeune homme étoit dans le jardin; je voulois lui parler avant de voir M. le Comte. — Il paroît, monsieur l'Abbé, qu'il n'avoit pas autant de desir de vous rencontrer, et je soupçonne que vous êtes cet ennemi dont il m'a quelquefois parlé. Mais si vous

venez

venez avec le dessein de lui faire du mal, je vous assure que vous n'y réussirez pas; car ma mère l'aime comme son fils, mon père l'honore de son estime. — Et vous, mademoiselle, vous ne le détestez pas. — De quel droit voulez-vous lire dans mon cœur? — Pour vous préserver du malheur d'aimer un homme sans aveu, et que vous haïrez quand vous saurez tout le mal qu'il peut vous faire. — Lui, faire du mal? Ah, monsieur! vous ne le connoissez pas! — Je le connois très-bien; et c'est pour prévenir son excellence que j'ai fait quatre cents lieues. Cependant, je voulois d'abord parler à ce scélérat, et lui donner les moyens de fuir avant d'être écrasé par la colère de M. le Comte; et si vous avez quelqu'empire sur lui, comme je n'en doute pas d'après ce

que j'ai vu.... — Vous n'avez rien vu, monsieur; vous êtes un méchant homme, je n'en doute point; et ce n'étoit pas la peine de faire quatre cents lieues pour venir mettre le trouble ici; et vous ferez tout aussi bien de vous en retourner. Mon père est encore fort malade, et vous ne lui parlerez pas. — Je lui parlerai, mademoiselle, mais non de votre rendez-vous avec M. Francisque. — Mon rendez-vous! suis-je assez malheureuse! et elle se mit à pleurer. Le Curé de Normont, car on se doute bien que c'étoit lui, voulut la consoler; mais elle le repoussa, et courut se renfermer dans sa chambre, sans prendre aucune précaution pour empêcher le Curé d'entrer chez son père, qu'elle entendit peu de momens après, crier d'une voix terrible: Qu'on le cherche, qu'on l'arrête. Ne

doutant point que ce ne soit de Francisque dont son père vouloit parler, elle va toute tremblante se réfugier auprès de sa mère. Mais tandis qu'Olimpe se désespère, que la Comtesse est dans un trouble mortel, que le Comte écume de rage, et que le Curé de Normont jouit de tout le mal qu'il a fait; suivons notre héros, il étoit déjà à bord d'un vaisseau français, où il n'avoit plus rien à craindre.

.H A P I T R E XIII.

Reconnoissance.

FRANCISQUE avoit sur-le-champ reconnu le Curé; et ne doutant pas que s'il lui donnoit le tems de s'assurer que c'étoit lui qui étoit aux genoux d'Olimpe, ce monstre ne respectant point cette intéressante jeune personne, il ne la perdit que pour être plus certain de lui nuire, il n'avoit pas balancé à fuir, espérant que M. Allin n'auroit pas eu le tems de remettre ses traits. Après avoir franchi l'enclos du jardin, il gagna, avec la plus grande vîtesse, le port, où il s'embarqua sur un vaisseau français en rade, qui étoit au moment d'appareiller; mais le vent devint contraire, et le bâtiment rentra.

Les passagers descendirent à terre, Francisque, abîmé dans sa douleur; resta à bord, et se livra aux réfléxions les plus tristes sur son sort; il perdoit Olimpe sans retour; il se voyoit forcé d'être encore errant, sans état; et l'aspect d'un méchant avoit détruit en un instant le charme de sa vie. Hélas! disoit-il en ouvrant la boîte qui contenoit le portrait de la Comtesse et de celui qu'il croyoit son père, voilà donc tout ce qui me reste pour adoucir mes regrets. Vous qui avez souffert avec tant de courage, inspirez-moi celui qui m'est nécessaire pour supporter le nouveau revers qui m'accable. S'il n'avoit fallu que disputer ma vie avec ce monstre, sûrement je n'aurois pas fui; mais exposer Olimpe à la colère de son père, étoit au-dessus de mes

forces; au moins il n'y aura que moi d'infortuné.

Il étoit tellement absorbé dans ses pensées, qu'il n'avoit point apperçu qu'il étoit resté un passager sur le vaisseau, qui n'avoit point quitté la chambre du conseil. C'étoit un homme d'environ quarante-cinq ans, d'une physionomie imposante, mais où l'on voyoit les traces de longs chagrins. Il se promenoit lentement; et s'approchant de Francisque, il jeta par hasard la vue sur les portraits que cet infortuné arrosoit de ses larmes. Les voir, faire un cri, et serrer dans ses bras Francisque, ne fut qu'un instant. — Non, je ne me trompe pas, dit l'inconnu; quel autre pourroit être possesseur de ces images chéries! qui pourroit les voir avec autant d'attendrissement, si ce n'étoit Charles! D'ailleurs, voilà bien

tous les traits du malheureux Marquis. Ah! que ce moment est doux et cruel pour mon cœur; il me rappelle......... Francisque, muet d'étonnement, croyoit qu'un songe l'abusoit: qui pouvoit lui donner des témoignages si touchans de tendresse! Jamais il n'avoit vu cet homme sensible, et cependant ses traits ne lui paroissoient point inconnus. Réponds-moi, lui disoit ce passager; me serois-je trompé? et Charles n'est-il pas ton nom? — Je l'ai porté dans les premières années de ma vie; le sort qui me poursuit m'a forcé d'en changer. Mais, dites-moi à votre tour, monsieur, puisque vous connoissez ces portraits, quels sont ceux qu'ils représentent? — Quoi! vous ne savez pas que c'est celui de ma sœur la Comtesse Elisabeth de Lantigny, et de son époux le Marquis de Lérac! Com-

ment se fait-il que, sans savoir leurs noms, vous en soyez possesseur? — Ah, monsieur! ah, mon oncle! s'écria Francisque dans l'excès de sa joie, laissez-moi respirer un instant, tant de biens réunis sont au-dessus des facultés de mon ame, qui jusqu'à présent n'a connu que la douleur. La nature ne m'avoit pas trompé; je suis le fils de la Comtesse Elisabeth, et du malheureux frère de madame de Forligny. Olimpe, Olimpe, je ne te suis donc pas étranger!

Le Chevalier de Lantigny ne comprenoit rien à ce que disoit Charles, (à qui nous ne donnerons plus d'autre nom); celui de Forligny, qu'il avoit prononcé avec tant d'affection, inspiroit au Chevalier une horreur dont il n'étoit pas maître. Ils furent donc quelques minutes sans pouvoir se com-

prendre; mais enfin le Chevalier oubliant tout autre objet pour ne s'occuper que du plaisir de voir cet enfant, dont il étoit séparé depuis sa naissance, lui témoigna toute la joie d'une rencontre si inattendue, et lui demanda quel étoit le hasard qui en étoit cause. Francisque lui raconta, dans le plus grand détail, tous les événemens de sa vie; mais lorsqu'il lui parla des bontés de madame de Forligny pour lui, et de son amour pour Olimpe. — Comment, Charles, pourrois-tu avoir la pensée d'épouser la fille du persécuteur de ta famille? Tu ne connois pas la scélératesse de cet homme; lui seul a été cause que j'ai trempé mes mains dans le sang de ton père, que j'ai connu trop tard. — Mon oncle, quelques soient les torts du Comte, le père d'Olimpe ne peut être crimi-

nel à mes yeux. — Ah! jeune homme, jeune homme, vos passions, je le vois, seront aussi impétueuses que celles de votre père.

Charles, qui ne vouloit ni contrarier son oncle, ni céder à ses raisons, changea la conversation, et supplia le Chevalier de lui apprendre tout ce qu'il savoit des malheurs de sa mère, qu'il ne croyoit point mariée, d'après le récit de madame de Forligny. — Hélas! mon ami, elle ne l'a été que quelques heures; et cet hymen, qui n'a pu être revêtu de formes légales, ne vous assure ni état, ni fortune. Quant à ce dernier point, j'en ai fait une si brillante dans l'Inde, que vous pourriez aisément vous passer de celle de votre malheureux père; mais il faut faire reconnoître le mariage de votre mère, et c'est là ce qui me paroît

très-difficile. J'y emploierai cependant tous les moyens qui seront en mon pouvoir. Mais écoutez le récit des infortunes de votre malheureuse mère.

CHAPITRE XIV.

Histoire de la Comtesse Elisabeth de Lantigny.

ELISABETH avoit reçu de la nature deux présens bien funestes, la beauté et une extrême sensibilité. Ma mère à sa mort l'avoit confiée au soin de son amie madame Delman, qui sut remplir tous les devoirs importans que lui avoit laissé cette intéressante femme; connoissant notre peu de fortune, elle détermina ma sœur à entrer dans le chapitre de Metz, où elle l'accompagna. Nous perdîmes mon père peu de tems après; je partis pour joindre les carabiniers, où j'avois obtenu une lieutenance. Pour son malheur elle fit connoissance à Metz, ave c

le marquis de Lérac, le plus séduisant des hommes, moins encore par sa figure, qui étoit charmante, que par son esprit, ses graces, ses talens, et la brillante réputation qu'il s'étoit acquise dans la dernière guerre. Il fut frappé de la beauté de ma sœur, et ma sœur n'avoit rien rencontré qu'on pût lui comparer.

Madame Delman fut obligée de faire un voyage, et de Lérac, qui n'avoit encore vu ma sœur que chez son amie, lui persuada qu'elle pouvoit le recevoir sans danger ; que n'ayant que des vues honorables, seroit trop cruel de se priver du bonheur de la voir. En attendant que des circonstances plus favorables lui permissent de lui donner sa main et sa fortune, qui, à la mort de son oncle, seroit très-considérable, Elisabeth le crut, et oublia que

ce n'est que par la fuite des occasions qu'on échappe à sa foiblesse.

J'étois alors à Angers avec le corps des carabiniers; et loin d'imaginer que ma sœur étoit exposée à d'aussi grands malheurs, car j'aurois tout abandonné pour lui servir de guide; mais craignant plus la sévérité de mes principes, qu'elle ne comptoit sur ma tendre amitié, elle ne me parloit pas même dans ses lettres de Lérac. La célébrité que celui-ci s'étoit acquise en amour, comme dans les armées, m'auroit fait pressentir les maux qui attendoient ma malheureuse sœur; je l'en aurois avertie, je l'aurois enlevée aux séductions d'un homme trop aimable pour n'être pas infiniment dangereux; mais je ne sus leurs liaisons que lorsqu'il n'y avoit plus moyen de revenir sur ses pas.

Madame Delman, de retour à Metz, s'apperçut qu'Elisabeth trop confiante, n'avoit rien refusé à un amant qui lui avoit promis d'être son époux, et qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour la dérober aux regards de la malignité qui commençoient à découvrir ce triste mystère. Elle l'emmena dans une petite terre qu'elle avoit à quelques lieues de Rheims. Un de mes camarades, qui arrivoit de Metz, et que j'avois chargé de voir ma sœur, m'apprit son brusque départ, et me parla des assiduités de Lérac chez elle. Je ne doutai pas de la fatale vérité; j'écrivis sur-le-champ à madame Delman. Celle-ci me manda la situation de ma sœur, et m'engagea à presser le mariage. Tu sais tout ce qui se passa jusqu'à mon combat avec ton père; mais il paroît que la suite fut soigneu-

sement dérobé à la connoissance de la Comtesse de Forligny, ce qui prouve toute l'atrocité de son mari.

Aussitôt que Lérac fut tombé sous mes coups, mes gens accoururent à mes cris, et m'aidèrent à le transporter dans ma voiture, où je montai à côté de lui, sans m'appercevoir que moi-même je pouvois à peine me soutenir, étant très-dangereusement blessé; mais la douleur que je ressentois de l'état du Marquis que je croyois sans vie, ne me laissoit de facultés que pour frémir des suites affreuses de cet événement. Comme nous étions au milieu de l'avenue, je fis arrêter pour faire prévenir madame Delman, afin que la vue subite de Lérac prêt à expirer, ne fît pas une impression funeste sur ma sœur; mais cette précaution fut inutile; cette infortunée étoit

avec son amie. La vue de mon valet, dont les habits étoient tachés de sang, ne lui apprenoit que trop qu'il étoit arrivé quelqu'événement sinistre ; elle éprouva un tel saisissement, qu'elle tomba sans connoissance. Picard profite de la perte de ses sens pour instruire madame Delman de tout ce qui s'étoit passé. Cette respectable amie dit à mon valet de me rejoindre, de faire entrer la voiture par la porte de la basse-cour, tandis qu'elle alloit donner des ordres pour qu'on nous préparât un appartement, et s'occuper de rappeler Elisabeth à la vie. Je suivis exactement ce que cette généreuse amie avoit prescrit; et nous avions fait transporter le Marquis dans le château, avant que ma sœur eût repris ses sens. On envoya chercher un chirurgien, qui assura que Lérac

existoit encore, mais qu'il ne répondoit pas de sa vie. Désespéré, je ne voulois pas qu'on pansât ma plaie, que le chirurgien trouva plus dangereuse que je ne le croyois moi-même; mais Picard m'en conjure pour l'intérêt de ma sœur, qui n'avoit que moi dont elle pût attendre quelque consolation; je cédai à ses instances. Madame Delman s'échappa un moment pour venir me voir. La pauvre Elisabeth étoit encore dans une immobilité qui permettoit qu'on la quittât quelques minutes, parce qu'elle n'entendoit rien de ce qui se passoit autour d'elle. Alors madame Delman me raconta que le Marquis étoit arrivé de la veille, déterminé à épouser ma sœur secrètement, s'il ne pouvoit avoir le consentement de son oncle; car il n'y avoit pas un instant à perdre. Eli-

sabeth étoit dans son neuvième mois. Elle me dit qu'elle redoutoit bien que cette terrible catastrophe n'avançât l'instant de sa délivrance ; qu'elle alloit retourner auprès d'elle, et tâcher de la préparer au malheur dont elle étoit menacée. La crainte de perdre une sœur, la douleur d'avoir blessé mortellement celui qui vouloit de si bonne foi réparer ses torts, me causa une si cruelle révolution, que la fièvre se déclara avec une telle violence, que je crus toucher aussi aux derniers momens de mes jours.

Elisabeth sortit enfin de son long évanouissement ; et n'ayant qu'un souvenir confus de ce qui l'avoit causé, elle interrogea son amie. — Est-ce que je n'ai pas vu Picard ? Est-ce que ses habits n'étoient pas souillés de sang ? Où est Charles ? Pourquoi n'est-

il pas avec nous? Et mon frère, s'il est ici, ne le verrai-je donc pas? Que dis-je! moi paroître à ses regards dans l'état où je suis? Ah, Dieu! plutôt mourir. Mais Charles, pourquoi m'abandonne-t-il? et elle cherchoit à lire dans les yeux de son amie. Tout-à-coup l'infortunée se soulève sur son lit, s'écrie, avec l'accent du désespoir : Charles est mort ; c'est mon frère qui la tué, et elle retombe dans un état plus dangereux que celui dont elle sortoit ; car elle étoit accompagnée de convulsions qui ne laissoient aucun doute, que ses couches ne fussent avancées par l'agitation terrible qu'elle éprouvoit. Madame Delman, qui ne se flatoit pas que le Marquis pût légitimer la naissance de son enfant en épousant Elisabeth, se décida à n'appeler personne. Elle avoit des connoissances de méde-

cine; et aidée par sa femme-de-chambre dont elle étoit sûre de la discrétion, elle attendit que la nature, qui veille à la conservation des êtres, donnât à cette pauvre mère la force de mettre au monde le fruit de son funeste amour. Deux heures après tu vis la lumière. Perrine t'emporta dans sa chambre en étouffant tes cris : une chèvre famillère, qu'elle avoit élevée, et qui nourrissoit ses petits, fut bientôt accoutumée à te laisser prendre son lait comme à ses enfans, et on n'eut plus d'inquiétude sur ton sort.

CHAPITRE XV.

Continuation.

Si madame Delman étoit rassurée sur ton existence, elle ne se voyoit pas, sans effroi, entourée des avant-coureurs de la destruction. Ta mère, dans un délire continuel, ne savoit pas même que tu voyois le jour. Le Marquis donnoit à peine signe de vie; et la fièvre, jointe aux douleurs de ma plaie, laissoit peu d'espoir que je survécusse à ces infortunés. Madame Delman, dont le courage surpassoit les forces, veilloit à tout, suffisoit à tout, et sembloit se multiplier pour nous prodiguer à chacun les soins les plus touchans. Enfin, le succès couronna en partie ses peines. La jeunesse et la force firent surmon-

ter, à ma sœur, les accidens qui s'étoient joints à son état. Le cinquième jour de ses couches, la fièvre cessa; sa raison revint, et elle fut en état d'apprendre qu'elle étoit mère. Madame Delman lui apporta son fils, qu'elle couvrit des plus tendres baisers. Elle avoit entièrement oublié l'apparition de Picard, et n'imaginoit pas que j'étois si près d'elle. Il ne lui restoit plus que l'inquiétude et le chagrin de ne pas voir le Marquis. Son amie l'assura qu'un ordre de son Commandant l'avoit forcé à s'absenter quelques jours, mais qu'il reviendroit très-incessamment pour assurer son état et celui de son fils. Elle fut affligée que sa maladie l'eût privée du plaisir de te nourrir; mais sachant que la chèvre se laissoit têter par toi, elle se tranquillisa, et elle passa jusqu'au neuvième jour de

ses couches, sans aucun danger. Celui du Marquis étoit toujours le même; il commençoit cependant à sentir ses douleurs et les cris aigus qu'elles lui arrachoient, prouvoient qu'il existoit encore pour souffrir. La connoissance enfin lui revint, et avec elle le souvenir de tout ce qui lui étoit cher. Il me justifia entièrement dans l'esprit de madame Delman, demanda à me voir ainsi que son fils. Je me traînai auprès de son lit où l'on l'avoit apporté; j'ai, me dit-il, le plus grand desir en assurant l'état de cet enfant chéri, et celui de sa mère, de réparer, autant qu'il m'est possible, le mal que j'ai fait. Madame Delman m'a parlé d'un digne Prieur de ses amis, qui demeure à quinze lieues d'ici, qu'elle veut bien aller le chercher. Elle croit qu'il seroit prudent de lui confier notre enfant

pendant

pendant quelques années, ou du moins jusqu'à la mort de mon oncle. J'approuvai tous ses plans ; je lui réitérai l'assurance de mes douloureux regrets ; il me répéta que lui seul étoit coupable. Nous nous en rapportâmes à madame Delman, pour préparer ma sœur à nous revoir. Elle avoit une si persuasive éloquence, et elle sut tellement ménager la sensibilité d'Elisabeth, que, grace à ses soins, dès le même soir, elle fut disposée à nous voir sans rien craindre pour sa santé. Je ne retracerai point le moment si doux et si cruel où cette infortunée, nous serrant tous deux dans ses bras, nous baignoit de ses larmes. La situation du Marquis la fit frémir, la mienne l'affligea; mais l'espérance qui survit à tous les maux, lui présentoit encore ses rêves enchanteurs ; et lorsque Perrine nous

eut apporté le précieux enfant, sur qui se portoit toutes nos sollicitudes, il nous sembla un instant que le malheur étoit prêt à s'éloigner de nous. Mais le pauvre Lérac, qui se sentoit mourir, réitéra ses prières à madame Delman, pour assurer un asyle à son fils, où Forligny ne pût pénétrer, et à lui la douloureuse satisfaction de réparer, autant qu'il le pouvoit, le mal que son ardente passion avoit causé. Nous eûmes bien de la peine à décider Elisabeth à se séparer de toi; mais nous l'assurâmes que ce ne seroit que pour peu de tems, qu'aussitôt que le Comte de Lérac seroit mort ou déclareroit le mariage, et qu'elle l'auroit alors. Que jusques-là elle resteroit à la terre de madame Delman, où Lérac viendroit passer quelque tems avec les précautions nécessaires pour ne point

éveiller les soupçons. Ces arrangemens faits, notre respectable amie partit à la pointe du jour avec toi et ta nourrice, qu'il fut assez difficile de faire entrer dans la voiture. Un vieux cocher, que madame Delman avoit à son service depuis trente ans, fut mis dans le secret. Elisabeth ne quitta pas le chevet du lit de son pauvre ami. Les émotions qu'il avoit éprouvées en revoyant l'objet de la tendresse la plus vive, avoient empiré son sort; il eut, dans la journée, plusieurs foiblesses qui me faisoient craindre que le Prieur n'arrivât trop tard. Je regrettois que la nécessité de cacher sa marche n'eût empêché madame Delman de prendre la poste. Le lendemain à midi elle revint avec M. Denis. Il trouva le Marquis si mal, qu'il ne perdit pas un moment pour recevoir ses sermens et

ceux de ma sœur. On dressa un acte que nous signâmes tous. Elisabeth se flattoit encore ; mais Lérac, qui n'avoit aucune espérance, demanda à M. Denis un entretien particulier ; et après avoir satisfait à tous les devoirs de la religion, il traça, d'une main tremblante, cette lettre à sa sœur.

Lettre du Marquis de Lérac à la Comtesse de Forligny, à........... près Rheims.

Le 12 Novembre 17**.

O la plus chérie et la plus aimable sœur ! avec quelle douleur je me sépare de toi, et que la mort me semble affreuse, puisqu'elle rompt des liens si chers, et que l'instant de notre naissance avoit vu former ! N'accuse point M. de Lantigny de mon sort ; j'ai seul cherché le coup fatal qui me met au tombeau. Je te recommande,

ma chère Elisabeth ; elle fut mon amante ; elle est ma femme ; aime mon fils comme le tien. Je l'ai reconnu par un acte dont tu auras connoissance, ainsi que de celui de mon mariage avec mademoiselle de Lantigny, en t'adressant au Chevalier qui en est dépositaire. Tu ne repousseras pas mon enfant ; tu le protégeras contre ceux qui voudroient le priver de ses droits. Ton ame est trop élevée et trop tendre pour craindre qu'un vil intérêt étouffe en toi les sentimens de la nature. Adieu, mon amie, pardonne-moi les torts apparens qu'une passion impérieuse m'a donnés avec toi, et crois que je meurs en t'aimant à l'égal de ma femme et de mon enfant.

Tout à toi jusqu'au dernier soupir ; ton frère et ton ami,

Le Marquis DE LÉRAC.

Ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'il écrivit ces tristes caractères; puis il nous fit prier de revenir auprès de son lit, et nous lut sa lettre. Elisabeth ne put en soutenir la lecture sans fondre en larmes. Je le remerciai du soin qu'il prenoit de me justifier, et je l'assurai que je donnerois ma vie pour racheter la sienne, et je disois bien sincèrement ce que je pensois. L'idée déchirante d'avoir privé ma sœur de son époux, la charge imposante de veiller sur son enfant, tout m'auroit rendu la mort préférable à la vie. Hélas! mon ami, mon frère, reprit le Marquis en me serrant la main, il n'y a plus de choix; il faut que vous viviez et que je meure. Mais comme il seroit possible que l'on interprêtât défavorablement pour vous les causes de ma mort, je prie en grace que l'on

envoie cette lettre à la poste, afin qu'elle arrive avant que M. de Forligny soit instruit de nos malheurs. N'y a-t-il donc, s'écrioit douloureusement la pauvre Elisabeth, aucun espoir? — Aucun, ma tendre amie; ce seroit te flatter inutilement; et comme il vit qu'elle s'abandonnoit à la plus violente douleur: Tu veux donc, lui dit-il, rendre affreux mes derniers momens, par la crainte que tu n'aies pas le courage de vivre pour notre enfant; promets-moi de supporter l'existence. Elisabeth, penchée sur le lit de son malheureux époux, tenoit sa main glacée, qu'elle pressoit sur son cœur, et sembloit, par ses regards, implorer la clémence du Ciel. Mais son arrêt étoit irrévocable; de Lérac n'étoit occupé que de la sûreté de son meurtrier. Il réitéra la prière de faire

partir sa lettre; M. Denis la cacheta, la donna à Picard, qui la porta sur-le-champ à la poste. Quand le Marquis sut qu'elle étoit partie, il parut plus tranquille. Il vécut encore deux heures, et conserva, jusqu'au dernier moment, sa parfaite connoissance. Avec quelle tendresse il recommanda sa chère Elisabeth à madame Delman! Il sembloit que cette ame ardente multiplioit sa faculté d'aimer, en raison du peu de tems qu'il lui restoit à l'exercer. Jamais, jamais je ne compris autant l'étendue de la perte que faisoit ma sœur; mais plus j'aimois et regrettois ce malheureux jeune homme, plus je sentois croître mon horreur pour la conduite de M. de Forligny. Mon beau-frère m'assura qu'il ne lui avoit rien écrit qui eût rapport à ma sœur; ainsi je ne pus douter qu'il n'eût in-

venté cette noire calomnie que pour armer mon bras contre le frère de son épouse, et le motif n'en étoit pas douteux. Celui de la conduite de madame de Forligny, qui ne donna pas le moindre signe d'intérêt à ma sœur, m'a toujours paru inexplicable, à moins que la lettre n'eût été interceptée. Cela est certain, reprit Charles, par tout ce qu'elle m'a dit, et sans aucun intérêt, puisqu'elle étoit bien éloignée de croire que j'étois l'enfant de son frère. — Si cela est, je la plains bien d'être unie à un monstre tel que le Comte de Forligny. Je ne puis pas douter, reprit Charles, qu'il ne soit dévoré de remords. — Il doit l'être; car il ne s'est pas contenté de jeter entre nous les brandons de la discorde; sa vengeance contre ma malheureuse sœur n'a pas été assouvie par la mort de son épouse;

il a eu la lâcheté d'obtenir un ordre contre moi ; et dans le tems où, négligeant ma propre sûreté, je n'étois occupé qu'à adoucir la douleur de ma sœur, je fus arrêté et conduit à la Conciergerie. J'avois constamment ignoré, jusqu'à ce moment, que ce fût à madame de Forligny que je dusse ma grace. Lorsque je l'eus obtenue, je vins passer deux jours secrètement chez ma sœur, que je trouvai dans l'état le plus déplorable. La crainte de me voir périr sur l'échafaud, jointe à la douleur de la perte de son époux, avoit anéanti son existence. Quand on croit avoir tout perdu, et que l'on retrouve une partie de ce qui nous fait tenir à la vie, on supporte avec plus de courage les pertes qui sont irréparables. Je vis donc, avec une grande joie, qu'Elisabeth consentiroit à vivre

pour son fils et pour moi. Je lui promis de ne jamais prendre d'engagement qui m'empêchasse de te tenir lieu de père. J'ai tenu religieusement ma parole. Ne pouvant servir pendant les vingt ans de mon exil, je réalisai, avant de partir, mes fonds. Tout a réussi au gré de mes desirs, et je me suis vu, au bout de très-peu d'années, en état de procurer à ma sœur une existence douce, et les moyens de te donner une excellente éducation. Quand j'eus atteint le tems où mon exil étoit expiré, je fis passer en France, à M. Baptiste, des sommes très-considérables, avec lesquelles il m'a acheté une fort belle terre, peu distante de celle de madame Delman, et un superbe hôtel à Paris. Mon intention étoit, en arrivant en France, d'aller trouver M. de Forligny, de lui of-

frir de te reconnoître comme le fils de son beau-frère, et de s'engager à te remettre en possession de tout ce qui t'appartient, ou de se brûler la cervelle avec moi. — O mon oncle! n'exposez pas vos jours, et ne m'enlevez pas l'espoir d'être à Olimpe, qui seule peut me rendre heureux. D'ailleurs, n'est-ce pas un moyen de terminer ces cruels différens? et M. de Forligny, en me donnant sa fille, ne s'assureroit-il pas des droits sur des biens qu'il a prisés assez pour chercher à s'en emparer par des actions dont il sent toute l'injustice? car, n'en doutez pas, il est bien plus malheureux qu'on ne pense, et je suis sûr qu'il saisira avec transport le moyen de concilier son repos avec la fortune de sa fille. — Je souhaite, mon cher Char-

les, que tu ne t'abuses pas; pour moi, je pense que la crainte seule fait impression sur des êtres profondément corrompus. N'importe, je suivrai ton plan; mais s'il n'accepte pas au premier mot, il aura ma vie ou j'aurai la sienne. — Il acceptera, mon oncle, j'en suis sûr; et lui prenant les mains avec la plus vive tendresse, Charles ajouta: Ne perdons pas de tems, je vous en conjure, afin que rien ne retarde celui où je serai dans les bras de ma mère. — Et aux genoux d'Olimpe, dit Lantigny. N'est-ce pas, mon cher Charles, je lis bien dans ton cœur? partons; et ayant demandé à celui qui commandoit le vaisseau de les faire conduire à terre, ils s'y rendirent. Charles vouloit écrire à sa tante; mais M. de Lantigny lui observa que, selon toutes les apparences, ses lettres

étoient interceptées, et que cette démarche feroit perdre du tems sans aucune utilité. Charles s'abandonna donc à la conduite de son oncle.

CHAPITRE XVI.

Ce qui se passoit dans l'hôtel de l'Ambassadeur.

Dès que le Curé de Normont eut quitté Olimpe, il alla trouver Aubin, ce même valet-de-chambre qui l'avoit introduit à Rheims chez l'Ambassadeur, et lui dit qu'ayant des choses importantes à communiquer à son excellence, il le prioit de l'annoncer. Aubin, qui connoissoit la confiance du Comte pour M. Allin, n'hésita pas. M. de Forligny étoit seul avec son épouse. Il ne remit pas d'abord le Curé. Dès qu'il se fut nommé, l'Ambassadeur se leva, et le fit passer avec lui dans son cabinet. Il est sorti presqu'aussitôt, en donnant, avec la plus

grande fureur, les ordres que la pauvre Olimpe avoit entendus.

Madame de Forligny, au moment où son mari s'étoit retiré avec le Curé, étoit sortie de chez lui; elle étoit à peine entré dans son appartement, qu'elle y vit accourir sa fille pâle, tremblante, elle se jetât dans ses bras. Sauvez-le, ma mère, je vous en conjure! — De qui veux-tu parler? — De lui! — Qui, lui? — Ah, ma mère! sauvez-le, je vous le demande, au nom de votre tendresse pour moi. — Mais, de qui veux-tu parler, je te le répète? — Ah, ciel! entendez-vous la voix menaçante de mon père? — Il est perdu, m'a-t-il dit en fuyant! — Mais, mon enfant, tâches donc de rappeller tes esprits; je ne puis te comprendre. — Francisque!....... Son ennemi! Dieu! que je suis malheu-

reuse ! Madame de Forligny n'avoit pu encore apprendre le sujet des craintes d'Olimpe pour son ami : tel étoit le trouble de sa fille, lorsque le Comte, suivi du Curé de Normont, entra chez elle; ses yeux étinceloient de rage. Est-il possible, madame, dit-il, d'avoir été trompé d'une manière plus cruelle ? Ce Francisque !—Mon père, il est innocent. — Taisez-vous, mademoiselle, vous devriez mourir de honte. — Mais, mon Dieu, monsieur, qu'est-il donc arrivé ? ma fille vient d'entrer chez moi saisie de frayeur; vous êtes transporté de colère, et ni l'un ni l'autre vous ne m'expliquez le sujet qui vous agite. — Ah ! vous ne connoissez pas le serpent que vous réchauffez dans votre sein ; mais que dis-je ; quel trait affreux de lumière vient m'éclairer ! vous le connoissez,

j'en suis sûr, à votre imperturbable tranquillité. C'est vous qui voulez me perdre ; mais quelques soient vos complots, vous n'y réussirez pas. — Moi, monsieur, vouloir vous perdre ! et quel avantage pourrois-je en retirer, quand même une noirceur semblable trouveroit place dans un cœur que vous devriez mieux connoître ? — Cessez, cessez, femme perfide et fille dénaturée, de vouloir m'en imposer par vos feintes vertus ; je ne m'étonne plus que vous ayez rejeté l'alliance de Cerbelly ; mais je vous déclare que ce soir il sera l'époux d'Olimpe, ou qu'un couvent me répondra de sa conduite. — Je suis prête, monsieur, ainsi que ma fille, à me soumettre à vos volontés, quand elles seront dictées avec le sang-froid qui vous caractérise ; mais à l'instant où la passion vous égare

assez pour accabler d'injures une femme qui a des droits incontestables à votre estime, vous trouverez bon que j'en appelle à vous-même, lorsque cet orage sera calmé, et vous m'obligerez de ne pas prolonger une scène aussi indécente, sur-tout devant un étranger, et qui paroît être l'auteur de tout ce qui se passe ici depuis une heure. Madame la Comtesse excusera, dit le Curé, si le zèle des intérêts de son excellence m'a forcé à révéler.... — Je n'ai pas besoin, monsieur, de vos excuses; je prie que l'on me laisse seule avec ma fille. — Et moi, continua le Comte, avec une fureur inexprimable, j'ai besoin de savoir si ce scélérat n'est point caché dans votre appartement. — Personne, monsieur, n'est ici; je ne sais ce que vous voulez dire; mais ce que je sais bien, c'est que je ne souf-

frirai point que l'on m'outrage par des soupçons dont mon âge et ma conduite auroient dû me mettre à l'abri; ma parole doit vous suffire. Le Comte ne se connoissant plus, repoussoit la Comtesse, qui s'étoit levée pour s'opposer au projet de son mari, de pénétrer dans son cabinet pour y chercher Francisque, lorsqu'Aubin entra avec précipitation, et dit : Deux étrangers demandent à être introduits chez leurs excellences, à qui ils ont les choses les plus importantes à communiquer. Qu'ils entrent, dit la Comtesse ; et M. de Lantigny, suivi de Charles, se présenta. Me reconnoissez-vous, monsieur, dit-il assez fièrement à l'Ambassadeur ? — Non, reprit le Comte, faisant un mouvement comme pour se saisir de Lérac; mais je connois bien le monstre qui vous accom-

pagne. Arrêtez, reprit Lantigny, en posant la main sur la garde de son épée; ce jeune homme est, par les droits les plus sacrés, sous ma sauve-garde, et malheur à qui oseroit l'insulter. Charles, à cet instant, tire son épée. Madame de Forligny pousse un cri; et l'amant d'Olimpe jetant son arme, tombe aux genoux de sa tante. L'Ambassadeur appelle au secours, à l'assassin. Ne vous perdez pas, monsieur, dit M. de Lantigny, par un éclat inutile, et bénissez le ciel qui vous donne le moyen de réparer vos longues injustices envers le fils du frère de votre épouse. Oui, madame, disoit Charles à madame de Forligny, je suis l'enfant de ce frère que vous pleurez depuis si long-tems; et si vous n'en croyez pas au mouvement du sang qui vous inspiroit pour moi tant

de bienveillance, que ces portraits vous attestent que j'ai l'honneur de vous appartenir. La Comtesse, hors d'elle-même, jette un œil égaré sur l'image de son frère. Oui, ce sont bien là les traits de mon frère; mais les vôtres, mon cher Francisque, me les rappellent encore mieux; et le relevant, elle le serre contre son cœur. Le Comte, livré aux plus cruels tourmens, n'a que trop reconnu M. de Lantigny; sa vue réveille enfin ses remords; mais il ne peut encore y céder; et marchant à grands pas, il paroît livré à la plus mortelle agitation. — Ah, ma tante! ah, madame! obtenez ma grace de votre époux: je ne veux que mériter ses bontés et les vôtres. Olimpe, que le retour de Charles avoit fait trembler, n'osoit se livrer à la joie de le croire son parent, et atten-

doit, dans un pénible silence, la fin de cette scène douloureuse.

Le Curé, qui n'avoit jamais pénétré entièrement le secret de la naissance de Lérac, ne savoit ce qu'il devoit craindre ou espérer, et commençoit à regretter son pénible voyage. Cependant, la curiosité, sa passion dominante le retenoit dans une maison où il avoit tout à craindre. Me pardonnerez-vous, madame, dit M. de Lantigny à la Comtesse, de me présenter devant vous? Puis-je espérer que mes douloureux regrets, et vingt ans d'exil sont d'assez grandes expiations d'un crime involontaire? Et la lettre que vous avez dû recevoir de votre frère au moment de sa mort, ne m'a-t-elle pas justifié à vos yeux? — Je n'ai point reçu de lettre, monsieur; et mon mari m'a toujours dit que mon frère

étoit tombé sans vie sous vos coups. — Hélas! il n'a survécu que quelques jours, trop peu pour mon malheur, assez pour assurer, par son mariage avec ma sœur, l'état de son fils; mais mon absence, le peu de moyens que la fortune nous laissoit, ne me permirent pas de faire valoir ses droits, qui avoient besoin que votre appui suppléât aux formalités qui manquoient au mariage de ma sœur. Dites un mot, et Charles, reconnu pour le fils du Marquis de Lérac, vous consolera de la perte du plus aimable des hommes, dont la mort a pour jamais empoisonné ma vie. — Quoi! vous prétendez, monsieur, interrompit le Comte, qu'un inconnu dépouille la légitime héritière de ce pauvre Marquis! jamais je n'y consentirai. — J'ai meilleure opinion de vous que vous-même, re-

partit

partit Lantigny ; mais, dussai-j passer encore vingt ans loin de ma patrie, je vous déclare que si vous ne reconnoissez pas mon neveu pour celui de madame de Forligny, vous aurez ma vie ou j'aurai la vôtre. — O mon ami! dit la Comtesse en se jetant aux pieds de son époux, faites enfin cesser mes longues douleurs. Mon père, s'écria Olimpe en embrassant ses genoux, ne soyez pas insensible à nos larmes! — Relevez-vous ; et dès que vous voulez vous priver vous-même d'une fortune considérable, je n'ai nulle envie de vous en empêcher. Ce n'est point, monsieur, reprit Charles, cette fortune que je demande ; il y auroit un moyen pour que vous la conservassiez sans remords. La nature vous a fait possesseur d'un trésor que j'estime bien au-dessus des biens que

j'aurois tenu de mon père. — Je vous entends, monsieur; et si je me détermine à vous reconnoître, la principale raison seroit de pouvoir, sans rougir, consentir à votre union avec ma fille, qu'en dépit du respect que vous me deviez, vous avez cherché à séduire... — J'atteste l'amour qui brûle dans mon cœur, qu'ignorant jusqu'à ce jour à qui je devois l'existence, j'étois décidé à fuir celle que j'adorois, plutôt que de l'engager à se soustraire à votre autorité. Ce soir, je l'avoue, emporté par un sentiment irrésistible, j'ai osé me jeter à ses genoux, mais avec le même respect qui nous fait prosterner aux pieds de la divinité. — Ce n'est pas tout-à-fait ce que m'a dit le Curé de Normont. — Ah! monseigneur, s'écria tout tremblant le lâche personnage, vous m'aviez promis de ne pas

dire. Il me paroît, dit Charles en regardant le Curé, que le donjeon de Vincennes et les six mois de Séminaire ne vous ont pas guéri du besoin de nuire; mais prenez garde à vous, vous pourriez recevoir une punition plus sévère. — Ah! monsieur le Marquis, je vous jure, sur mon honneur, que je ne savois pas que madame votre mère fut mariée, et que je vous croyois le fils du Prieur. — Et quand cela auroit été, reprit M. de Lantigny, votre confrère eut fait une faute grave, mais dont ce malheureux jeune homme n'auroit pas été coupable; ainsi c'eut toujours été une cruauté de le persécuter. — J'en conviens..... mais..... — Au surplus, continua l'oncle de Charles, peu nous importe un personnage aussi vil que vous. Il est question de savoir les dernières intentions de M.

de Forligny. — Je vous les ai dites, monsieur, dès que la Comtesse veut que Francisque soit le fils de son frère, je ne m'y oppose point. — Eh bien! signez donc cet acte, où vous voyez la signature de M. de Lérac, et dont M. Denis a fait déposer le double chez M. Baptiste, notaire. Olimpe courut chercher une plume et de l'encre, et les présenta à son père. Il faut convenir, mademoiselle, lui dit le Comte, qu'on n'a jamais eu plus d'empressement à perdre soixante mille livres de rente. Il signa et présenta la plume à sa femme. C'est avec la joie la plus vive, dit-elle en embrassant Charles, je te voue, mon cher neveu, la tendresse que j'avois pour ton père. Il prit la main de sa tante qu'il pressa contre ses lèvres. — Ne me sera-t-il donc pas permis d'embrasser ma petite cousine;

et Olimpe chercha, dans les yeux du Comte, si elle pouvoit, sans l'offenser, donner à son cousin cette preuve d'amour sous le voile de l'amitié. — Non-seulement, ma fille, je vous permets d'embrasser votre cousin, mais j'accorde la demande qu'il m'a faite de votre main, comme la seule manière de terminer les différens qui naîtroient nécessairement pour la restitution des biens.—Ah! mon père, s'écria Olimpe en se précipitant dans ses bras, qu'il m'est doux de suivre vos ordres. Charles lui témoigna aussi sa reconnoissance. — Que ne puis-je obtenir à l'instant ce bien suprême; mais j'ai une mère qui m'est bien chère! Je n'osois, dit la Comtesse, vous en parler, je craignois qu'elle n'eût succombé à ses longs chagrins. — Non, heureusement, madame, répondit le Cheva-

lier, elle vit pour adorer son fils; et jugez quelle sera sa joie quand elle saura que, grace à vos bontés et à celles de son excellence, il peut la nommer sa mère. Je vais sur-le-champ lui écrire. Si vous voulez, dit le Curé, je me chargerai de porter la lettre. — On vous en dispense, monsieur; mais dites-moi comment avez-vous su que Charles étoit ici? — Vous allez dire que c'est bien mal, mais moi je croyois bien faire. J'ai tant cherché, qu'enfin j'ai trouvé une lettre de M. Baptiste au Prieur, qui lui indiquoit que Charles, qu'on nommoit Francisque, étoit à Naples. M. le Comte m'avoit envoyé vingt-cinq louis, et je m'en suis servi pour venir; vous savez le reste. Il faut lui pardonner, dit Charles, puisque c'est à son arrivée ici que je dois tout le bien dont je jouis. — Vous

êtes trop bon, monsieur le Marquis; mais je sens que je ne puis retourner dans ma paroisse; et puisque je n'ai fait que du mal dans le monde, je le quitte pour toujours. Il sortit sans qu'on parut s'en occuper. On sut, deux jours après, qu'il s'étoit retiré chez les moines servites, où il a vécu depuis dans de grands sentimens de piété et de repentir des fautes de sa jeunesse, et des maux que ses calomnies avoient causés.

CHAPITRE XVII.

Mort.

RIEN n'étoit comparable à la joie de nos amans de se trouver parvenus en un instant au comble de leurs vœux; et la crainte qu'ils avoient eue de ne se revoir jamais, sembloit accroître leur félicité de la somme des maux dont ils étoient préservés. Le digne M. de Lantigny jouissoit du fruit de tant de sacrifices, et ne desiroit plus que de voir sa sœur partager leur bonheur. Il étoit déjà convenu que Charles partiroit avec son oncle pour Metz; qu'il engageroit madame la Marquise de Lérac (c'étoit le nom qu'Elisabeth devoit prendre), à venir en Italie pour assister au mariage

de son fils et de sa belle nièce, et le départ étoit fixé à deux jours. Charles avoit écrit à M. Denis pour l'engager à se rendre à Metz, et il se flattoit qu'il le détermineroit à les accompagner à Naples. Tout le monde paroissoit parfaitement heureux; mais madame de Forligny, que le desir de bien vivre avec un mari de l'humeur la plus difficile, avoit accoutumée à lire dans ses yeux, pour prévenir, par les plus tendres soins, les orages que ses passions ne causoient que trop souvent, n'étoit point trompée par le calme apparent qu'il s'efforçoit de montrer, elle ne douta pas que le retour de M. de Lantigny ne lui causât la plus grande douleur; et que malgré la générosité de Charles, qui ne parloit point de rentrer dans ses biens, il n'en sentît pas moins vivement le re-

gret de n'être plus propriétaire de ses immenses possessions que précairement, et par la seule volonté de son gendre, qui pouvoit changer: il étoit presque toujours seul dans l'intérieur de son appartement; et lorsqu'il se réunissoit à sa famille, s'il forçoit sa bouche de sourire, son front n'en étoit pas moins couvert d'un nuage sombre qui décéloit les tourmens de son ame. Il ne put résister long-tems à ces combats, étant à peine rétabli de la maladie dont il sortoit; la fièvre se déclara avec des symptômes si effrayans, que les médecins jugèrent, dès le troisième jour, qu'il n'y avoit plus d'espoir; alors M. de Lantigny retardât son départ. Il écrivit à sa sœur pour la prévenir. La maladie eut une marche rapide; et le septième jour la gangrène se déclara. Les douleurs cessèrent; et l'esprit parois-

sant plus calme, madame de Forligny profita de cet instant pour engager le Comte à s'occuper de l'éternité. Quelle fut sa douleur lorsqu'il lui répondit: Si j'y avois cru, madame, aurois-je fait tout pour le tems; la maladie ne change point mon opinion; et celui qui a pu vous soustraire les lettres de votre frère, que vous trouverez dans mon secrétaire, qui a voulu faire disparoître votre neveu de la société, qui a persécuté l'homme de bien qui le protégeoit, ne peut envisager que le néant après lui, ou mourroit avec la rage et le désespoir dans le cœur; car, s'il y avoit un Dieu juste, pourroit-il pardonner d'aussi grands crimes, un être vil et pusillanime comme Allin peut chercher, sous un froc, à obtenir miséricorde de ses fautes; mais moi, qui ne me suis livré à l'ambition qui

me dévoroit que parce que je crois que nous n'avons de peines, de douleurs, de plaisirs, de gloire à attendre que dans ce monde, et que tout s'anéantit avec la cessation du mouvement, je suis incapable de me plier à faire de semblables simagrées. Laissez-moi donc mourir en paix, et jouissez du plaisir, en retrouvant ce Charles qui vous est si cher, d'avoir creusé mon tombeau.

Madame de Forligny employa les prières et les larmes, et ne put rien obtenir. Le Curé de Normont, qui apprit le danger de son complice, lui envoya le prieur de son couvent; mais le Comte le reçut encore plus mal. Il appela Aubin, se fit lire quelques chapitres de Lucrèce; puis se sentant affoiblir, il demanda du vin d'Alicante, en prit quelques gouttes qui ne

purent passer. C'est fini, dit-il, allez chercher les prêtres; et comme le clergé entra dans sa chambre, il expira.

Madame de Forligny étoit inconsolable d'une fin si terrible; sa fille employa les plus douces caresses pour la calmer; et M. de Lantigny, pensant que la distraction d'une longue route pouvoit seule tempérer sa douleur, lui offrit de retourner en France; elle y consentit, et il fut décidé qu'on iroit directement à Metz. Après avoir fait rendre les derniers devoirs au Comte, on ne s'occupa que des préparatifs du voyage. La veille du départ, au moment où Charles se retiroit dans son appartement, le cœur rempli des plus douces idées, en pensant qu'il alloit revoir sa mère, et recevoir de sa main sa bien aimée, on lui remit une lettre dont les caractères ne lui étoient que

trop connus. Il hésita s'il romproit le cachet; mais enfin il s'y détermina, et trouva ce qui suit:

Ce 26 Octobre 17**.

Toi, que j'ai aimé plus que ma vie dès le premier moment que je t'ai vu, toi, qui m'as fui sans rassurer mon amour par de tendres adieux, et qui, depuis tant de mois, n'a pas daigné me dire que tu te ressouvenois de moi; apprends que celle que tu as paru oublier, par un caprice qui n'est que trop commun à ton sexe, est libre enfin de te prouver l'excès de son amour. M. Rosman vient de mourir, et me laisse maîtresse de cinquante mille livres de rente que je t'offre avec ma main. Je ne te demande d'autre réponse que de partir aussitôt ma lettre, et de venir me trouver à Lichtenau,

où je t'attends. Si, ce que je ne puis croire, tu rejetois mes offres, ne crains de ma part aucuns reproches; mais tremble de réduire au désespoir un cœur qui ne respire que pour t'aimer,

HERMINIE ROSMAN.

Jamais offre plus brillante et plus sincère ne causèrent autant de chagrins à celui à qui elle étoit adressée. Francisque plaignoit Herminie, il auroit voulu qu'elle l'eût moins aimé; mais il ne supposoit pas qu'il fût possible de lui sacrifier Olimpe. Celle qui s'est donnée a perdu tous les droits à l'estime de son vainqueur; vérité bien triste, mais qu'on ne sauroit trop rappeler à un sexe qui n'est rien que par ses vertus; et tel qui adore une femme comme maîtresse, seroit bien éloigné de vouloir lui donner son nom. Aussi

n'étoit-il embarrassé que de la crainte d'un éclat ; et, n'osant confier à personne le sujet de sa peine, il remit, au moment où il seroit à Metz, à répondre à cette infortunée, espérant trouver dans la sensibilité de sa mère, les moyens pour adoucir la rigueur d'un refus ; il laissa ignorer à tout le le monde qu'il eût reçu des lettres de France ; une fois à bord avec l'objet de toutes ses affections, le nuage de tristesse que la lettre d'Herminie avoit répandu sur sa félicité, se dissipa facilement ; et lorsque la jeune et jolie veuve l'attendoit avec la plus vive émotion pour le rendre le plus fortuné des hommes, à peine pensoit-il qu'elle existât.

CHAPITRE XVIII.

Retour en France.

La traversée fut très-heureuse, et ayant remonté le Rhône, on se rendit de Lyon en Lorraine, où les lettres de M. de Lantigny avoient précédé Charles et sa famille. Qui peindra les transports de joie d'Elisabeth en revoyant son fils, et en pouvant prendre le nom d'un époux qui lui avoit été si cher ! L'entrevue des deux belles-sœurs fut très-tendre, et il n'y eut point de carresses que la Marquise de Lérac ne fît à Olimpe. Quelle reconnoissance elle témoigna à ce frère, dont vingt ans d'absence, et le long trajet des mers, n'avoient pas un instant refroidi la touchante amitié! Com-

bien celle de madame Delman jouissoit du bonheur de sa chère Elisabeth! Tandis qu'ils se donnoient réciproquement les marques d'un attachement éternel, on vit entrer un vieillard vénérable, dont les cheveux blancs couronnoient un front où la vertu et la douce sensibilité étoient peintes. Le reconnoître, et s'élancer dans ses bras, ne fut qu'un instant pour Charles. — Ah, mon père! mon digne, mon respectable ami! je vous revois enfin, je suis toujours l'enfant du Prieuré; et quelque brillant que soit mon sort, jamais, jamais je n'oublierai que je vous dois tout. — Tu vois, Charles, que je ne t'avois pas trompé, et que malgré la tendresse de père que j'avois pour toi, je n'avois point à me reprocher de t'avoir donné le jour. Le digne pasteur passa des bras de son élève

dans ceux de ses parens, il n'y eut pas jusqu'à la modeste Olimpe, qui ne pût lui refuser un baiser en signe de reconnoissance des soins qu'il avoit pris de l'ami de son cœur. Le Prieur, qui n'avoit point su la maladie du Comte, étoit surpris de trouver toute la famille rassemblée, et de ne pas le voir. Mais les habits de deuil qu'il n'avoit point d'abord remarqués, lui apprirent que M. de Forligny avoit terminé sa carrière. Quand il sut que cela avoit été sans recourir à la miséricorde céleste, il fut pénétré de douleur. Si la fin de l'impie est terrible pour l'homme de bien, le repentir du coupable soulage son ame d'un poids cruel. Aussi, le Prieur apprit-il avec une grande satisfaction, la conversion de son confrère. Charles lui demanda des nouvelles de mademoiselle Denis.

— Elle se porte à ravir ; et comme je lui lisois ta lettre, je lui dis : Eh bien ! ma sœur, vous voyez que vous vous êtes scandalisée bien à tort : Mon frère, m'a-t-elle répondu avec le ton que tu lui connois, à vous seul la faute, car les apparences étoient contre vous. Mais je n'en aurai pas moins de plaisir à présenter mes respects à M. le Marquis de Lérac, qui me pardonnera mes petites impolitesses pour Charles. — Je la reverrai avec grand plaisir, et Marguerite et le bon Jacques. Je veux qu'ils viennent tous avec vous ; car je vous assure, mon bon et digne protecteur, que je ne jouirois de rien, si vous ne partagiez pas ma fortune, comme vous m'avez si long-tems fait jouir de la vôtre. — Occupons-nous d'abord d'assurer votre félicité, et puis vous

disposerez, comme vous l'entendrez, de votre vieil ami.

Le deuil de madame de Forligny et de sa famille, ne permettoit point que des fêtes signalassent l'union de nos amans. Mais l'amour en connoît-il qui vaillent les plaisirs délicieux que l'hymen légitime. Ainsi, il fut arrêté que M. Denis donneroit la bénédiction nuptiale à ce charmant couple, aussitôt que les dispenses de bans et de parenté seroient expédiées, et que l'on partiroit sur-le-champ pour la terre de M. de Lantigny, dont il assuroit la propriété à son neveu.

CONCLUSION.

CHARLES, au moment de s'unir à Olimpe, se ressouvint de la pauvre Herminie; il fit part à sa mère de la lettre qu'il en avoit reçue. Madame Elisabeth fut d'avis d'engager M. Denis à la voir, et à adoucir pour elle ce terrible refus. Y pensez-vous, dit le bon Prieur, à mon âge, et avec mon habit, aller consoler des chagrins d'amour, cela n'est pas possible. Sensible, bon comme vous l'êtes, reprit la Marquise, vous sauriez, mon digne ami, fermer les plaies d'un cœur déchiré. D'ailleurs, n'avez-vous pas, dans la religion, des armes bien puissantes, et qui peut les employer mieux que celui qui en a le véritable esprit. Allons, mon cher Prieur, encore cette bonne œuvre. M. Denis, qui n'avoit jamais

refusé de servir les infortunés, partit pour Lichtenau. Il eut toutes les peines du monde à se faire introduire chez la jolie veuve. Quel rapport pouvoit-il y avoir entre un vieux prêtre et madame Rosman. Enfin, cependant on le fit entrer dans une bibliothèque, où on le pria d'attendre. Il jette un coup-d'œil sur cette agréable collection, et n'y trouve que de ces doux poisons qui, en amusant l'esprit, laissent le cœur vuide de tout principe; il craint alors que sa tâche ne soit bien pénible. Il ignoroit que l'ame des femmes est une cire mole où l'on empreint sans peine tout ce que l'on veut y modeler, en employant la douceur et l'éloquence. Il étudioit ce qu'il diroit, et ne trouvoit rien d'assez persuasif, quand la porte s'ouvrit et lui montra Herminie, que les crêpes rendoient encore plus piquante. Elle le salua avec une ex-

trême politesse, et lui demanda ce qu'il desiroit. — Vous parler, madame, d'un de mes amis, à qui vous daignez prendre quelqu'intérêt. — Qui donc, monsieur ? — Charles de Lérac. — Je ne le connois pas? — Si vous me permettez, madame, de vous raconter son histoire, je suis bien sûr que vous avouerez qu'il ne vous est pas inconnu; et il traça, avec rapidité, les malheurs de son jeune ami. Madame Rosman, frappée du dernier étonnement vouloit l'interrompre pour lui marquer sa surprise, mais il nè lui en laissoit pas le tems. Lorsqu'il fut à sa reconnoissance avec madame de Forligny, et aux conditions qui lui faisoient une loi d'épouser Olimpe, elle devint pâle et tremblante. Le Prieur s'arrêta, et Herminie d'une voix entrecoupée lui demanda s'il avoit donné sa parole? — Oui, madame, la veille qu'il a reçu

votre lettre. Je suis perdue, dit-elle en tombant évanouie : le Prieur sonna, ses femmes vinrent, et il la laissa à leurs soins, en prenant la précaution de dire à l'auberge où il étoit descendu, qu'il y attendoit les ordres de madame de Rosman. Deux heures après, elle l'envoya chercher. Il la trouva dans la plus profonde douleur; il employa alors la douce persuasion; et, ménageant son amour-propre, il ne lui parla point de la passion que Charles avoit pour sa cousine, mais seulement de la nécessité où il étoit de l'épouser, pour prévenir un procès interminable. — Si vous l'aimez, madame, pourriez-vous demander qu'il renonce aux avantages que lui assurent cette union. Ah! monsieur, dit-elle, il aime Olimpe; s'il ne l'aimoit pas, il n'auroit rien promis; mais qu'il n'espère pas que je

survive à ce malheur; et alors, entraînée par la confiance que le Prieur lui inspiroit, elle lui fit l'aveu de sa foiblesse. M. Denis eut pour elle l'indulgence de son divin maître, et lui parla le langage de la raison et de la vérité; il la fit convenir qu'une femme qui avoit manqué à ses premiers engagemens, ne pouvoit inspirer aucune confiance à celui qui en contracteroit de nouveaux avec elle. Madame Rosman pleura beaucoup; elle adoroit Charles: mais plus elle l'aimoit, plus elle sentoit qu'elle ne pouvoit être heureuse avec lui, s'il ne partageoit pas sa tendresse. Peu-à-peu, le Prieur lui parla de celui qui peut seul répondre à la vivacité de notre amour, celui qui nous reçoit, dans quelqu'instant que nous retournions à lui. Herminie, touchée du tableau fidèle que le bon Prieur lui présentoit du bonheur de l'être qui ne

vit que pour Dieu, le pria de l'aider à sacrifier entièrement une passion qui ne pouvoit faire son bonheur ; et, renonçant à un monde où Charles avoit cessé d'exister pour Herminie, elle se retira dans le couvent des Dames Ste.-Marie, où, peu de tems après, elle prit le voile. Elle institua les fils de M. Rosman ses légataires universels, et ne conserva d'autres relations avec la société, que quelques lettres qu'elle écrivoit à M. Denis. Y parloit-elle du Marquis de Lérac ? voilà ce que je n'ai pu savoir.

Le Prieur revint à Metz, et raconta à Charles qu'Herminie étoit dans un cloître. Il éprouva un sentiment douloureux, et auroit desiré ne l'avoir jamais connue; mais un sourire d'Olimpe, et ce mot si doux de sa tante: Demain tu seras mon fils, ne laissa plus, dans son cœur, de place qu'à l'a·

mour et à la reconnoissance. Le beau jour qui devoit unir ces intéressans amans, brilla enfin, et l'hymen combla les vœux de Charles. Les deux mères ne quittèrent jamais leurs enfans, et vécurent de longues années, ainsi que Lantigny. On avoit eu un peu de peine à décider M. Denis à abandonner son troupeau; mais les pressantes sollicitations de Charles et d'Olimpe l'y déterminèrent. Celle-ci eut beaucoup d'enfans, qui furent les vivantes images de leurs père et mère, et leur consolation dans leur vieillesse. Souvent le Marquis de Lérac se plaisoit à leur raconter les aventures de son enfance, et à comparer la brillante existence dont il jouissoit, avec celle si modeste et si tourmentée qu'avoit eue le pauvre enfant du Prieuré.

FIN DU SECOND ET DERNIER TOME.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce Volume.

FIN DE LA TABLE.



THE LIBRARY OF CONGRESS
Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Jan. 2008
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111


THE LIBRARY OF CONGRESS
WERT
BOOKBINDING
Grantville, Pa.
May—June 1985
We're Quality Bound


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 902 855 4